

IDÉES

SUR

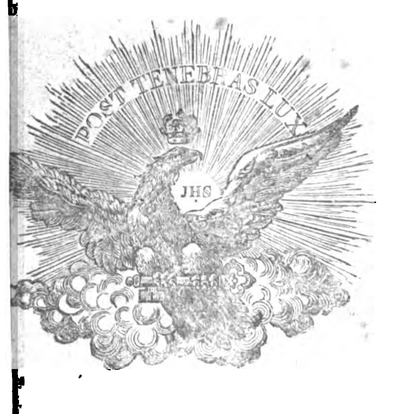
LA NATIONALITÉ GENEVOISE

ET

LA NATIONALITÉ SUISSE,

PAR

A.-L. Pons.





Genève,

Z LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—

1842

IDÉES

SUR LA

NATIONALITÉ GENEVOISE,

ET LA

NATIONALITÉ SUISSE,

PRÉCÉDÉES DE RÉFLEXIONS SUR LES ÉVÉNEMENTS
DU 22 NOVEMBRE 1841,

PAR
A.-L. PONS.

Les coutumes d'un peuple esclave sont une partie de sa servitude, celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté.

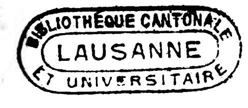
(*Esprit des lois*, livre XIX, chap. 27.)

Omnes omnium amplectitur caritates amor patriæ.

(Cicéron.)

GENÈVE,
IMPRIMERIE D'É. CAREY, RUE VERDAINE, 268.

1842



AUX

ÉLECTEURS DU COLLÉGE DE SAINT-GERVAIS.

Messieurs,

Honoré de vos suffrages, admirateur de l'accord presque unanime avec lequel vous avez proclamé, par vos élections, un grand principe national trop longtemps méconnu, enfant moi-même de ce Saint-Gervais où me reportent mes premiers souvenirs, à qui, mieux qu'à vous,pourrais-je dédier ces réflexions sur l'avenir de notre chère Patrie? quoique, dans le fond, elle nous ordonne de ne faire pour elle aucune distinction de colléges ou d'arrondissements, de classes ou même de partis.

C'est avec l'intention de soulever, s'il est possible, un seul coin du voile qui nous cache cet avenir, que je me hasarde à prendre la plume; je me réjouirai et m'estimerai trop heureux, si je parviens ainsi à représenter fidèlement quelques traits des tableaux d'améliorations générales que se figurent aujourd'hui vos yeux animés des plus vives espérances.

Cependant ne nous les exagérons pas ces tableaux; ils ont, sur leurs premiers plans surtout, bien des ombres,

bien des nuages, vers leur fond bien des teintes douteuses.

L'espérance est une perspective brillante et sans fin vers le fond de laquelle on avance sans cesse, mais dont à chaque pas les teintes se rembrunissent ou se décolorent, selon que les objets se rapprochent, selon qu'ils nous entourent ou nous dépassent.

Il y aurait donc de la folie à vouloir tout élever, tout améliorer, tout embellir comme par un coup de baguette magique; ce ne sera pas à vue d'œil, ce ne sera ni dans un an, ni dans deux, ni dans six, qu'il nous sera possible de voir se réaliser tous nos projets, toutes nos espérances; mais est-ce une raison pour cesser d'en réclamer l'examen sérieux, sinon l'exécution immédiate, la perspective, sinon pour nous, du moins pour nos successeurs?

Ne nous exagérons point, ainsi que l'Association du 3 Mars le disait, l'action des institutions et leur importance. « Nous savons que la limite de notre territoire, la « mesure des ressources dont nous pouvons disposer, « sont des conditions dont nous devons subir la loi, et « qui circonscriront toujours le développement auquel « nous pouvons aspirer. Mais il s'agit du plus ou du « moins; mais le champ est vaste encore; mais il y a à « Genève des éléments puissants et des germes précieux « en tout genre, qui ne demandent pour être fécondés « que l'influence d'un régime plus large, plus libéral, « plus populaire. » (*Intérêts Genevois*, nº 1, p. 10.)

J'ai cherché d'un autre côté, à ne pas séparer la question de nationalité genevoise de celle de nationalité suisse, ni celle-ci de la question européenne.

Et comment s'empêcher de sentir toute la liaison de ces trois questions, toute la grandeur de la tâche et de la responsabilité de ceux auxquels le peuple suisse confie le soin de fonder, de réformer ses institutions, et de les conformer à ses nouvelles conditions d'existence?

Car, si le gouvernement d'une monarchie n'a besoin que d'honneur, d'énergie et de lumières, si l'administration d'une commune n'a besoin que de probité, de zèle et de bon sens, le gouvernement et la direction d'un système quelconque de communes libres formant une république, d'une république faisant partie d'une confédération indépendante, ne doit-il pas exiger toutes ces qualités réunies ou disséminées au plus haut degré dans la masse des citoyens qui tour à tour s'en occupent ou en sont l'objet?

Pourrait-il en être autrement d'une tâche grande et belle, pourrait-il en être autrement de tout ce qui regarde cette antique et glorieuse confédération Suisse debout encore, et quand même, depuis tant de siècles d'épreuves, debout encore, et quand même, jeune, brillante et vigoureuse, comme au sortir d'un long sommeil, tandis qu'à son horison tant de puissants états ont tour à tour paru et disparu comme des météores, dans la nuit des temps ou dans l'abîme des révolutions?

Comment s'empêcher encore de méconnaître, du milieu de toutes les calomnies auxquelles elle est en butte, aujourd'hui comme à son origine, les principes qu'elle veut professer, perfectionner et maintenir à la face des nations, comme les seuls qui conviennent désormais à son indépendance, à son honneur, c'est-à-dire à son bonheur, à son existence?

Mon principal but, en présentant la grande question du jour sous de nouvelles faces, est de contribuer à concilier les esprits, et de répondre incidentellement à ceux qui ont accusé les membres de l'Association du 3 Mars, d'avoir été mus par les vues étroites d'une démocratie vulgaire et sans âme, comme à ceux qui les accusent d'être dirigés par les vues exagérées, absurdes, d'une perfectibilité imaginaire. Cependant, Messieurs, ces réréflexions, je le sens, ont quelque chose de bien confus, de bien abstrait, de bien défectueux que rien ne peut excuser, si ce n'est l'idée de l'opportunité, qui en a fait hâter l'impression.

Outre cela, elles vous paraîtront s'occuper bien peu de la question des intérêts matériels et industriels; mais cette question rentre entièrement dans celle des intérêts généraux que j'aborde, uniquement sous le point de vue de l'influence des principales institutions sur le caractère national.

Puissé-je, malgré ces défauts, tout en conservant mon indépendance politique, répondre au reproche d'avoir perdu de vue la grande cause nationale qui nous avait rapprochés, et ne m'exposer qu'à celui d'avoir aimé mon pays comme on doit aimer son ami, c'est-à-dire, en lui souhaitant, sinon tous les avantages imaginables, du moins toutes les qualités qu'il est humainement possible de réunir, toute la somme de bonheur qui en doit découler et dont je vous souhaite, Messieurs, une excellente part.

A.-L. PONS.

Genève, janvier 1842.

RÉFLEXIONS

SUR

LES ÉVÉNEMENTS DU 22 NOVEMBRE 1841.

Les peuples font de l'histoire, comme ils font de la grammaire, sans plus se douter ou s'inquiéter des tendances sociales de leur époque, que des règles, des usages ou des dérivations de la langue qu'ils parlent.

L'expérience prouve, en effet, qu'il est aussi peu indispensable d'avoir fait de longues études en jurisprudence pour être bon citoyen, qu'il l'est peu d'avoir fait des études en médecine pour être bien portant, en littérature pour être orateur, en théologie pour être religieux, bien qu'alors on puisse y joindre ces études, pour posséder ces qualités par excellence.

On peut admirer les magnificences de la terre et des cieux, les jeux magiques de la lumière, les merveilles de la nature morte ou animée, sans être astronome, naturaliste ou peintre; on peut avoir une connaissance générale de l'histoire, sans se croire le moins du monde historien.

Qu'on nous pardonne ces digressions apparentes, elles

doivent nous ramener à notre sujet; ainsi l'on peut dire qu'il n'est pas besoin d'être historien, philosophe ou législateur, pour s'apercevoir que dans toute famille, comme dans toute société bien constituée, et à plus forte raison dans tout État (aggrégation de plusieurs sociétés), la généralité des hommes est invinciblement et fort heureusement portée à laisser aux plus sages, aux plus éclairés, la responsabilité de faire respecter, exécuter l'ordre, les règlements et les lois, auxquels tous se sont soumis, pour l'intérêt de tous.

Mais doit-on en conclure, que ces hommes d'élite ne peuvent jamais errer, et qu'il faut aveuglément s'abandonner à la marche, à la direction qu'ils ont cru la meilleure? Non, sans doute.

L'Océan sans bornes de la vie politique a ses calmes, aussi bien que ses écueils, ses courants, ses tempêtes, dangers qu'il n'est pas toujours donné aux plus excellents pilotes de prévoir ou de conjurer. Comme à bord d'un vaisseau chargé de passagers, le moindre d'entre eux peut, sans infraction à la discipline, sans rien entendre à la manœuvre, seul ou de concert avec d'autres, signaler des dangers dont il a le pressentiment ou la certitude, de même dans un État, les moindres citoyens peuvent-ils, doivent-ils même, signaler ceux auxquels cet État leur semble inévitablement exposé. On le peut dans une monarchie bien ordonnée, ne le pourrait-on pas dans une république?

Or, que se fait-il en pareil cas? On tient conseil, équipage et passagers se consultent, l'on évite une catastrophe, l'on rectifie et l'on poursuit sa route, plein de joie

et d'espérance; sinon l'on change d'équipage ou de vaisseau, plutôt que de destination.

Ainsi l'on peut dire qu'il n'était pas besoin d'un talent, d'un génie extraordinaire, pour comprendre que Genève n'était pas dans la bonne route; que la famille genevoise ne possédait pas tous les liens qui devaient rattacher ses enfants les uns aux autres; tous les éléments qui devaient rendre leur accord de vues et de principes complet, rendre en un mot leur nationalité aussi vraie que compacte, forte et chère à tous.

Que s'est-il passé? Des citoyens modestes mais résolus, la plupart d'abord inconnus les uns aux autres, ont, comme par une inspiration unanime, senti qu'il y avait quelque chose de trop imparfait dans nos institutions; quelques dangers sur notre route qu'il importait de signaler à leurs concitoyens, ils se sont, comme par instinct, compris, tendu la main, ils ont dit : Voyons entre nous, sans sortir de la légalité, ce qu'il y aurait à faire. Bientôt ils ont formé comme un seul cœur, comme une seule tête, renfermant ainsi cette multitude d'idées diverses éparses dans cette population dont ils voulaient être l'organe.

Séparés, ils étaient sans confiance, sans force, sans espoir; unis, ils ont osé, bien plus, ils ont pu atteindre leur premier but: celui de faire changer de route, celui de faire examiner la situation.

Ils avaient à se plaindre des choses, des tendances, et non pas des hommes, et les choses, les tendances, ont dû céder à l'impulsion du premier souffle de la manifestation populaire.

C'est ainsi principalement que l'on peut expliquer leur succès; c'est ainsi seulement, que tout observateur impartial s'expliquera pourquoi, une fois arrivés près de ce but tant désiré, quelques membres de cette association, représentants consciencieux de certaines séries d'idées plus ou moins avancées, plus ou moins communes à tous, ont cru successivement devoir se détacher de leurs premiers associés, ou désiré de rester ensemble jusqu'à l'acceptation finale de la nouvelle Constitution. Les plus distingués et les plus expérimentés d'entre eux avaient dit, les uns: Contentons-nous de demander un Conseil municipal pour la ville, ce Conseil amènera nécessairement la réforme électorale; les autres avaient dit: Demandons la réforme électorale, et le Conseil municipal en sera la conséquence; d'autres voulaient cette double réforme; d'autres une Assemblée Constituante; tous avaient dit: Qu'on fasse voter la nation sur cette question unique: Voulez-vous ou non la Constitution de 1814? et si la majorité se prononce pour elle, « notre opposition cessera à l'in« stant même, et nous considèrerons ces institutions, « tout défectueuses qu'elles nous paraissent, comme « une propriété nationale que nous saurons défendre « et respecter. » (*Intérêts genevois*, n° 2, p. 19.)

Il n'y a donc eu dans tout ceci rien que de fort naturel, il n'y a pas eu là de quoi faire triompher des adversaires qui bien probablement n'eussent ni mieux commencé, ni mieux fini. Est-il à présumer que les membres d'une association, soit conservatrice, soit rétrograde, se fussent tous arrêtés au maintien de la Constitution de 1814?

« Venez à nous, » avaient-ils dit dès l'origine, « venez « à nous, vous qui voulez une Genève rajeunie, venez à « nous, anciens et nouveaux citoyens, venez nous dire « s'il n'y a pas quelque chose à faire, quelques préjugés « à vaincre, quelques conditions à établir pour que les « enfants de cette belle vallée qui sont appelés à vivre « ensemble, soient non-seulement des associés, mais « aussi des frères.... Venez à nous, vous nos adversai« res, venez discuter avec nous, aucune prévention « personnelle ne vous accueillera, nous savons vous esti« mer sans vous craindre, et nous préférons un loyal « adversaire à un ami douteux: Venez concourir à une « réforme sincère, c'est le seul moyen de prévenir des « révolutions que, vous bien certainement, et nous« mêmes peut-être, serions impuissants à contenir. » (*Intérêts genevois*, n° 2, p. 21.)

Voilà ce qu'ils avaient dit, mais personne ne vint discuter avec eux, et la révolution est arrivée; elle est arrivée en deça de toutes leurs prévisions, mais, quoiqu'on en dise, ils n'en tirent pas plus de gloire, qu'ils n'en ont jamais voulu tirer de profit personnel.

Car, s'il n'est pas ridicule ou présomptueux de revenir sur ces matières, je puis l'affirmer sans hésiter : une seule pensée, le bon droit et le bonheur de la nation genevoise, un seul moyen, celui de la franchise et de la droiture, ont, malgré quelques divergences de vues et de sentiments, dominé tous les projets, ont dirigé tous les écrits, tous les actes qui sont émanés d'eux; voilà ce qu'il m'est permis de déclarer, ayant eu l'honneur d'exercer les fonctions de secrétaire de leur comité, voilà ce qu'il est permis de dire en réponse unique

à ces milliers d'accusations auxquelles ils ont été en butte, accusations qui n'ont pas même atteint la plante de leurs pieds, lorsqu'elles partaient des ténèbres, quoiqu'elles aient pu, un instant, leur serrer le cœur, lorsqu'elles partaient de voix connues et respectées.*

Voilà ce qui est arrivé, voilà ce qu'il fallait déclarer. Non, jamais les mots, jamais des pensées d'ambition à satisfaire, ne sont parvenues à mes oreilles, à mes soupçons; pendant ces fonctions j'ai assisté à chaque assemblée de cette Association, et jamais il ne s'y est rien dit ou rien fait, qui n'ait pu se dire ou se faire ouvertement en un pays libre. Ils ont pu errer, diverger

* Un acte que l'on attribue à tort à cette Association, (acte dont un de ses membres avait, aux portes de l'Auditoire, trop généreusement déclaré assumer sur lui toute la responsabilité,) est celui de la liste dite *contrefaçon*, présentée aux électeurs du collége du Collége le jour des premières élections à la Constituante. Cet acte, je ne veux pas le défendre, cependant, puisqu'on en parle encore, je veux dire simplement à ce sujet que, dans la religieuse Angleterre, que dans la rigide Écosse, il eût été considéré comme stratagème électoral et non comme faux (*forgery*), ainsi qu'il a été qualifié dans le moment d'une exaspération qui dût tomber sans force devant le caractère de l'honorable citoyen qui en fût un instant l'objet. Disons-le, s'il y a eu de quelque part intention d'induire en erreur sur les noms, il y a eu de quelque autre part intention manifeste d'induire en erreur sur les principes.

Adopter la devise *Liberté, Ordre public*, faire entendre qu'il s'agissait de ne chercher d'honnêtes députés qne parmi les candidats indiqués, c'était provoquer la manœuvre dont on s'est plaint; car, même sans intention, c'était insulter la partie adverse, qui avait aussi bien le droit de se croire composée de bons citoyens, d'amis de la *Liberté* et de l'*Ordre public*. Mais espérons que, même en adoptant les formes et les bienfaits de la vie électorale, nous saurons en éviter, en prévenir tous les abus.

quant aux moyens, jamais quant au but principal. Les procès-verbaux sont là pour l'attester, et s'il fallait d'autres preuves je citerais, par exemple, la circulaire écrite, dans la nuit du 21 au 22 novembre, aux membres de l'Association, circulaire dont voici le texte : *se lever, parcourir les rues, user de toute son influence pour empêcher toute espèce de désordre.*

Que ceux donc, d'entre nos concitoyens, qui n'ont pas senti jusqu'à présent la nécessité du nouvel ordre de choses, que ceux qui gémissent de bonne foi encore de la nouvelle marche que la République va suivre, fassent aussi leurs sacrifices, qu'ils ne s'exagèrent plus la portée de quelques scènes, de quelques paroles inévitables dans l'état actuel des esprits.

Qu'ils reconnaissent plutôt que bien peu d'associations politiques ont accompli de telles choses, déterminé une telle marche en si peu de temps, avec autant d'unanimité, avec d'aussi nobles intentions; qu'ils reconnaissent, s'il n'y a pas de profanation à faire intervenir partout le nom de l'Éternelle Providence, que ce n'est peut-être pas sans quelque grand dessein, que cette impulsion nouvelle a été donnée à nos institutions politiques, et par elles à tout notre développement social, à toute notre nationalité. Qu'ils le reconnaissent, car c'est ainsi que les paroles de haine mourront enfin sur toutes les lèvres, que les dissidences s'étoufferont dans tous les cœurs, sous le poids des plus généreux sentiments; c'est ainsi que la confiance renaîtra pour rayonner sur tous les visages, pour resserrer, réchauffer toutes ces mains que l'impression des derniers événements a dû glacer ou désunir.

Mais aussi, nous tous qui avons pris les devants dans cette nouvelle carrière, sachons sympathiser avec certains regrets, avec certaines douleurs qui troublent encore aujourd'hui l'âme d'un grand nombre de dignes citoyens, dont les regards sont trop fixément peut-être, tournés en arrière, vers un passé qui fut en partie leur ouvrage, et qui ne fut pas sans ses jours de bonheur et de gloire. Sachons mêler le miel à la coupe d'amertume qu'on nous reproche d'avoir préparée.

Soyons fermes, mais n'oublions pas que la Constitution de 1814, de quelque défaut radical qu'elle fût entachée à nos yeux, portait aux leurs la vive, l'ineffaçable empreinte de cette indépendance inespérée, après laquelle ils avaient si longtemps soupiré pour eux et pour nous, sous le régime de la plus insatiable tyrannie. — Soyons fermes, mais n'oublions pas que nos pères, après avoir été spectateurs, quelques-uns même, acteurs dans le terrible drame politique de la grande révolution française, en ont dû conserver une impression qui leur a fait souvent redouter jusqu'à l'ombre, jusqu'au nom des révolutions.

N'oublions pas enfin que, si le succès de notre cause a dû exiger d'abord l'application rigoureuse des grands principes que nous voulions voir rétablis, leur juste maintien lui-même exige désormais que la rigueur le cède au moins d'un pas à l'équité, à l'amour de la paix, d'un pas devant la force des habitudes et des souvenirs, nous le voudrons un jour peut-être pour nous, sachons le vouloir pour tous, car tous en sentent le besoin.

C'est ainsi que peu à peu nos devanciers cesseront de

rester en arrière et qu'ils se rallieront enfin à nous et à notre nationalité régénérée et véritable; c'est ainsi que par un heureux système de transaction fondée sur des principes clairement avoués, nous ferons la légitime part de la génération qui s'en va et celle des générations qui s'élèvent et qui ne sauraient à tous égards avoir les mêmes notions, les mêmes souvenirs, les mêmes espérances.

Et lorsque la passion aura cessé de parler et que la raison seule jugera, l'histoire pourra dire: Voyez, le peuple genevois a senti qu'il s'abandonnait involontairement à une direction dangereuse, il a résolu de quitter une allure devenue incompatible avec les nouveaux besoins, les nouvelles idées de l'époque, incompatible avec les nouvelles conditions de son indépendance et de sa bienheureuse alliance avec la Confédération Suisse; eh bien, il l'a fait sans bouleversement, sans secousse, il a fait en un mot une révolution, sans qu'il lui en ait coûté une seule larme, une seule goutte de ce sang précieux que, trois ans plus tôt, il avait héroïquement résolu de verser à flots, pour cette indépendance et pour l'honneur de la Suisse.

Si donc il en existait de ces hommes qui refusent encore de se rendre à l'évidence, qui persistent à rester sourds aux murmures du 18 octobre, à la grande voix du 22 novembre, aux vœux que fait naître l'Assemblée constituante; s'il est douloureux de penser qu'après tout, il est impossible d'obtenir un accord de sentiments aussi parfait que nous le désirons tous, espérons du moins que le dèsaccord diminuera chaque jour en

proportion des efforts que tous vont faire pour hâter la réconciliation générale.

Quoi qu'il en soit, il est bien probable que, tôt ou tard, dans l'état où se trouvaient les choses, quelque Association se serait formée sous un nom ou sous un autre, il est évident que notre corps social avait besoin de quelque remède pour prévenir une crise violente et non éloignée peut-être.

Ainsi admettons ces faits et soumettons-nous à leurs justes conséquences, car ne pouvoir admettre un grand fait, parce qu'il n'est pas notre ouvrage, une grande pensée parce qu'elle n'est pas notre pensée, ou qu'elle participe encore à des passions terrestres, c'est ressembler à ces voyageurs insensibles qui refusent d'admirer notre lac, parce qu'il n'est pas leur lac, ou parce qu'il se trouve encore quelques vagues sablonneuses sur ses bords transparents, après un orage passager, qui a dû ramener l'harmonie et la sérénité dans l'atmosphère de notre heureuse et magnifique contrée.

Oui, reconnaissons-le, il s'agissait d'une question de temps plutôt que d'une question de convenance, reconnaissons-le généreusement et sans croire faire l'apologie de l'émeute ou de la révolte; le 22 novembre, cette partie de la population que jusqu'alors la législature avait cru devoir négliger, ce peuple, ces milices qui ont sympathisé pour la même cause, n'ont été mus, ce jour-là, par aucune pensée réellement subversive de l'ordre et des lois. Privés d'un droit large, sincère et direct de représentation ou de pétition, las d'attendre, l'occasion était venue pour eux de faire entendre,

par leurs cris des vœux formés depuis si longtemps pour obtenir leur légitime émancipation. — N'oublions pas que nous vivons dans une République; sachons être républicains et croyons qu'il y a eu de la grandeur d'âme, de la force et non de la faiblesse de la part de magistrats vénérés et vraiment paternels, à venir au devant de ces vœux, dès qu'ils en ont senti la justice et la nécessité.

Privé, disons-nous, d'un droit large ou sincère de pétition et de représentation; privé de ce qui constitue vraiment la vie électorale; sans vie municipale; n'ayant presque plus de l'ancienne vie des cercles; plus de jury, plus de Conseil général, plus d'organe qu'on ne désirât déconsidérer; privé en un mot de presque tout ce qui dans une république contribue le plus à former, à charmer la vie et l'esprit national, à créer le sens des droits et des devoirs du citoyen; voyant enfin l'Association émanant de ses vœux, traitée avec injustice ou mépris, est-il étonnant que l'élément populaire ait été amené, forcé pour ainsi dire, à faire acte de présence sur la place publique?

Que l'on se garde donc de qualifier imprudemment cette manifestation nationale; que l'on s'en garde bien, car si le désir d'être enfin écouté ou mieux compris a produit l'impatience et l'exaspération; celle-ci, poussée trop loin, produirait naturellement l'irritation, et de l'irritation à l'exaltation, à la folie, aux excès, il n'y a qu'un pas, il ne faut qu'un élan; et, comme après toutes nos révolutions, sonnerait bientôt, hélas! pour tous l'heure des regrets éternels; pour quelques-uns celle de

dire avec un triste orgueil : Nous avions bien raison.

Oui, sachons être républicains ; républicains à Genève, comme on est monarchiste à Berlin ; tous libres, dans la libre Helvétie, comme tous sont esclaves dans la servile Asie. Sachons être républicains par la forme comme par le fond de toutes nos institutions ; par la forme, parce que c'est la plus belle et la plus nationale qui nous convienne ; par le fond, parce que c'est le seul qui repose chez nous sur la base la plus claire, la plus compréhensive, la mieux enracinée dans notre sol ; et parce que toute autre base, sans caractère, sans couleur, sans franchise ou sans principe fixe, est pour nous, ce qu'il y a de moins capable de satisfaire personne, même en voulant plaire à tout le monde.

C'est ainsi que, faisant abstraction des personnes, l'on ne verra que les choses et les principes dans leur ensemble ; c'est ainsi que l'on cessera de chercher des crimes, là où il n'y a que des fautes ou des malentendus ; c'est ainsi enfin que chacun pourra le mieux, selon son mérite réel, trouver toujours sa place et son niveau ; ou ne voir son bonheur et son droit que dans le bonheur et le bon droit de tous.

Croyons-le bien, le vrai peuple genevois, ami de la justice et de l'égalité, autant que du progrès, de l'ordre et des lumières ; ennemi des sophismes du matérialisme, autant que de ceux de l'exclusisme politique, social ou religieux, ne séparera jamais dans son esprit, ses intérêts moraux de ses intérêts matériels ; le goût du beau, de celui du bon et de l'utile. Croyons-le tous, jamais il n'oubliera que si la démocratie bien

comprise est la plus naturelle, la plus légitime comme la plus belle forme de gouvernement, la Démocratie mal entendue ne peut que dégénérer en une Anarchie sans force et sans but, qui bientôt ne voit et ne trouve plus de repos que dans les bras de chair et d'os de ce même Arbitraire, de ce même Privilége dont le fantôme lui apparaissait partout.

Nous allons essayer de signaler quelques-uns des moyens qui pourront préserver Genève de ces dangers, et lui faire traverser avec bonheur et gloire les jours de perfectionnement ou d'épreuve qui lui sont réservés.

Il y a sans doute de la présomption à le faire sans des recherches et des méditations suffisantes; mais aujourd'hui que l'on entend, ici des prophéties sinistres qui ébranlent une patrie également chère à tous; là des anathèmes incroyables, inouïs, contre les intentions les plus généreuses et contre les droits les plus sacrés des citoyens; aujourd'hui qu'une partie de la Société comme blasée par l'abus des croyances fortes, semble sourire à des théories nouvelles aussi séduisantes qu'impraticables; aujourd'hui enfin que Genève, émue jusque dans ses entrailles, a confié son salut et celui des générations futures de ses enfants, à l'Assemblée de ses élus; on nous pardonnera si, ne consultant que l'histoire en général, et ne désespérant pas de ce salut, nous énonçons des idées moins politiques, des vues plus rassurantes sur l'influence probable d'institutions publiques plus fortes, plus compréhensives et plus populaires que celles dont nous jouissons déjà et dont, par un louable sentiment

d'amour pour la patrie, nous nous sommes trop longtemps exagéré la suffisance ou l'efficacité; nous reposant sur son vieux renom plus qu'il ne nous convient relativement à ce qui se passe ailleurs, et à ce qu'attendent les générations nouvelles.

Ces institutions nous les attendons avec anxiété de l'organisme constitutionnel qui va être soumis à la sanction du peuple genevois; nous les attendrons avec une calme et vigilante confiance, parce que nous sommes convaincus que de là dépendra leur juste appréciation et leur plus grand succès, en temps et lieu.

Puisse cette œuvre nationale ramener une longue paix dans notre Patrie bien-aimée; puisse-t-elle porter avec ses fruits la conviction intime de sa puissance, de sa justice et de sa nécessité dans le cœur de tous les citoyens!

IDÉES

SUR LA

Nationalité Genevoise.

I.

RÉPONSE A QUELQUES OBJECTIONS.

Les principaux arguments dont on s'est servi, jusqu'ici, pour défendre la marche que Genève avait suivie depuis 1814, sont ceux que l'on tirait, soit de sa position exceptionnelle; soit de ses vingt-sept années de bonheur et de calme, plus ou moins réel; soit de l'incompatibilité avec ses mœurs de divers changements demandés; soit enfin de l'élasticité de sa constitution, qui permettait, disait-on, toutes les améliorations, tous les progrès que l'on pouvait raisonnablement espérer, sans s'exposer aux dangers de l'imitation.

Voilà des arguments qu'il était facile de lier et de concevoir; mais ce qu'il était difficile d'accorder et de comprendre, c'était la nature des objections suivantes que l'on entendait s'élever sans cesse, pour le maintien de cette même marche.

Ce sont, disaient les uns, notre indépendance, notre

esprit public, notre renommée qu'il importe de conserver; ce sont, disaient les autres, ces mêmes biens qu'il importe de regagner, avant de songer à des améliorations; tandis que d'autres, redoutant presque les seuls mots de renommée, d'indépendance, d'esprit public, répétaient et croyaient fermement que désormais notre rôle sur la scène du monde, c'était de rester bien petits, bien ignorés, bien dignes de protection.

Nous laisserons ces objections se réfuter par elles-mêmes, et nous nous permettrons de dire quelques mots en réponse aux arguments ci-dessus.

Et d'abord quant à notre position exceptionnelle, ne nous exagérions-nous pas les difficultés? Bâle, avec son ancien système de représentation; à une portée de canon de la France et de l'Allemagne; Berne, avec le Jura catholique; Fribourg, avec le district protestant de Morat; Argovie, avec les anciens bailliages catholiques; les Grisons, le Valais, eux aussi avec deux cultes ou avec deux races distinctes; d'autres cantons encore, avec des traditions de population alliée ou de population sujette, n'ont-ils pas été, ne sont-ils pas, pour la plupart, dans des positions très-exceptionnelles, très-difficiles, dont tous ont cherché, ou cherchent encore à sortir?

Car une position exceptionnelle n'étant ni normale, ni rassurante, ni naturelle, ne saurait convenir longtemps à la stabilité, au bonheur des peuples plus qu'à la stabilité et au bonheur des individus; s'il est vrai du moins qu'en bonne politique, comme en bonne logi-

que, l'exception doive découler de la règle et ne jamais la dominer.

Reconnaissons qu'un système quelconque par lequel on cherche à obvier aux difficultés d'une semblable position, peut bien être bon pour un certain temps, dans de certains cas, avec de certains hommes; mais qu'il devient inutile et dangereux, dès l'instant où il mène un peuple à sacrifier les conceptions les plus belles, les espérances les plus riantes du présent, aux éventualités les plus douteuses de l'avenir, aux souvenirs les plus confus du passé.

Maintenant quant au bonheur dont nous jouissions, ne peut-on pas dire que l'expression de bonheur doit être toute relative, pour les nations comme pour les individus, toute relative soit au bonheur dont on a joui, soit à celui dont on pourrait jouir, soit à celui dont d'autres jouissent.

Certes nous entrions dans l'âge d'or en 1814 en comparaison des années d'asservissement et de désolation d'où nous venions de sortir. Certes que nous devons tous les jours bénir le ciel d'avoir une patrie aussi belle et aussi favorisée que la nôtre, mais quoi! parce que nous sommes plus heureux et plus libres que tant d'autres peuples, ce bonheur et cette liberté sont-ils absolus au point, doivent-ils être achetés au prix que nous n'ayons rien de plus à espérer, rien de mieux à faire, sous peine de perdre tout ce que nous avons déjà? Le bonheur dont nous jouissions! mais l'Autrichien ne s'estime-t-il pas fièrement plus heureux que le Hongrois, le

Hongrois que le Russe, le Russe que le Turc, le Turc que l'Indien, l'Indien que le Nègre? Et cependant ne sont-ils pas tous plus ou moins privés de la liberté, de la divine faculté de penser, de parler ou d'agir; tous plus ou moins exposés au plus dur servage ou soumis aux plus bizarres caprices?

Il y avait, disait-on, folie, ingratitude, ou rébellion à vouloir changer de marche; mais comme Suisses par exemple, possédions-nous à un degré suffisant tout ce qui peut désormais faire la force et la douceur du lien fédéral, tel que le droit sincère et complet de combourgeoisie, entouré de garanties suffisantes?

Etait-ce un acte de folie, d'ingratitude, ou de rébellion que celui de ces mères genevoises, épouses de Suisses qui, après la journée du 22 novembre, se félicitaient en disant: Dieu soit loué, nos enfants ne seront plus étrangers, ni marqués et taxés comme tels! Un si doux espoir serait-il encore frustré? Une loi sage et complète ne viendra-t-elle pas mettre un terme à de déchirantes comparaisons, dans le sein de bien des familles? Notre bonheur ne trouvera-t-il pas des garanties assez nobles, assez fortes, assez progressives, ailleurs que dans des conditions méticuleuses d'une exacte réciprocité, pour donner les premiers l'exemple de ce que tous les cantons ont à faire pour refonder la confédération des bras, sur la confédération mieux cimentée de tous les coeurs, de tous les intérêts suisses?

Et comme Genevois enfin, soit comme enfants de la vieille Genève, soit comme enfants du nouveau territoire; fallait-il un esprit de folie, d'ingratitude, ou de re-

bellion, pour sentir combien de choses manquaient à notre bonheur? pour sentir de combien d'éléments hétérogènes était encombrée notre nationalité; de combien d'envahissements fâcheux elle était menacée, sous le point de vue de liberté politique, aussi bien que sous le point de vue d'indépendance religieuse et morale; pour comprendre enfin de combien de modifications et de fusions elle était susceptible encore pour nous préserver de ces envahissements, neutraliser l'effet de ces éléments délétères, et amener plus d'union, plus de sympathie entre tous les citoyens du canton?

Et de combien d'autres griefs non moins fondés, ne pourrions-nous pas nous rendre dès ici l'écho; si nous ne redoutions d'aller trop loin dans la voie toujours si large et si facile des récriminations? Si nous ne redoutions surtout de perdre trop tôt de vue, qu'il était bien difficile de mieux marcher avec les ressorts d'une administration, originale il est vrai, composée d'agences très-respectables sans doute; mais d'agences trop nombreuses, trop dispersées pour s'entendre; trop irresponsables pour répondre énergiquement et simultanément à tous les vœux, à tous les besoins du pays; trop incohérentes enfin, pour ne pas risquer de produire à la longue, par un système coutinu de demi-mesures, de demi-résultats, une demi-république, un demi-canton, des demi-citoyens.

Il est impossible, dira-t-on, de contenter tout le monde; mais, pour nous servir d'expressions populaires, de ce que le mieux est quelquefois ennemi du bien, faut-il en conclure que la crainte d'un mal

ne fasse pas souvent tomber dans un pire? Les exemples de toute espèce n'en manquent pas. Les idées de bien et de bonheur, disons-nous, sont toutes relatives; et chacun s'en fait une différente, non-seulement selon sa position, selon son âge, son expérience ou son éducation, mais souvent même en change selon son humeur, d'un moment à l'autre.

L'un voit, par exemple, le bonheur de Genève dans les réformes politiques; un autre, dans les réformes ecclésiastiques; un autre, dans les réformes académiques; un autre, dans les réformes militaires, etc. Pour le bonheur futur de Genève, l'un rêve à un immense atelier d'horlogerie et de bijouterie; l'autre à un vaste bazar destiné à toutes les branches d'industrie; un troisième rêve à une cité ornée de places et de rues magnifiques; un autre, zélé disciple de Franklin, mu d'abord par un honorable amour d'ordre et d'indépendance, mais conservant jusque dans l'indépendance des habitudes de minutieux calcul, voudrait que tous ses concitoyens s'armassent de la balance ou du tarif; un autre, ne sentant non plus qu'un seul côté du cœur humain et dédaignant les arts de l'imagination, voudrait que, pour le bonheur de Genève, le plus grand nombre possible s'armât de la règle ou du compas, du télescope ou de la loupe, de l'alambic ou du creuset; cet autre voudrait n'entendre parler que beaux-arts, théâtre, littérature, etc. Ceux-ci s'efforçant, mais en vain, de fixer leurs regards uniquement vers le Ciel, et ne sachant voir ici-bas que troubles et misères, voudraient du moins voir Genève prendre le sac et la

cendre; ceux-là, nous dit-on, triompheraient de son retour au catholicisme; ceux-là ne redoutent pour elle que les envahissements de l'ultramontanisme; tandis que d'autres, embrassant dans leur sein la terre entière, maudissent au nom de l'humanité et de la paix universelle, nos remparts, nos arsenaux, nos revues, nos milices, nos carabines citoyennes, et tout le matériel de notre indépendance.

Enfin si tel autre, aveuglé par l'intérêt le plus immédiat, va jusqu'à voir le bonheur de Genève dans sa réunion pure et simple à quelque monarchie voisine; tel autre va jusqu'à le voir dans une nouvelle république helvétique une et indivisible, bien forte, bien centralisée; lorsqu'il ne le voit pas tout entier dans la vieille Genève, avec ses vieilles mœurs, ses vieilles rues, son vieux langage; ou bien tout entier dans sa commune, sa classe, sa famille, ou dans son individu, résumé de toutes ses affections.

C'est ainsi que tous forment des centres, où viennent se grouper ceux qui pensent de même et qui se croient meilleurs juges, les uns que les autres, de ce qui convient au bonheur de Genève; c'est ainsi que tous semblent oublier que dans cette progression de Ciel, Terre, Europe, Suisse, Genève, commune, classe, famille, etc., Genève, la Patrie est à égale distance de tous les extrêmes, pour concentrer et contrebalancer tous ces vœux, toutes ces affections; tant il est vrai que la vérité mathématique vient toujours à l'appui de la vérité politique et morale; tant sont vraies ces paroles de Cicéron : *Omnes omnium amplectitur caritates*

amor Patriæ, l'amour de la Patrie embrasse tout ce qui est cher à tous.

Certes si tout ceci prouve combien de pensées diverses ont pu germer sur notre sol, sous l'ancienne Constitution, depuis les plus grandes jusqu'aux plus mesquines; cela prouve aussi quelle tâche difficile est réservée à la nouvelle pour les comprendre toutes.

Que faire? distinguer celles de ces pensées qui méritent le plus d'égards; celles qui ont acquis, ou qui menacent d'acquérir une prépondérance indue; celles qui sont le plus délaissées, le plus en souffrance; sous les différents points de vue religieux, moraux, intellectuels, industriels, agricoles, etc., afin de contrebalancer les unes par les autres; de manière à atteindre, non pas une perfection chimérique, non pas un bonheur complet, une union indissoluble; mais de manière à diminuer, pour l'avenir, les chances graves de mécontentement, d'effervescence et de commotions.

Que répondre aussi à cet argument que les améliorations demandées ne sont pas dans nos mœurs, dans nos goûts ou nos habitudes, si ce n'est par cette question: Nous sont-elles devenues nécessaires?

Il n'était pas dans nos mœurs, il y a vingt-sept ans, d'avoir des contingents, des campements, des milices, choses aujourd'hui chez nous, si bien naturalisées ou du moins si bien réorganisées.

Avant l'arrivée de Calvin que d'institutions, que d'idées, que d'usages n'étaient pas dans nos mœurs, qui s'y sont pourtant enracinés jusqu'à nos jours, quelques-uns d'une manière trop invétérée peut-être?

Est-il bien dans les goûts de ces milliers de nos confédérés ou de nos compatriotes, qui se croient obligés d'aller chercher bien loin, souvent au delà des mers, des moyens de fortune ou d'existence, qu'ils eussent trouvés peut-être bien près, dans le canton, dans la commune, ou le quartier voisin; est-il, disons-nous, dans leurs goûts, dans leurs habitudes à tous, d'être colons, planteurs, chasseurs, marins, pêcheurs, instituteurs, artisans? et cependant les nouveaux besoins naissant de leurs nouveaux rapports, ne les rendent-ils pas bientôt tels pour la plupart? Tant est juste l'observation de Montesquieu, que c'est autant et bien plus par de nouveaux usages que par de nouvelles lois, qu'il est possible de changer et par conséquent d'améliorer de vieilles mœurs; des mœurs devenues incompatibles avec les nouvelles exigences d'une situation nouvelle.

Enfin, si ces exemples ne suffisaient pas, ne pourrions-nous pas ajouter qu'il n'était pas dans nos habitudes, dans l'esprit de nos institutions, avant 1798 ou 1814, d'avoir pour concitoyens nos frères actuels des communes détachées de la France et de la Savoie; mais que dès l'instant où nous les avons admises à participer à notre nationalité, il nous est devenu nécessaire, à nous tous, d'en admettre, d'en peser, d'en subir toutes les conséquences justes, équitables et naturelles, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; sans oublier jamais que Genève, leur patrie d'adoption, notre patrie commune, n'eût rien été dans le monde, n'y serait rien sans le beau nom de République; rien

sans le glorieux trésor, sans les impérissables principes de l'égalité civile, pour lesquels sans doute, ses vrais enfants, n'importe leur culte, seront toujours prêts à se sacrifier, plutôt que d'en sacrifier une seule particule à une seule agence étrangère, ouverte ou secrète, religieuse ou politique, parlant soit au nom de la terre, soit au nom du ciel. Car, quoique de telles agences soient à l'œuvre ailleurs, elles ne prévaudront dans l'illustre Genève jamais; jamais tant qu'il y circulera un seul souffle de cet esprit qui l'a fondée, qui veille pour elle, et qui, s'il plaît à Dieu, la sauverait encore.

Enfin, quant au danger de l'imitation et quant à l'élasticité de la Constitution de 1814 qui permettait, disait-on, toutes les améliorations, tous les progrès que l'on pouvait raisonnablement espérer; ne semble-t-il pas que l'expression de progrès, comme celle de bonheur, doit être pour les nations, comme pour les individus, aussi toute relative? ne semble-t-il pas que sans compromettre en rien sa renommée, son individualité, sa nationalité, l'on peut très-bien s'approprier ce qu'il y a de beau, de bon et d'éprouvé chez les autres, si les autres ont à leur tour plus avancé en proportion que nous-mêmes?

Car aller en avant, toujours en avant dans un sens, dans les sciences exactes par exemple; reculer ou rester stationnaire dans un autre, par exemple dans les arts de l'industrie, dans le commerce, etc., ce n'est pas du progrès véritable; c'est, si l'on veut, du mouvement; c'est peut-être marcher, se laisser aller avec le siècle, mais rien de plus.

Il semble en effet que Genève, aux confins de la France et de l'Italie, pays auxquels la rattachent mille rapports de commerce, de bon voisinage, d'origine, de langue, de littérature; que Genève politiquement unie et rattachée par mille souvenirs, par mille liens des plus précieux à des peuples de race allemande; visitée pour la magnificence de ses sites, par les habitants de cette Grande-Bretagne, à laquelle aussi l'ont dès longtemps rattachée mille rapports de religion, de vie politique, de littérature même; que Genève, disons-nous, est dans une position assez belle, assez rassurante encore, pour tirer hardiment plus de parti des différentes ressources dont elle peut disposer.

A combien de sources encore ne peut-elle pas puiser; quelle position magnifique n'a-t-elle pas, pour prendre simultanément et sans risque, un nouvel essor dans tous les modes nouveaux de développement réel que nous offre la civilisation, même en repoussant toute imitation servile et antinationale?

Et par civilisation, nous n'entendons pas cette vaniteuse qui promet tout et ne peut rien tenir; nous n'entendons pas cette Civilisation blasée qui nous tend les bras, et qui, à force de cosmétiques et de spiritueux, se changera, elle et ses adorateurs, en un tas de cendres, à la première étincelle; mais nous entendons cette civilisation qui, nourrissant le cœur, élevant l'âme et raffermissant le corps, est la seule qui convienne à notre indépendance et à notre originalité; la seule qui puisse servir de but à cette haute science politique et sociale, laquelle ne perd jamais de vue que, même

en profitant des découvertes des siècles antérieurs et en les perfectionnant, il ne faut jamais séparer l'étude de l'homme de l'étude de la matière, sous peine d'en perdre le fruit ou de les confondre.

Pour ce qui nous regarde, la question n'est pas de savoir si Genève se créera des besoins nouveaux; si elle deviendra ville du premier ou du second ordre; mais il s'agit pour elle d'une question d'existence, il s'agit de savoir si pendant que de tous côtés les peuples revenus à des idées plus saines, éprouvent le besoin d'une activité dirigée dans le sens de faciliter les échanges internationaux de tout genre; si, pendant qu'elle se voit enveloppée, pour ainsi dire, d'un réseau de voies de communications nouvelles qui menacent de la laisser de côté, Genève doit demeurer impassible spectatrice de cette activité, de ces menaces; ou bien si elle doit se mettre en rapport plus ou moins direct avec le grand mouvement européen.

Les États, ceux-là surtout qui se reposent le plus sur leur prospérité momentanée ou sur leur ancienne réputation, sont sujets à des accès de langueur, sinon à des fluctuations souvent indépendantes de leur volonté, accès et fluctuations dont on ne saurait assez tôt prévenir le retour ou les dangers.

Bâle, notre chère confédérée, a été dans son temps une des villes les plus florissantes par les lettres, par les arts et par le commerce; elle a dû décliner depuis qu'elle a cessé de servir d'entrepôt aux marchandises qui lui venaient des grandes Indes par Venise, avant la découverte du cap de Bonne-Espérance, et cependant

voici qu'elle va se relever peut-être, grâce à de nouvelles voies commerciales. Liverpool, ville immense aujourd'hui, n'était dans le souvenir de ses plus vieux habitants qu'un bourg, jugé longtemps indigne de représentation, mais qui a su profiter de sa superbe position maritime relativement aux États-Unis. — Bordeaux a dû décliner depuis l'émancipation de l'île de Saint-Domingue et à cause de la préférence donnée au Hâvre relativement à Paris. Mais cette ville se relèvera parce qu'elle a tourné ses vues vers l'intérieur, et qu'elle cherche à tirer meilleur parti des produits de son sol. — Il fut enfin un temps où Genève, par ses ouvrages de laine et de soie, par la culture du mûrier, par ses tanneries, par ses relations intimes avec Venise, l'Allemagne, etc., jouissait d'une prospérité industrielle et commerciale très-remarquable. — Elle dût décliner d'abord par la perte de ses foires, qu'elle préféra à celle de son indépendance; ensuite par différentes causes politiques, religieuses, financières, etc. Elle se releva plus tard, grâce à son Académie; grâce à la liberté de conscience qu'on venait y chercher de toutes parts; grâce encore à la librairie, à l'imprimerie, qui entretenaient plus de quarante ateliers, à une époque où la liberté de la presse n'existait pas en France. Elle se releva aussi, grâce au développement étonnant de l'horlogerie; mais sous ce dernier rapport elle a dû décliner, comme chacun le sait, depuis la concurrence qui s'est établie dans les pays voisins; concurrence avec laquelle il ne lui sera probablement possible de lutter, ce semble, sans compromettre sa réputation, qu'en conservant d'un côté son bu-

reau de garantie pour la haute horlogerie; de l'autre, en autorisant pleinement la fabrication de pièces non garanties, si la consommation l'exige. Quoique tôt ou tard, il est à présumer, le principe de l'égalité industrielle finisse par y dominer.

Est-ce donc manquer de patriotisme éclairé, est-ce vouloir le malheur de Genève que de se demander s'il ne serait pas possible de la préserver d'une nouvelle langueur; de lui redonner plus de vie; de déterminer, en un mot, pour elle une fluctuation favorable, par tout ce qui est en notre pouvoir?

Car, que perdrait-elle en réputation, en prospérité, en mœurs, en esprit public, en beauté, en originalité aux yeux de ses enfants; que perdrait-elle en agréments, en attraits, en considération aux yeux de l'étranger, si elle gagnait par exemple en étendue et en harmonie de ses diverses institutions commerciales, industrielles, aussi bien qu'artistiques, littéraires et même scientifiques?

Que perdrait-elle, plus qu'une ville de comté anglais ou américain, à joindre les bienfaits d'un jury à ceux d'une vie électorale et municipale? aux avantages d'une population instruite, ceux d'une population plus saine et plus vigoureuse?

Que perdrait-elle à ouvrir un plus grand nombre de carrières honorables à tous ses enfants, à les sauver d'un exil forcé aujourd'hui que, par diverses causes, tant de sources de prospérité se sont taries, ou sont exploitées dans son sein par des étrangers?

Que perdrions-nous enfin, sous ces différents rapports, si elle gagnait encore en salubrité, en régula-

rité, en éclairage, en pavage, en étendue; par la construction sagement progressive de nouvelles rues, de nouveaux quartiers; par l'élargissement dès lors possible des anciens; de façon pourtant à ne compromettre en rien ses revenus, sa défense et sa nationalité? Voilà des choses qu'il est difficile de comprendre.

Mais, nous dit-on de toutes parts, cela peut bien être vrai en thèse générale; cependant quant à l'application, cela n'est pas dans nos idées; bien plus, cela n'est pas dans nos moyens.

Comment répondre à ces objections nouvelles, si ce n'est en disant : Eh bien! concilions nos moyens, nos idées avec nos besoins. Examinons s'il nous manque de ressources matérielles, pécuniaires, morales, ou intellectuelles, etc., et si nous trouvons que la chose est possible, mettons-nous à l'œuvre. Ne nous décourageons pas, s'il nous arrive de trouver que la pratique d'une institution quelconque, est de beaucoup inférieure à sa théorie; car c'est là le faible ordinaire de toutes les entreprises humaines, même de celles dont le résultat est réellement la force, le progrès et la vie. Quel beau spectacle que celui d'un navire cinglant à pleines voiles! et cependant pour l'observateur superficiel, qui se trouve à son bord, que de détails inutiles, inexplicables ou mystérieux depuis la boussole, le chronomètre ou le sextant, jusqu'à la moindre poulie, jusqu'au dernier soliveau.

Nous allons essayer de faire rapidement une partie de cet examen, sous un point de vue éminemment national; mais avant de passer outre, nous indiquerons

sur quels principes généraux nous nous baserons; afin que, si ces principes sont reconnus être vrais, les lecteurs puissent, en les admettant, n'attribuer qu'à nous des erreurs d'applications ou de détails; et que s'ils ne le sont pas, ils puissent dès l'abord fermer le livre.

II.

PRINCIPES GÉNÉRAUX DE DÉVELOPPEMENT NATIONAL.

Je regarde donc comme vrais les principes suivants :

1° Que l'homme est éminemment social et perfectible; que cette perfectibilité et cette sociabilité sont tellement liées qu'elles augmentent ou diminuent toujours l'une en proportion de l'autre.

2° Que leur développement dépend surtout du plus ou du moins grand exercice de nos diverses facultés.

3° Que les facultés tant sociales qu'individuelles, sont physiques, intellectuelles et morales; c'est-à-dire, qu'elles correspondent à ce qu'on nomme corps, esprit et cœur, organisme problématique il est vrai, mais reconnu jusqu'ici par le consentement immémorial et unanime de tous les peuples.

4° Que ces facultés sont aussi tellement liées et leurs effets tellement réciproques, qu'il est impossible de définir exactement où cesse l'une et où commence l'autre.

5° Que du juste maintien de leur équilibre dépend le

plus ou moins de bonheur, le plus ou moins de valeur, de santé intellectuelle et physique de l'être qui en est normalement doué.

D'où il suit que de deux sociétés, celle-là sera la plus complète, la plus heureuse, autrement la plus saine, la plus intelligente, la plus morale et la plus active, qui contiendra le plus grand nombre d'individus dont les facultés générales seront le plus développées, c'est-à-dire le mieux exercées et maintenues en équilibre.

D'où il suit encore, que de deux Constitutions, celle-là sera la meilleure qui contribuera le plus à favoriser cet équilibre, ce double développement individuel et social; et réciproquement, que de deux peuples, celui-là se donnera la meilleure Constitution qui sera lui-même le plus avancé dans l'intelligence et dans l'expérience de ces principes.

D'où il suit enfin que si une Constitution devenue imparfaite peut convenir encore pendant un certain temps à un peuple déjà avancé; il faut aussi un certain temps avant qu'une Constitution, quelque parfaite qu'on la suppose, puisse convenir ou plaire à un peuple arriéré. Car, quoi qu'on fasse, toute institution doit porter à la fois des fleurs, des épines et des fruits. Il ne s'agit que de faire prédominer ces derniers.

C'est donc une excellente Constitution que celle qui, étant basée sur des principes organiques clairs et immuables, se prête cependant à des modifications partielles ou à des rénovations périodiques qui préviennent par la racine l'extension de ses abus, et préparent un peuple à la jouissance progressive de tous ses avantages probables et possibles.

On voit, en effet, que les hommes, quelle que soit la source de leur pouvoir, une fois qu'ils sont parvenus à diriger les affaires, sont assez enclins à s'assoupir à leur poste ou à regarder comme attentatoire au repos et au bien-être général, toute idée, toute innovation qui dérange le cours habituel de leurs idées, de leurs plans favoris; à plus forte raison lorsqu'ils songent à profiter réellement de leur position, pour diriger à la longue dans un certain sens déterminé, l'esprit du peuple qui leur a confié son présent et son avenir.—C'est ainsi que l'on voit les démocraties tendre presque toujours à l'aristocratie, à l'oligarchie, ou à la monarchie.

Aussi attendons-nous toujours, en ces sortes de cas, à quelque mécontentement, à quelque manifestation, à quelques reproches souvent exagérés, à l'égard des chefs d'une république où la confiance générale n'a pas dégénéré en léthargie; car la léthargie, le silence, c'est la mort des républiques, aussi vrai qu'ils sont l'ancre de salut des gouvernements absolus.

En résumé nous dirons, que la loi, comme tout nous porte à la concevoir, n'est pour ainsi dire, que l'expression humaine la plus simple ou la plus parfaite de l'éternelle loi divine implantée dans la conscience de l'homme pour le guider, en réagissant sur ses pensées, sur ses actes et sur ses paroles, par l'idée du devoir ou de la perfectibilité. D'où il résulte que toute législature qui perd de vue ce but; qui à dessein contrarie le moins du monde, ou ne favorise pas de toute sa puissance, dans chaque membre de la société, l'exercice et le libre développement d'une seule des facultés humaines, est une législature d'autant plus dangereuse

qu'elle sera sous le triple rapport du cœur, de l'esprit et du corps, plus incomplète, moins capable, soit de satisfaire les besoins qu'elle a créés; soit de tenir compte de ces besoins divers; soit d'en empêcher par un sage équilibre les écarts et les abus.

Or puisque ces écarts et ces abus mènent aux excès, aux désordres et aux crimes qui troublent la société, ils doivent en tout temps servir à indiquer la nature de la maladie dont est atteint ou menacé le corps social, le régime qui l'aurait prévenue, sinon le remède qu'il y faudrait porter.

Tels sont les principes généraux que nous avons cru devoir poser. Nous les croyons d'accord avec les notions les plus sommaires, les plus simples et les plus saines de la religion, de la morale, de la physiologie et de l'histoire.

Nous poserons de même en principe ce qui doit se dire de tous les êtres, et à plus forte raison de l'homme, (l'être ici-bas par excellence,) savoir que leurs instincts, leurs qualités, leurs facultés, sont toujours en rapport, ou cherchent toujours, pour leur plus grand bien, à se mettre en rapport les uns avec les autres et avec la nature de leur place, de leur structure, de leur origine et de leur destination dans ce monde.

Ainsi nous devons, par exemple, attendre aussi peu d'un homme ou d'un peuple privé de la faculté pleine et entière de penser, de parler ou d'agir, que d'un aigle privé des airs, d'une plante privée de soleil, ou d'un essaim d'abeilles privé de ruche ou de fleurs. Ainsi n'attendons rien de mieux de lois, d'idées, de mœurs qui ont

cessé d'être d'accord entre elles, qu'il ne faudrait attendre du code civil chinois, par exemple, donné aux États-Unis d'Amérique; ou d'un peuple maritime qui, transplanté dans les montagnes, chercherait à y conserver tous ses goûts, toutes ses lois, toutes ses habitudes.

C'est en adoptant ces principes qu'il nous sera le plus possible d'éviter toute espèce de vue systématique. Car c'est ainsi que nous les verrons découler naturellement des faits, et non point ceux-ci ramenés forcément à l'appui des premiers, dans le but de faire prévaloir quelque chimérique utopie sociale.

Voyons maintenant jusqu'où nos institutions et nos usages actuels favorisent ou contrarient ces rapports sous le point de vue de développement du caractère national; et recherchons par quels moyens conformes à ces principes il serait désirable et possible de donner à ce caractère une nouvelle trempe, un nouvel essor.

III.

QU'EST-CE QUE LA NATIONALITÉ GENEVOISE?

Avant de répondre à cette question, il est nécessaire de définir ce qu'on peut entendre par nationalité en général.

« Ce qui fait qu'un certain nombre d'hommes réunis deviennent un peuple, c'est le sentiment qu'ils ont d'avoir habité longtemps de père en fils la même contrée,

d'y avoir couru ensemble les mêmes chances de destinée, de s'être habitués à aimer ceux qui portent avec eux le même nom de peuple; d'avoir combattu souvent sous les mêmes drapeaux et d'être prêts à y combattre encore.

« La loi fondamentale que les peuples se donnent est fort loin de créer leur existence; elle sert uniquement à régler et à favoriser les développements progressifs de civilisation auxquels un peuple est appelé par la loi divine; et chose bien remarquable, elle n'atteint jamais ce but qu'imparfaitement: aussi n'existe-t-il, je crois, aucune nation qui n'ait laissé tomber en désuétude un ou plusieurs articles de sa Constitution, et qui ne se soit plus ou moins écartée de quelques-unes de ses dispositions. La raison en est simple : la sagesse qui préside à la rédaction des chartes organiques des péuples n'est point infinie, et le temps amène des nécessités impérieuses et imprévues devant lesquelles toute lettre écrite demeure imparfaite.»

Voilà des paroles pleines de vérité que nous avons entendu prononcer par l'énergique et digne avoyer de Berne, à l'ouverture de la Diète d'avril 1841.*

* Ces paroles nous fournissent l'occasion de démentir le bruit qu'il y ait eu la moindre communication entre ce digne magistrat et l'Association du 3 Mars. Cette Association s'est contentée de lui transmettre, comme président du Vorort, une adresse bien connue et relative aux couvents d'Argovie. Quelque temps après, d'autres citoyens auxquels s'étaient joints des membres de l'Association avaient cru devoir envoyer de même, au sujet de l'Assemblée populaire du 18 octobre, une autre adresse que l'empressement seul de la faire arriver à temps, avait dénué des formes convenables.

Voyons jusqu'où cette définition de la nationalité peut s'appliquer au peuple genevois de 1842.

Il est des peuples auxquels les principaux traits que nous venons de citer ne sauraient s'appliquer; auxquels il manque par exemple la condition d'avoir longtemps combattu sous les mêmes drapeaux, pour la défense des mêmes foyers.

Ces peuples n'ayant pour ainsi dire aucun sentiment historique, n'ont tout au plus qu'une nationalité douteuse ou confuse, parce que tout est douteux, confus ou à la merci des événements, dans leur passé comme dans leur avenir politique.

Un penchant instinctif et très-naturel peut bien rattacher les habitants d'un même pays à leur sol natal, et les porter les uns vers les autres, comme ayant respiré le même air, vu le même ciel, joui des mêmes biens, souffert des mêmes maux; mais ce penchant sera d'autant moins fort et moins réciproque, qu'il sera moins combiné avec l'idée d'avoir pris part, comme un même peuple, à sa propre histoire; contribué à son propre bonheur; combiné, en un mot, avec l'idée d'avoir une même patrie heureuse ou malheureuse, mais tout entière à soi.

Les peuples qui se trouvent dans ce cas (et la plupart sont des peuples limitrophes, position funeste ou superbe selon les circonstances, pour le maintien ou le développement de toute nationalité) ces peuples, disons-nous, n'ont guère que l'intérêt matériel, pour mobile principal et permanent de leurs actions indivi=

duelles comme de leurs actes nationaux; si du moins nous en exceptons l'intérêt religieux.

Ainsi, sans aller bien loin et sans croire blesser nos bons voisins de Savoie, ni tourner en ridicule leur attachement à l'illustre et antique maison qui les gouverne; nous pouvons alléguer, comme un simple fait, qu'ils se trouvent à peu près dans ce cas de nationalité douteuse.

Cette assertion est tellement fondée que leur seule grande manifestation nationale depuis des siècles, a été de se jeter dans les bras de la France, par un décret solennel du sénat de Chambéry, et à une époque où la République Française ne désirait encore d'eux, et de tous les peuples, qu'une proclamation pure et simple d'indépendance et de liberté.

Cet exemple suffit pour nous prouver combien il est dangereux pour un peuple de n'avoir aucun antécédent historique, ni aucun lien vraiment politique, national et commun.

Sans cet antécédent, sans ce lien, on peut bien avoir l'amour de ses devoirs, l'amour de soi, l'amour de sa famille, de ses foyers, de son indépendance, de son repos, de sa vallée, de sa montagne, de son troupeau, etc.; mais l'amour de ces choses, pour l'amour de son pays, pour l'amour de la liberté, de l'indépendance de son pays, on ne saurait l'avoir; ou, s'il arrive qu'on le sente, le poids de quelque pensée sinistre vient presque toujours l'étouffer, ternissant aux yeux l'éclat des plus magnifiques paysages, empoisonnant les parfums

des bois et des plus riantes prairies, ou ne cherchant que la première occasion de s'émanciper.*

Grâce à Dieu, nos yeux et nos poitrines peuvent se dilater, s'épanouir sur cette terre de liberté, et en traçant ces lignes nous n'éprouvons d'autre crainte que celle d'être mal compris, ou de les tracer en vain.

Ce serait un travail intéressant que celui qui nous montrerait les différentes phases qu'a parcourues notre nationalité; les différentes modifications qu'auront dû lui faire subir, sous le rapport de l'esprit, de la langue, des mœurs et des institutions, son aggrégation définitive à la Suisse, le séjour des armées françaises, les luttes intestines, les interventions étrangères, l'expatriation de ses enfants, l'établissement des religionnaires français ou italiens, les guerres d'indépendance, etc., remontant ainsi jusqu'à la conquête romaine et au joug allobroge. — Nous croyons que d'âge en âge on parviendrait à démêler toujours un certain type, rude à la vérité, souvent railleur et sarcastique, mais franc, sentimental, et conséquence probable d'un esprit traditionnel et primitif d'indépendance.

* Passant un jour des Alpes du Piémont à celles du Vallais, précédé d'un guide italien, soudain ce bon montagnard arrivé au col qui sert de limite, me parut extravaguer : agitant son chapeau en l'air, il se mit à crier : « la Suisse! voici la Suisse! vive la Suisse ! » puis se retournant, il commença une apostrophe très-peu flatteuse pour les douaniers, les espions, les dîmes, etc., etc., apostrophe qui semblait le soulager d'un poids infini, et qu'il termina par un salut très-significatif du côté d'Italie. Il est aussi remarquable qu'au lieu des chants si énergiques et si harmonieux des Alpes libres de la Suisse et du Tyrol, on n'entende, en général, dans celles de la Savoie que les chants plaintifs et monotones d'un peuple souffrant qui n'a plus ni aïeux, ni patrie à célébrer.

Ce travail serait d'autant plus important aujourd'hui, qu'il servirait à dissiper bien des idées fausses au sujet des derniers événements; car il montrerait que ce fantôme qu'on s'est créé chez nous, tantôt sous le nom de radicalisme, tantôt sous celui d'esprit du siècle, de génie des révolutions, n'est dans le fond qu'un vain épouvantail dressé pour entraver la manifestation de cet antique esprit de commune auquel notre Patrie a dû son existence, sa renommée, et ses progrès divers.

C'est donc à étudier cet esprit de commune dans sa racine, c'est à l'épurer dans sa sève, à le diriger dans ses ramifications, à le raviver quand il dépérit, que les efforts de notre législature doivent tendre, dans tout le cours de notre existence politique.

Il suffit de jeter un regard rapide en arrière, pour se convaincre que toutes les fois qu'il a été contrarié dans sa croissance, privé de chaleur ou de sources vivifiantes, il n'a produit qu'épines à ses ennemis, fruits amers à ses amis, ombrage lugubre à tout le pays.

Nous ne nous arrêterons pas à ces temps fabuleux où Genève, bourgade naissante, dominait du haut de sa colline verdoyante les sombres forêts, les plaines marécageuses, les champs et les rares habitations de cette sauvage vallée, aujourd'hui si magnifiquement ornée de vergers, de jardins et de maisons de plaisance; ni à cette époque, où ville déjà de quelque importance, réfléchissant ses tours et ses murs crénelés dans le cristal du Léman, elle servait tantôt de marché, tantôt de rendez-vous au libre Helvétien, à l'Allobroge, superbe allié des Romains:

époque où de farouches habitants, semblables aux Indiens d'Amérique, erraient dans les bois et les monts d'alentour, et venaient souvent chercher dans ses murs un asile contre les bêtes féroces, ou contre des tribus ennemies plus féroces peut-être.

Nous traverserons de même la longue période, pendant laquelle ses habitants s'accoutumèrent, par la présence des légions romaines, à une meilleure organisation, à de nouvelles libertés, à de nouvelles lois; l'époque où les Francs et les Bourguignons chassant les aigles romaines, vinrent lui apporter avec bien des maux, du moins les bienfaits de l'agriculture; l'époque où la croix vint briller sur ses temples; celle enfin où elle fut tour à tour envahie, brûlée, saccagée par des barbares de toute dénomination. Jusque-là son sort fut semblable à celui de presque toutes les cités de nos contrées.

Nous nous hâtons d'arriver à la période où, après l'extinction du second royaume de Bourgogne, l'esprit de commune prit à Genève un accroissement égal à celui qui déjà distinguait alors les villes libres d'Italie. — Nous y voyons cet esprit luttant contre mille difficultés, tantôt triomphant, tantôt rabaissé, jamais complétement abattu, obtenir de concert avec de loyaux évêques (tels qu'Ardutius, Adhemar de Fabri) l'extension de franchises remontant, disaient ces derniers, à un temps immémorial. Nous le voyons se faisant solennellement octroyer la bulle d'or qui sanctionna ces franchises inaliénables, et changea la ville impériale en une cité libre, et indépendante de l'empire germanique. — Nous le voyons, profitant des luttes acharnées entre

les ambitieux comtes de son nom et les évêques de son choix, secouer peu à peu les entraves de la féodalité; puis, après l'extinction des premiers, et pendant les connivences de ces derniers avec les ducs de Savoie, exposé à de nouvelles usurpations, à de nouvelles épreuves, nous le voyons fertile en nouvelles ressources, les yeux ardemment tournés vers les héroïques cantons suisses, ne jamais désespérer de rien, même après les sacrifices et le martyre de ses plus zélés défenseurs, des Levrier, des Pécolat, des Berthelier, des Bonnivard, des Besançon Hugues, hommes auxquels il devrait élever aujourd'hui des statues.

On conçoit comment cet esprit de commune, ce sentiment de nationalité dut subir différentes modifications selon ces époques, et se montrer selon les tendances sociales, tantôt chevaleresque, tantôt féroce, tantôt religieux, philosophique ou libéral.

Il n'était pas le même à tous égards, lorsque les Genevois, le mousquet à l'épaule ou la lance au poing, allaient rasant les châteaux de leurs ennemis, ou rentrant leurs vendanges et leurs moissons, tambours battants, enseignes déployées, souvent suivis de trophées et de prisonniers. Il n'était pas le même lorsque proclamant par la réforme sa complète émancipation, il commença à attirer sur Genève les regards et les respects des nations, et amena dans son sein tous ceux qui préférant la liberté de conscience à l'exil, étaient sûrs d'y trouver avec le repos, de nouvelles affections, de nouvelles espérances, une nouvelle patrie.

Il n'était pas le même cet esprit de nationalité,

lorsque ce peuple préoccupé de graves discussions théologiques, perdit quelque temps de vue ses intérêts politiques pour ses intérêts célestes; ou lorsque réveillé par des édits contraires à ses antiques droits, prêtant une oreille trop attentive à des systèmes philosophiques, il s'agita pendant tout un siècle pour ne trouver, hélas! plus de refuge que dans ce qu'il y a de plus antinational au monde, l'intervention étrangère.

Enfin, quoique émanant d'une même tige et du même sol, cet esprit national était bien modifié lorsqu'en 1814, tout au monde lui paraissant préférable au joug sous lequel il avait été perfidement attiré, il accueillit les légions libératrices de l'Autriche: lorsque, dans l'ivresse de la joie que lui causait cette Restauration inespérée, Genève entière, les bataillons de ses milices et ceux de ses plus jeunes enfants, allaient en habits de fête, au son des instruments, des cloches et de l'artillerie, attendre aux Eaux-Vives l'arrivée de ses chers et loyaux alliés et combourgeois; lorsque partout dans les repas, dans les fêtes, sur le lac, dans les rues, l'on entonnait cet hymne inspiré où tous disaient : *Enfants de Tell! soyez les bienvenus.**

* Lorsqu'on y disait du fond du cœur ces mots :

Pour resserrer les antiques liens
Qui nous unissaient à vos pères,
Vous êtes accourus des monts helvétiens;
Vous venez protéger des frères,
A l'abri, par votre support,
Du retour de la tyrannie,
Dans votre sein trouvant le port;
Enfin le doux nom de Patrie,
Retentit dans nos cœurs émus;
Enfants de Tell! soyez les bienvenus!

Enfin, et c'est là qu'il nous tarde d'en venir, il a dû changer de nature cet esprit national, d'abord, lorsque Genève eut enfin obtenu ce qu'elle avait si longtemps désiré, le bonheur d'être admise comme partie intégrante de la Confédération Suisse ; ensuite, lorsque sa population eut été mélangée et très-considérablement augmentée, par la réunion de communes dont les habitants étaient non-seulement empreints des idées et des formes monarchiques, mais descendants d'hommes qui avaient humé, pour ainsi dire, avec le lait, une sorte d'antipathie religieuse pour le nom Genevois. — Si nous joignons à cette circonstance, que le nombre des Genevois réduits à s'expatrier pour aller chercher fortune ailleurs, et que celui des étrangers admis à la bourgeoisie ont été dès lors en augmentant; si nous songeons au nombre toujours plus considérable de simples résidents, pour qui les habitudes et les idées républicaines peuvent être également nouvelles, fausses ou antipathiques; l'on concevra que la nationalité genevoise en 1842 soit tout autre qu'en 1814.

Ce ne sera qu'en opérant une combinaison plus heureuse de ces principes opposés, de ces éléments hétérogènes, qu'il sera possible de faire aimer à tous Genève pour Genève : ce sera en les faisant prospérer tous simultanément au soleil réjouissant de l'égalité civile et

n'était-ce pas aussi dans l'espoir de resserrer avec leurs descendants ces mêmes liens, en maintenant avec eux de plus en plus, selon les temps, communauté de vues, d'intérêts et de principes d'indépendance? N'est-ce pas ce que nous ferons toujours?

religieuse, à l'ombre d'institutions publiques plus compréhensives, parlant mieux à l'âme et au cœur; ce sera en rappelant mieux par elles les beaux jours de l'ancienne Genève, que notre nouvelle nationalité pourra se développer avec énergie et sans alarme pour l'avenir.

Mais, nous dira-t-on, n'avons-nous pas déjà sous ce rapport tout ce que l'on peut désirer? indépendamment d'un grand nombre de sociétés patriotiques, de fondations littéraires, industrielles, charitables, etc., n'avons-nous pas nos fêtes publiques, nos promotions, nos revues, nos tirs, etc.?

Oui, nous avons encore ces choses; oui, leur existence ne cessera jamais d'être un honneur, d'être un ornement et un bienfait de plus pour Genéve; mais si nous ne nous y trompons, il semble qu'elles vont perdant une partie de leur entrain, de leurs charmes; il semble que le *qu'est-ce que cela rapporte?* revient plus souvent sur les lèvres; il semble trop que quelques-unes de ces fondations, etc., ne sont là que comme des expédients en attendant quelque chose de mieux: (nous ne citerons que l'école industrielle par exemple.) — Ce que nous désirons voir, pour être rassuré sur ce point, c'est une action mieux liée, plus sensible, plus évidente de toutes ces institutions sur la masse et sur les rapports des citoyens. Nous ne voulons pas faire ici de la critique, ni des récriminations, encore moins des allusions personnelles: mais il nous semble qu'il y a immensément à faire à certains égards pour contrebalancer chez nous certaines influences de ce qu'on nomme, à tort peut-être, l'esprit du siècle.

Avant de signaler ces influences et les moyens de les combattre, qu'on nous permette de rappeler succintement les principes que nous avons posés plus haut.

S'il est vrai que de deux peuples donnés, celui-là sera le plus complet dont la législature aura le mieux compris et, par les institutions qui en découlent, le mieux exercé toutes les facultés humaines et sociales ; on pourra, jusqu'à un certain point, raisonner sur le développement d'un peuple comme sur celui d'un individu.

Nous avons considéré l'organisme humain comme pouvant être divisé en trois catégories de facultés principales : celles du cœur, celles de l'esprit et celles du corps. Organisme incompréhensible par cela seul qu'il cherche à se comprendre lui-même; sphère merveilleuse dont on pourrait dire qu'elle a le moi pour centre et pour mobile, les pensées pour rayons, les idées pour enveloppe ou pour tissu et la nature entière pour excitateur.—Nous ne trouvons pas que depuis les temps anciens jusqu'à nos jours, que depuis Aristote jusqu'à Bacon, Kant ou Hegel, les recherches et les découvertes des philosophes aient rendu cette distinction moins claire et moins naturelle.—Nous voyons au contraire que ces recherches poussées trop loin ont mené le plus souvent leurs auteurs soit au mysticisme, soit au matérialisme, soit au scepticisme le plus complet.

Ainsi donc à l'idée de *cœur*, nous rattacherons sans hésiter, par exemple, les besoins moraux et religieux; les mouvements de sensibilité, de dévoûment,

d'héroïsme; les goûts simples; les penchants guerriers et romanesques, etc.; enfin le sentiment du *beau*.

A l'idée *d'esprit*, nous rattacherons les besoins intellectuels, industriels et scientifiques; les mouvements régulateurs des pensées et des actions; le goût pour l'analyse et la recherche mathématique, le penchant à la critique, etc.; enfin le sentiment du *bon*.

A l'idée de *corps*, nous rattacherons les besoins physiques, les instincts matériels, l'instinct de conservation, l'amour-propre, etc.; enfin le sentiment de *l'utile*.— Sous ce rapport, l'homme ressemble en tout à la brute; il ne fait aucun progrès. L'instinct et la manière de l'oiseau à faire son nid, du poisson à fendre les eaux, de l'homme à respirer, à parler, à se mouvoir, etc., sont en cas analogues, identiquement les mêmes qu'au jour de la création: et pour l'homme à cet égard, la perfection ou le progrès consistent uniquement à maintenir en santé ses organes; car de leur jeu dépendent la santé et le jeu de toutes ses facultés intellectuelles et morales.

Or, ces besoins, ces penchants et instincts divers peuvent, chacun le sent, se changer en passions ou basses ou exaltées, selon qu'ils auront été négligés ou qu'ils auront acquis à la longue une prépondérance indue.— Ce sera chez l'un, l'exaltation religieuse; chez l'autre, l'exaltation philosophique; chez l'autre, l'exaltation sensuelle, ou bien l'indifférence, la torpeur, etc.

Mais, le corps social n'étant qu'une aggrégation d'individus; il est évident que ces tendances, seront plus ou moins à redouter chez un peuple, selon qu'il

renfermera un plus ou moins grand nombre d'individus qui y seront portés par le fait de quelque négligence des lois, des mœurs ou des institutions.

La beauté et la bonté d'une Constitution consistent donc dans l'art de maintenir entre les lois, les mœurs et les institutions un équilibre tel, qu'elles puissent arborer toutes également la maxime conforme à toutes les lois divines et humaines : *Mens sana in corpore sano*, esprit sain dans un corps sain.

L'examen qui suit n'a pas d'autres principes; mais tout se rattachant dans nos facultés, et tout devant marcher de front dans un développement national sincèrement progressif, il nous est difficile d'adopter un ordre précis. Nos idées pourraient se ramener au suivant : — Développement *industriel*, *scientifique* et *littéraire*, comme fondé sur le développement *physique*, *intellectuel et moral*; mode fondé lui-même sur le sentiment du *beau*, comme inséparable de celui de l'*utile* et du *bon*.

Enfin nous pourrions considérer ce double mode comme subordonné aux idées générales de progrès *social*, *politique* et *religieux*, dont nous nous proposons de faire le sujet d'un autre essai.

IV.

DÉVELOPPEMENT NATIONAL PAR LE SENTIMENT DU BEAU DANS LES ARTS, LES SCIENCES ET LES LETTRES.

Il est des peuples et des individus dont il faut sans doute réprimer la fougue d'imagination, mais entre étouffer et réprimer, il y a autant qu'entre la mort et

la vie; et puisque l'imagination est pour l'homme un don du ciel, elle doit être pour un peuple un moyen de progrès aussi précieux que tout autre, lorsqu'il est noblement dirigé et contenu dans de justes bornes.

L'effet moral produit par les arts de l'imagination, et leur influence sociale forment un des plus beaux traits, un des plus nobles délassements des peuples civilisés. Il existe entre ces arts et le cœur humain une sympathie telle que l'on ne saurait jamais la troubler impunément, et sans une sorte de sacrilége.

Nous ne chercherons pas à définir cette sympathie, ou bien ce qu'il faut entendre par beaux-arts, parce qu'il faudrait commencer par analyser l'imagination elle-même; or, selon nous, le seul fait de l'analyse la détruit mieux qu'il ne l'explique.

Une des plus valables objections que l'on entende faire contre ce mode de développement appliqué à Genève est celle-ci: Les beaux-arts ne peuvent prospérer que sous le patronage des puissants du monde, ou dans les gouvernements monarchiques et absolus.

Nous comprenons fort bien que partout où le genre humain est entravé dans un sens, il s'émancipe dans un autre; que là, par exemple, où les croyances politiques et religieuses sont immobiles, immuables, l'esprit condamné à ne rien dire, à ne rien penser même, sur ces matières, finisse par tomber dans une fatale torpeur, ou par prendre soit dans le domaine des beaux-arts, soit dans la carrière des spéculations physiques ou métaphysiques, un essor d'autant plus grand que sa gêne est à d'autres égards plus insurmontable.

C'est ce que nous voyons en Autriche, en Italie, et c'est pour ces pays une compensation très-heureuse et très-naturelle. Mais on ne doit pas en conclure que les beaux-arts ne soient bons que pour eux; ou qu'il faille renoncer à y exceller dans des pays libres. Autant, ce semble, vaudrait-il dire que puisque les aveugles ont l'ouïe et le tact plus exercés et plus exquis que d'autres personnes, il n'y a point de mal d'être privé de la vue ou de quelque autre sens, vu la compensation qu'on peut espérer de ceux qui restent.

Que l'on ne dise pas non plus qu'une imperfection semblable soit l'effet du climat; car l'Anglais, par exemple, a aussi bien le goût de l'architecture, l'Allemand aussi bien le goût de la musique que l'Italien, quoique chacun l'ait approprié à sa position géographique, à ses mœurs, à ses lois, à sa religion, etc.

Serait-ce que l'austérité religieuse ou républicaine nous fasse un devoir, un besoin de mépriser pour ainsi dire tous les arts de l'imagination? Nous ne le pensons pas, car l'Écosse par exemple, la puritaine Écosse, elle dont l'Église se donne le nom d'Église de Genève (*Geneva Church*) ne dédaigne pas d'orner sa capitale et ses principales villes de rues, de places saines et régulières et même de monuments magnifiques, sans que sa religion paraisse en souffrir. —Les citoyens des antiques républiques grecques, ceux des républiques italiennes du moyen âge ont poussé la culture des beaux-arts jusqu'à une perfection pour nous désespérante. Les anciens Suisses eux-mêmes se plaisaient à décorer leurs demeures, à orner leurs places publiques, leurs rues, leurs ponts,

soit de fontaines, soit de statues, soit de tableaux historiques, à leur façon il est vrai, mais quelquefois d'un très-bon goût ou d'un effet très-remarquable. Or le patriotisme des uns et des autres en a-t-il souffert? n'est-ce pas à cette source au contraire qu'il a dû souvent puiser des encouragements, des inspirations qui ont bien rapporté quelque chose à eux et à nous leurs descendants?

Oui, sans doute, l'abus de la peinture et de la sculpture a pu mener les hommes à l'idolâtrie; l'abus de la musique, de la danse, peut les mener à la légèreté ou à la sensualité; mais soyons sûrs que l'abus contraire peut aussi bien mener à l'excès contraire, c'est-à-dire, au mépris du beau et à l'extinction de l'art, par l'extinction du goût et la mutilation du cœur.

La nature contrariée se cherche toujours des compensations: privez un homme ou un peuple des légitimes jouissances du cœur ou de l'esprit d'une espèce, il y substituera un excès de jouissances du cœur ou de l'esprit d'une autre espèce, et tombera dans le piétisme ou dans l'idéalisme, etc.; privez-le d'air, d'exercice et des plus légitimes délassements du corps, il tombera dans la paresse, l'ivrognerie, le jeu, la débauche, etc.

C'est ainsi que l'on voit le plus souvent dans toute société un extrême en susciter un autre; en sorte qu'il n'y a jamais plus d'irréligion ou d'hypocrisie que là où il y a le plus de superstition ou d'intolérance; jamais plus de licence et de rebellion à redouter que là où il y a le plus d'arbitraire ou d'absolutisme.

Ainsi donc l'homme ou le peuple le plus avancé, ne sera pas celui qui excellera dans tel ou tel art, dans telle

ou telle science, dans telle ou telle religion exclusivement, mais ce sera celui qui, même à un moindre degré, excellera dans tout également. Parce que cela seul est *vrai*, cela seul est *parfait* qui réunit en soi le *beau*, le *bon* et l'*utile*.

Nous ne pouvons à la vérité prétendre aller si loin, en prenant ce but mobile de perfectibilité. Mais ce qui est à peine possible chez un seul individu, peut le devenir chez un peuple, lorsqu'il s'y trouve une grande proportion d'hommes impartiaux et distingués dans les diverses connaissances humaines. C'est ainsi que l'esprit de la masse se pénètre des idées des uns et des autres et participe à tous leurs progrès, à toutes leurs qualités : c'est ainsi que tous sentent la nécessité de cette heureuse combinaison, par le concours et par la douce influence de ses bienfaits divers.

Si donc nous constatons que nous n'avons pas à Genève en général le goût des beaux-arts par exemple, ce n'est pas dire que le peuple genevois n'ait pas ce goût inné et naturel, aussi bien qu'un autre peuple; c'est dire que nos institutions générales le contrarient ou qu'elles ne le favorisent pas à un degré suffisant pour obtenir cette heureuse combinaison.

A cet effet nous consignerons quelques-unes des remarques que l'aspect de Genève suggère de prime abord aux étrangers observateurs éclairés, qui dans ces sortes de cas sont toujours meilleurs juges que les nationaux; et nous commencerons par ce qui les frappe le plus, l'absence presque totale de monuments et d'architecture.

Nous prévenons nos lecteurs que nous entendons parler ici principalement d'architecture civile générale et non point de colonnades, de portiques, etc., magnificences auxquelles nous ne pouvons prétendre. — Ce que nous dirons plus bas de la sculpture et de la peinture, expliquera notre pensée à leur égard.

Architecture, Peinture, Sculpture.

Que nous disent souvent les étrangers à ce sujet? «Vous avez à Genève, il est vrai, une école indépendante des beaux-arts; des peintres, des sculpteurs d'une réputation européenne et dont vous devez être fiers; vous avez des architectes de mérite; un musée dont la fondation et l'entretien attestent le goût et la libéralité de plusieurs de vos concitoyens; vous avez des expositions remarquables; école de modelage, de dessin, d'ornement; mais, à l'exception de quelques rares quartiers, de quelques maisons, où est sur vos murs, où est en général à l'intérieur et à l'extérieur de vos demeures, dans vos usages, sur la physionomie générale de votre population, la trace que laissent ces écoles, ces expositions, etc.?»

Certes, depuis une douzaine d'années, Genève a gagné en agrandissement, en régularité et même en apparence, d'une manière surprenante. — Si, après une longue absence, le Genevois rentre du côté du lac dans sa patrie, émerveillé, il ne s'y reconnaît presque plus; au lieu de l'encombrement qu'offrait l'ancien abord, au

lieu de sombres et hideuses façades, au lieu d'une lourde baraque isolée dans les eaux, il voit une belle rangée de maisons, une île verdoyante et monumentale, de larges quais réunis par un pont commode; plus loin des ponts suspendus, des rues nouvelles. — Cependant pour peu qu'il ait l'instinct ou le sentiment de l'art, que de critiques involontaires n'est-il pas porté à faire en s'en rapprochant? Comme il se sent enclin à s'écrier: Ne vaudrait-il pas mieux avoir moins d'architectes et plus d'architecture, moins de changements, moins de plans et plus de progrès dans l'exécution?

Et si de là notre concitoyen porte ses pas hors des murs, que de pensées ne va pas lui suggérer cette multitude d'habitations nouvelles, confusément éparses, là où naguère il n'y avait que vergers, prairies ou jardins?

D'abord elles lui sont un indice certain de la nécessité où se trouvent plusieurs personnes d'aller loger hors de la ville; (nécessité du reste très-favorable à la santé des ouvriers qui la subissent). Elles lui font ensuite entrevoir les conséquences probables de ce déplacement; il présume que si tant de familles sont réduites à fixer leurs foyers dans les communes rurales, elles y fixeront tôt ou tard aussi leurs intérêts et leurs affections, aux dépens de la ville.

Mais pour en revenir à la question d'architecture doit-on s'étonner si tant de Genevois, pensant que ressembler à tout le monde c'est ne ressembler à personne, regrettent vivement encore ce qui donnait un caractère frappant d'originalité à leur ville natale, (privée d'ailleurs presque entièrement de physionomie his-

torique) nous voulons parler ici des dômes. Ce n'était pas à la vérité des colonnes de Palmyre, mais c'était à quelques égards, de part et d'autre, à la plupart des maisons des rues basses, ce qu'un demi-jour est à la laideur, un voile à la demi-beauté.*

Le temps viendra sans doute où Genève, mieux éclairée sur ses vrais intérêts généraux, se débarrassera peu à peu de certains amas infects de maisons repoussantes, incommodes et vermoulues, que nous ont légués nos austères et vaillants aïeux. S'imaginerait-on à cet aspect que plusieurs d'entre eux fussent originaires de la patrie du beau ciel et du bon goût?

Le temps viendra où l'on pourra percer des rues nouvelles, au travers de ce labyrinthe hideux d'allées aussi longues que sales, sombres et malsaines, (témoins les tableaux comparatifs de mortalité) allées dont tout le mérite est de prouver, avec quelle sûreté, quelle exemplaire confiance on peut parcourir les rues et les ruelles de Genève, de jour comme de nuit.**

* Si la ville a gagné quelque chose par la démolition des dômes, il faut reconnaître que la population industrieuse des marchands en détail, aussi bien que celle des campagnes y a perdu beaucoup en abri, en commodité et en profit. Nous pensons qu'il serait de toute justice de les en dédommager en établissant quelque part, dans les quartiers les plus larges et les plus fréquentés, des rangées régulières d'échoppes commodes et symétriques, avec un trottoir et un auvent à colonnes élégantes. La ville y trouverait un double avantage.

** En offrant aux propriétaires intéressés de nouveaux emplacements, à l'intérieur des remparts, dont on comblerait les premiers fossés, l'on pourra ouvrir des rues marchandes sur la direction de la rue Neuve depuis le Molard, (en rétablissant ses halles) jusqu'à la Fusterie et à Bel-

Ce temps sera venu lorsque les Genevois auront tous compris qu'il en est des constructions comme des modes et des vêtements, c'est-à-dire, que les plus saines et les plus naturelles, sont toujours les plus belles, les plus durables, et surtout les plus économiques.

Mais nous bornant à l'influence morale, nous pouvons dire que les villes sans antiquités, sans monument caractéristique, sans physionomie originale, (une fois surtout que les moments d'exaltation politique ou religieuse ont cessé pour elles,) ne peuvent plaire que par leur régularité, leur propreté, et leur aspect d'aisance générale, soit aux étrangers, soit à leurs propres habitants. Bien plus, cette régularité et cette propreté ne peuvent manquer d'inspirer à ces derniers des idées et des habitudes analogues. Demandez à l'Anglais s'il n'attribue pas une partie de ses succès, de ses goûts les plus distingués, de ses affections les plus chères, à l'aspect et au souvenir des superbes colléges, des vastes et verts enclos, des saines demeures où il a étudié et passé sa jeunesse.

Tout oiseau trouve son nid beau, dit-on vulgairement en faisant allusion même au plus hideux séjour. Ce sentiment se conçoit et s'explique, il n'est pas sans

Air; depuis le Terraillet par une seule arcade jusqu'à la rue du Rhône; depuis le milieu de la Tour-de-Boël, d'un côté jusqu'à la Cité; de l'autre jusqu'à la Pélisserie, au Perron, à la Madeleine, et même jusqu'à la rue Verdaine; depuis le milieu de la Madelaine, jusqu'aux rues basses et à la rue du Rhône; enfin depuis les Terraux jusqu'à la rue J.-J. Rousseau et la rue du Temple. Mais ce sont là de beaux plans qn'il faut laisser en grande partie à nos successeurs, nous contentant de leur ouvrir la voie avec une sage prévoyance.

un immense avantage. Mais l'on risque d'en faire d'étranges et de fâcheuses interprétations.

Le triste et libre Esquimaux emprisonné pendant neuf mois dans sa cahute de neige, faisant ses délices de graisse d'ours, ou navigant au milieu des glaces à la lueur des aurores boréales, éprouve ce sentiment aussi bien que le servile et joyeux Lazzaroni chantant avec emphase Naples et le Vésuve, et savourant une orange, sans s'inquiéter de son gîte ou du lendemain.

Que sera-ce donc si ce séjour est à la fois beau, commode, sain et libre aux yeux de ses habitants, aux yeux de tout le monde? L'en aimera-t-on moins ou cent fois plus encore? Le progrès d'un peuple éclairé et placé tel que le nôtre, ne doit-il désormais consister qu'à trafiquer, bâtir à droite, bâtir à gauche, disputer, spéculer, étudier pour enseigner, enseigner pour étudier, et n'avancer que pouce par pouce vers cet avenir qui n'a ni air, ni plan, ni rien en perspective, que le chaos d'une prospérité toute matérielle?

Mais pour déterminer peu à peu ces embellissements, ces améliorations de tout genre, il nous semble que, si l'on offrait aux propriétaires ou aux acquéreurs, bastion par bastion et progressivement, un espace suffisant pour reconstruire de nouvelles maisons, il en résulterait une foule d'avantages peu éloignés non-seulement pour le commerce et l'industrie de Genève, mais aussi pour la santé et le bien-être général de ses habitants, en même temps qu'il en résulterait de nouveaux motifs pour de respectables consommateurs étrangers de rester dans un

séjour à la fois aussi beau qu'agréable et en harmonie avec la nature de ses alentours.

Ces observations et celles qui suivent ont été répétées à satiété; cependant l'honneur et l'avenir de Genève semblent commander à chacun de ses enfants de ne jamais se lasser d'y réfléchir et de le redire encore, avant que l'égoïsme et l'indifférence aient réussi à étouffer nos voix.

Deux questions graves ne manquent pas de se présenter toujours ici : celle des fortifications et celle d'argent.

Mais on y peut toujours répondre : — Genève ne serait-elle pas mieux qu'aujourd'hui en état de se défendre si, plus tard et de concert avec la Confédération, elle faisait élever vers ses abords les plus exposés, trois ou quatre forteresses soit ouvrages avancés; si ensuite, se contentant d'un simple mur d'enceinte extérieure, elle se mettait à la fois à l'abri contre les attaques des puissants, et en état d'obvier aux difficultés de sa position resserrée actuelle?

Ne pourrait-elle pas alors hardiment retirer un revenu immense, incalculable de l'emploi et de la vente successive des terrains intérieurs des anciennes fortifications, dont on comblerait au fur et à mesure les fossés, en partie au moyen des mêmes terres et matériaux qui ont servi à les élever?

Ne serait-elle pas bientôt grandement soulagée des dépenses continuelles qu'exige l'entretien d'un système de défense devenu aussi onéreux que dangereux?

Si la postérité n'est pas assez ingrate pour oublier que nos pères avaient héroïquement abattu une por-

tion de leur ville afin de mieux défendre l'autre, sera-t-elle assez ignorante pour ne pas savoir que ces fossés, ces bastions, ces murailles, ne les ont pas empêchés plus tard, à trois reprises différentes, d'ouvrir leurs portes à de puissants voisins, dans ces jours de dissensions, où l'antique esprit d'indépendance se façonna à de fatales idées de médiation et de garnison mercenaire et nombreuse?

Sera-t-elle assez aveugle pour méconnaître qu'elle devra peut-être à un étroit esprit de calcul et d'intérêt personnel, d'être privée de diverses chances d'illustration et de prospérité que lui aurait vraisemblablement procuré un agrandissement lent mais réel, à dater de notre époque?

Pouvons-nous méconnaître nous-mêmes que nous avons à payer pour la faute que nos pères ont commise, au commencement du siècle passé? Si quelques-uns refusèrent alors d'écouter de prophétiques conseils, d'adopter de sages plans qui nous eussent valu aujourd'hui une position aussi forte, qu'une distribution saine, solide et régulière, voulons-nous les imiter?

Espérons que Genève et ses enfants n'oublieront jamais que, même aux époques les plus avancées de la civilisation, c'est avant tout dans son esprit national, qu'un peuple indépendant et libre doit voir son plus ferme boulevard, chercher et trouver toujours ses plus inépuisables ressources.

Comme on demandait à Agésilas pourquoi Sparte n'était pas murée : Voilà quels sont les murs de Sparte, dit-il en montrant les troupes de cette république.

Ce qui rendait la tactique des anciens Suisses si formidable, même contre l'artillerie, c'était leur sentiment qu'il y avait une sorte de lâcheté à attendre l'ennemi derrière un rempart; et l'on se trompe étrangement si l'on cherche à attribuer leurs éclatantes victoires à la nature du pays. Bien des peuples de montagnes n'ont jamais rien fait pour leur liberté; bien des peuples de plaine, tels que les Hollandais, les Polonais, n'ont existé que par elle ou lui ont tout sacrifié. C'est à de vigoureuses institutions, et non pas seulement à leurs défilés, que les Suisses ont dû ce sentiment, ces victoires remportées la plupart en rase campagne ou sur terrain égal.

Les temps ont bien changé, il est vrai. Le perfectionnement de l'art militaire a déjoué bien d'héroïques calculs; bien des gens se demandent: Genève, la Suisse pourront-elles encore se mettre à la hauteur des circonstances? se sentiront-elles toujours capables de faire face aux épreuves, et aux dangers que la Providence peut leur réserver? Oui, elles le pourront si elles se dotent encore d'institutions vraiment républicaines. Oui, grâce à ces institutions, les générations suisses futures pourront toujours en temps de paix, être prêtes pour la guerre, en temps de guerre, être prêtes pour la paix, et toujours sentir avec leurs aïeux ces mots d'Alcée:

Ne confiez jamais l'espoir de vos batailles,
A l'airain protecteur qui défend vos murailles;
L'airain, l'acier, le fer, le marbre ne sont rien;
Il n'est qu'un seul rempart, le cœur du citoyen.

—

Des hommes! oui, c'est là l'enceinte formidable,
Qui seule offre au combat un front inexpugnable;

L'airain, l'acier, le fer, le marbre ne sont rien;
Il n'est qu'un seul rempart, le bras du citoyen.

(*Imitation de P. Chasles.*)

Elles le pourront, si ces institutions libres, mais larges, complètes et bien coordonnées, sont telles que prenant les citoyens, dès le berceau pour ainsi dire, elles leur offrent jusqu'à la tombe l'occasion de ne jamais séparer, dans leur esprit, les jouissances qui suivent les vertus de la vie privée, des jouissances qui suivent les vertus de la vie publique, et vraiment sociale.

Espérons en concluant ce sujet, qu'il sera repris en bonne et due considération sous le nouvel ordre de choses; espérons que Genève aura sa Commission d'architecture générale, nommée par le futur Conseil municipal, ainsi que cela se passe dans la plupart des états bien organisés.

Nous le répétons, il n'est pas ici seulement question de coup d'œil ou d'embellissement; il est question de régularité sans monotonie, c'est-à-dire d'ordre, de circulation d'air et de lumière, de santé publique et domestique, tellement que nous sommes amenés par là même au sujet de développement physique, que nous comptons aborder plus tard.

Il ne s'agit pas non plus de luxe et de ruineuse ostentation, mais d'une influence sociale salutaire sous tous les rapports. Dans une cité dotée d'une semblable institution, tous les esprits sont prédisposés peu à peu à en sentir l'utilité immédiate et générale, à passer d'une sorte de barbarie, à l'intelligence et à la jouissance de ses avantages divers jusqu'alors inconnus.

Le propriétaire finit par mieux comprendre qu'une maison bien distribuée et de bon goût, devient pour lui d'un plus grand rapport; le riche finit par mieux sentir, soit le noble orgueil d'avoir contribué à l'embellissement de sa ville natale, soit le bonheur plus noble encore, d'avoir préféré consacrer une partie de son superflu à l'érection de monuments publics, dont la beauté et l'utilité contrastent honorablement avec sa simple, mais élégante et hospitalière demeure.

L'artisan, le marchand et l'artiste y trouvent une occasion plus constante d'exercer leur industrie et leurs talents; de là naît pour tous un échange plus actif d'idées ingénieuses, de rapports à la fois dignes et affectueux, une application et une connaissance mieux raisonnée de l'usage des produits, de la valeur des matériaux divers qu'il faut employer.

Les découvertes de la science, les chefs-d'œuvre de l'art, excités par là à sortir du domaine aride des simples spéculations, trouvent comme à l'envi dès lors, et leur place et celle de leurs auteurs. Bientôt le goût et l'opinion publique se forment. On distingue mieux le mérite réel des ouvrages de tout genre; on apprend à ne pas confondre le beau avec le faux brillant, l'utile avec ce qui n'est qu'à la mode, le bon avec le superficiel. Cette étude devenue familière à tous, étend à tout son application intuitive et immédiate.

Bien plus, cette circulation plus large et plus généreuse d'idées, de rapports sociaux, qui est déjà elle-même d'un gain immense, détermine une circulation plus large et plus généreuse aussi de sommes d'argent,

qui sans cela seraient demeurées probablement enfouies, ou placées sur des fonds étrangers, sans profiter en rien au pays. Enfin, toutes les classes de la société apprenant à s'estimer, à se rapprocher, apprennent aussi à s'aimer, à mieux voir sans envie, sans mépris, sans patronage de servilité et sans confusion d'état, le bonheur de toute la République, dans le bonheur, l'aisance de chaque famille, autant du moins qu'il est raisonnable et possible de l'espérer ici-bas.

Tel est le spectacle qu'offraient, à quelques égards, les cités de la Grèce et de l'Italie dans leurs plus beaux jours; avant qu'elles eussent été atteintes par une corruption dont les causes n'existent plus pour nous. Et l'on peut bien dire que ce qui reste au peuple italien de patriotisme et de juste orgueil national, se rattache autant à ses souvenirs de gloire, qu'à l'aspect habituel des palais, des basiliques, des galeries et des autres monuments d'une civilisation à cet égard complète, mais fort au-dessus de nos prétentions.

Que l'on ne dise pas : le peuple genevois ne sentira jamais ces choses; l'utilité évidente, l'intérêt immédiat, tel est son but principal, son unique mobile : que l'on dise plutôt : l'on a trop peu fait pour les lui faire sentir, presque rien pour l'y encourager. — Ce peuple a donné des preuves qu'il possède, aussi bien que tout autre pour les arts, des dispositions, des sentiments qui ne demandent qu'à être mieux cultivés.

Il nous semble qu'indépendamment d'une commission d'architecture civile (dont l'importance ne sera pas avant longtemps généralement appréciée), il serait

à désirer, que l'on s'occupât de mieux prédisposer les esprits en faveur de ces améliorations. On y réussirait, en introduisant dans nos écoles quelque ouvrage élémentaire qui initiât peu à peu les jeunes gens, non pas à des notions théoriques et ambitieuses de style fleuri, grec, gothique ou byzantin, mais simplement d'abord à des notions pratiques et générales de tout ce qui constitue une demeure saine, commode, solide et distribuée d'une manière appropriée au climat, aux besoins de ses habitants et à ceux de la communauté : car telles sont les conditions premières de tout ce qu'exigent, en ce cas, l'ordre et le bon goût.

Il serait à désirer que tous apprissent de bonne heure que, dans une République digne de ce nom, la liberté individuelle consiste aussi peu dans le droit d'offusquer les regards du public, par des constructions hideuses, que dans le droit de choquer son ouïe, son odorat, de gêner sa circulation, par des bruits, des miasmes, des embarras inutiles ou continus. Car c'est ainsi seulement que d'une Démocratie éclairée et libérale, émaneront des administrations et une législature capables de comprendre, que laisser se détériorer, se pervertir le goût du peuple, est aussi dangereux que de laisser se détériorer sa morale. ou sa santé, par une faute d'omission ou de commission quelconque. — A cet égard et à une foule d'autres, il faut le dire, Genève a beaucoup à gagner encore sous le point de vue pratique. Sans doute que la vie municipale, en ouvrant mieux les yeux des citoyens sur ces matières, les pénètrera mieux aussi de cette idée républicaine,

que ce qui est utile à tous est utile à chacun; sentiment indispensable, à toutes les époques de l'existence d'un peuple vraiment libre, énergique et civilisé.

Si un Conseil municipal mal organisé est souvent atteint d'un égoïsme local très-dangereux, l'on ne saurait concevoir que de bien l'on peut attendre d'un Conseil municipal électif, mais composé de spécialités aussi intègres qu'habiles, éclairées et dévouées à la cause publique. — Ce Conseil pourra faire un bien incalculable à Genève, et contribuer à la fois à l'embellir et à la faire aimer, en proposant par exemple aux architectes et aux artistes, et leur adjugeant pour prix, tantôt l'exécution ou l'alignement d'une rue, l'ornement d'une fontaine, la construction d'une halle, d'un collége, d'un bâtiment académique, etc.; prix qui seraient soumis à la décision solennelle d'experts choisis par ce Conseil, ou même à celle d'un jury nommé par les citoyens, et composé selon le cas d'artistes étrangers.

Les améliorations qui semblent les moins importantes, les plus insensibles, et qui pourtant ont des effets certains sur le bien-être de toute une population, et sur son caractère national, ne sauraient échapper à un Conseil municipal ainsi composé; parce que ces effets il les sent, ces améliorations il les comprend, il en jouit lui-même. Au besoin même il fait examiner, éprouver avec soin toute espèce de projet qui, perfectionné, peut tôt ou tard contribuer à l'avancement, à la prospérité et à la sécurité de tous.

Ainsi ne prenant que des exemples rebattus; nous croyons qu'un semblable Conseil aurait bien compris

quel très-bon parti l'on aurait pu tirer, pour diverses institutions, de bâtiments que l'on possède déjà, tels que la caserne de Chantepoulet, celle du Vieux-Collége, etc.; quelles améliorations aurait pu amener l'exécution de ces plans excellents, proposés relativement à un Entrepôt facultatif, relativement aux boucheries, au prolongement de l'Ile, à celui des quais, etc. Il aurait très-bien senti, quel accroissement industriel on aurait pu espérer d'une prise d'eau, sur l'une ou l'autre rive du Rhône, pour mettre en activité des usines de différentes espèces, ou du moins pour l'avoir prête à tout événement.

Si maintenant nous sortons de la ville, nons croyons qu'une administration vraiment municipale n'aurait pas vu de danger à tracer des routes, à jeter des ponts là où la nécessité en est pour tous évidente; là où telle commune qui est en réalité à une portée de fusil de telle autre, s'en trouve encore, comme aux temps de la féodalité, à une, deux ou cinq lieues de distance?* Car est-il plus à craindre que ces ponts et ces routes n'attirent des ennemis sur notre territoire, qu'il n'est à supposer

* Des routes, telle qu'une directe de Chancy à Lancy par les plaines de Saint-George; telle qu'une directe d'Hermance aux Eaux-Vives: des ponts, tel qu'un pour les voitures, de Saint-Antoine aux Tranchées vers Villette; tel qu'un pour les piétons, de Bel-Air, de l'Ile ou de la Coulouvrenière à Saint-Jean; tel qu'un, ou sinon un bae, depuis Vessy à Conches; tel qu'un, ou sinon un bac, sur l'Arve au pied de la Bâtie; tel qu'un sur le Rhône à Chancy, ou bien de Peney à Aïre-la-ville. Communications qui, pouvant au besoin être interceptées ou défendues, faciliteraient du reste une multitude de rapports avantageux des communes rurales, soit entre elles, soit avec la ville.

que leur absence seule ne les en empêcherait : il est bien évident que Genève n'a été exposée, en temps ordinaire, à aucun danger réel, depuis qu'on a décrété l'ouverture permanente de ses portes pendant la nuit.

Enfin, rentrant en ville, nous pensons qu'un Conseil municipal électif aurait, dès longtemps, senti le besoin d'établir dans de certains quartiers industriels, tels que celui de la Madeleine, un cadran d'horloge, même un cadran nocturne.—Il aurait senti l'agrément d'avoir pour la ville entière, ce qui fait un des plus beaux ornements des villes de Belgique et de Flandres, l'ornement que Genève devrait et pourrait posséder par excellence, mieux que toute autre ville du monde, nous voulons dire une tour à carillon ; non pour toutes les heures, ce qui est fatigant et monotone, mais pour toutes les trois heures, ce qui est agréable et significatif.*

Qu'est-ce que tout cela rapporte ? nous dira-t-on peut-être. Hélas ! cela ne rapporte plus rien sans doute, si cette voix aérienne de cette bonne mère la Patrie n'est plus rien pour ses enfants, soit présents, soit absents ; rien s'il importe peu que son aspect heureux,

* Je me souviens avoir rencontré, bien loin d'ici, un excellent citoyen genevois, pour qui l'air de notre carillon (aujourd'hui disloqué) avait tous les charmes du ranz des vaches, et cela bien plus naturellement encore, puisqu'il n'était Pasteur qu'au spirituel. — Un voyageur, genevois aussi, me racontait qu'un jour revenant à Genève, exténué de fatigue et de misère il s'assit aux portes de la ville, n'osant rentrer chez ses parents dans un pareil état. Soudain l'air du carillon venant frapper ses oreilles, il fondit en larmes, se releva plein d'espoir, et finit par trouver dans son pays natal un travail et un repos qu'il avait cherché vainement ailleurs.

sain et florissant, se réfléchisse ou non sur leur visage; rien si la société humaine n'est plus qu'une sorte de mare, d'où chacun se tire comme il peut; une sorte de mêlée, où chacun fait son affaire aux dépens de qui il veut; l'affaire de la loi n'étant plus, que de punir le plus maladroit; comme il arrive à toutes les époques de décadence, d'égoïsme et de démoralisation des peuples indépendants.

Peinture et Sculpture. Ce même Conseil pourrait aussi, de concert avec de riches et généreux citoyens, proposer des prix de peinture et de sculpture, tels que la coopération à une grande galerie nationale de tableaux historiques, l'érection du buste ou de la statue de quelqu'un de nos grands citoyens, etc.

De cette façon, l'une et l'autre contribueraient également au maintien du bon goût et aux progrès de l'esprit public. La Peinture, en reproduisant aux regards du peuple, tantôt les actions les plus remarquables de son histoire, tantôt les scènes les plus sublimes ou les plus riantes de notre nature. La Sculpture, en reproduisant, par le marbre ou le bronze, les traits des hommes qui ont illustré notre république et la Suisse, soit par leur civisme, soit par leur génie.

C'est ainsi qu'en ont agi autrefois les Grecs, les Romains, toutes les nations puissantes et libres; c'est ainsi que nous voyons, aujourd'hui même, l'Angleterre élever des statues à des célébrités encore vivantes; tandis que nous ne les réclamons que pour ceux, qui ont fondé notre renommée et notre liberté.

Croit-on que dans une vingtaine d'années l'aspect de places ou de rues nouvelles, décorées des noms et des statues d'hommes dont la modeste histoire serait étudiée dans nos écoles, en même temps que celle de l'antiquité, d'hommes dont les services sont relativement à nous ce qu'étaient ceux des Miltiade, des Aristide, des Platon, des Épaminondas, des Curtius etc., relativement aux anciens; croit-on, dis-je, qu'un semblable aspect n'exercerait pas sur les jeunes citoyens une influence salutaire assez puissante pour exciter en eux, aussi bien qu'elle excitait dans l'âme des jeunes citoyens de Rome et de la Grèce, la noble émulation d'aimer, de servir et d'honorer la Patrie?

Bien plus, sous le rapport de développement physique, notre population ne perdrait rien à ce mode de perfectionnement. Le spectacle habituel de figures nobles ou régulières est, dans l'opinion des physiologistes, un des moyens dont la nature profite pour imprimer, dès le sein de la mère, des traits nobles et réguliers dans le caractère et sur la figure de l'homme. Ainsi l'on attribue en partie à un effet semblable, la belle physionomie des classes inférieures de certaines populations italiennes, dont les yeux sont journellement portés, soit dans les églises, soit sur les places publiques, vers des figures calmes et angéliques de saints et de madones, ou sur des statues, chefs-d'œuvre des grands maîtres de l'art.

Ceci nous paraît d'autant plus probable, que l'effet inverse a lieu en cas inverse, c'est-à-dire, que le spectacle habituel de tableaux hideux, aussi bien que la présence constante de personnes dont les traits sont ordi-

nairement défigurés par la bassesse ou par la passion, manquent rarement d'affecter à la longue, et d'une manière analogue, le caractère ou les traits de ceux qui en sont témoins, surtout dès leur bas âge.

Mais ce n'est pas à dire qu'il faille pour cela des statues, ou des figures de saints et de madones. Des expositions fréquentes de tableaux exécutés par des peintres qui sentent toute la portée morale de leur art, produiraient le même effet, si ces tableaux offraient constamment, aux yeux du public, des traits aimables et honorables de la vie privée ou nationale, à côté de leurs contrastes.

Or pour obtenir ces heureuses influences, la Suisse entière n'offre-t-elle pas de quoi exercer en même temps le pinceau, le ciseau, le burin de l'artiste, aussi bien que la plume de l'historien et du poète, autant qu'aucun pays du monde?

Dans quelle histoire trouver des luttes plus colossales, des caractères héroïques plus populaires; de plus douces scènes de la vie champêtre et pastorale; des sites plus riants et plus gracieux; des solitudes plus affreuses? S'il nous manque de monuments majestueux, de fabriques, d'acqueducs, etc.; où trouver des masses de rochers plus hardies, des ruines de châteaux plus silencieuses; des fleuves roulant leurs ondes entre des rives plus pittoresques? où trouver pour remplir et animer nos tableaux, des bosquets, des vergers plus verdoyants, des ruisseaux plus clairs ou plus rapides, des torrents plus turbulents, se jetant dans des lacs plus diaphanes, d'un azur plus calme et plus céleste? où trouver enfin des vallons plus frais, des forêts plus

sombres et plus mystérieuses, des sommets s'élevant en dômes plus éblouissants, ou se dressant en pics plus sublimes, pour terminer le fond de ces mêmes tableaux ?

Et là où il y a tant de rapports, tant d'harmonie, entre la nature et l'histoire ; les institutions et les hommes seraient-ils assez impuissants, assez en désaccord avec elles, pour ne plus savoir contrebalancer l'impression désastreuse des goûts étudiés et factices, autrement que par des déclamations irritantes et usées contre l'esprit du siècle et la dégradation du genre humain ?

Que l'on s'efforce donc par les institutions d'y pourvoir de plus en plus. Elles y pourvoiront si, agissant sur tous les citoyens par la base de l'édifice social, elles jettent en eux les semences d'un goût durable pour ce qui est invariablement beau. C'est ainsi que les vrais artistes finiront par obtenir chez nous le plus beau des patronages, celui du peuple entier ; la plus noble des récompenses, celle d'avoir contribué à ses progrès, à son bonheur, à sa régénération.

C'est vraiment alors que l'école genevoise, déjà si distinguée, mais incertaine sur son avenir, pourra devenir un jour pour Genève, une cause permanente d'illustration et de prospérité. C'est alors que les Hornung, les Lugardon, les Pradier, les Chaponnière, les Diday, les Calame, les Guigon, etc., d'une nouvelle époque, pourront, grâce à l'exemple de ces grands artistes, prouver que Genève peut être, aux yeux de tous ses enfants, aussi bien la Patrie des beaux-arts que celle de l'industrie, des sciences et des lettres ; sans autre aristocratie que celle du bon goût, du mérite, des lumières et de l'esprit public.

Musique. Ici nous ne pouvons pas citer de tels noms, et pourtant l'influence de la musique est-elle moins bienfaisante, moins essentielle que celle de la peinture ou de la sculpture?

« Vous avez, (pourrait nous dire encore ce même étranger,) vous avez un Conservatoire de musique, des réunions où l'on exécute les morceaux des meilleurs maîtres; dans presque toutes vos maisons se trouvent des pianos, des instruments de toute espèce; mais entendons-nous dans les rues, dans les campagnes, à leurs foyers, vos compatriotes exécuter ces chants aussi simples qu'harmonieux, heureux délassements d'une population industrieuse et paisible; ces chœurs dont les généreuses vibrations passant des écoles dans les ateliers, sur la place publique, pénètrent, adoucissent les goûts, les mœurs de toute une nation, et contribuent à répandre jusque dans l'atmosphère des idées enivrantes de famille, d'union et de bonheur?

« En quoi vos droits, en quoi votre nationalité, votre religion souffriraient-elles d'imiter en cela cette savante et vertueuse Allemagne, qui réussit à réconcilier ainsi le pauvre artisan, avec ses travaux, avec sa rude existence, privé qu'il est d'orchestres, de salons, d'opéras et de spectacles dispendieux?

Nous entendons s'élever ici les reproches de mondanité, de temps perdu. Mais vivons-nous encore dans ce siècle de rigorisme qui a pu être nécessaire, siècle où,

pour le salut des âmes, l'on devait envisager la musique, la peinture, l'architecture, la beauté elle-même comme un mal, comme une séduction du malin? Vivons-nous dans ce siècle, où l'on oubliait que la théorie des sons, comme celle des nombres, de la perspective et des couleurs, comme tout ce qui dilate l'esprit, élève l'âme, réjouit l'homme, ne saurait venir que d'en haut; aussi vrai que tout ce qui rétrécit l'esprit, crispe le cœur, effarouche l'homme sans nécessité, ne peut venir que de bien bas, pour assombrir son séjour, et lui faire haïr le don de l'existence?

Grâce au Ciel, nous ne sommes plus dans ce siècle trop vanté, et nous voyons qu'aujourd'hui la douceur, la charité, la tolérance évangélique dont nous avons chez nous encore, de si touchants modèles, font plus de prosélytes, ramènent plus d'êtres égarés, que toutes les privations, toutes les terreurs inventées par l'intolérance ou l'orgueil.

Nous croyons au contraire que ce mode de développement, loin de nuire en rien à un peuple, l'attachera partout davantage à son sol, à ses lois, à sa religion, et cela par les plus profondes racines. Nul n'est plus que nous ennemi du charlatanisme, politique ou religieux; mais nous n'avons pu nous empêcher de remarquer l'attachement bien prononcé que témoignent pour leur pays, et pour leurs magistrats, les peuples les moins négligés sous ce rapport. Nous n'avons pu nous empêcher d'admirer à cet égard, la prudence et le succès des gouvernements qui, au lieu de s'aliéner les populations, par une hauteur pédantesque, ou par une re-

poussante et glaciale bureaucratie, cherchaient à se les concilier par la force morale; soit en établissant, dans les écoles et les gymnases, l'enseignement général, le plus simple, de la musique la plus naturelle; soit même en confiant à des corps de musiciens la paternelle mission d'aller, à jours et heures fixes, faire retentir sur les promenades, ou sur les places publiques, des airs choisis et chers à la multitude. Croit-on qu'une foule ainsi prédisposée, ainsi excitée à venir se délasser en plein air, à quitter des réduits le plus souvent sombres et malsains, n'aspirera pas, pour ainsi dire, avec le sentiment du bonheur, celui de la reconnaissance et de la santé?

N'est-il pas à présumer que, toutes choses égales d'ailleurs, une population ainsi favorisée, vaudra toujours mieux qu'une population forcée de substitüer des passe-temps artificiels et d'un exemple contagieux, à un genre de récréations aussi naturel et aussi facile? Préfére-t-on à ce mode de délassement, ces criaillements grossiers, auxquels on donne trop souvent chez nous le nom de chants, et dont le moindre inconvénient est d'altérer sans cesse, ou de défigurer ceux qui cherchent à y exceller. Car quelques bons chanteurs, que nous sommes heureux de compter parmi nous, font le contraste, l'exception et non la règle.

Il faut avouer qu'il est des cas où ces réflexions se présentent à l'esprit, plus fortement que jamais.

Soyez assis, par exemple, pendant une belle soirée d'été sur quelque rive écartée et silencieuse de notre

lac; vous vous abandonnez involontairement à de vagues et délicieuses rêveries; un calme religieux s'empare de votre âme et la met d'accord avec les ravissants tableaux qui vous entourent. Soudain vos oreilles sont déchirées par un concert de voix atroces; c'est à qui chantera le plus faux, le plus fort et le plus longtemps.

Cependant un bateau apparaît à l'entrée de la baie, il en suit en cahotant la corde de cristal: c'est de là que vient tout le vacarme. Ce sont d'honnêtes et joyeux bourgeois; ils ont fait avec leurs familles une partie sur le lac, puis après un modeste repas pris quelque part sur la pelouse, et sous les ombrages touffus de la Belotte, ils se hâtent de rentrer en ville avant la nuit, ramant à peu près comme ils chantent.

Mais voici qu'au milieu de tout ce clabaudage, un chœur lointain de voix harmonieuses se fait entendre; on réclame le silence dans la bruyante barque; elle tournoie et s'arrête; les rames demeurent suspendues à ses flancs; car, sans être Orphée, le Genevois est sensible comme tout autre à la bonne musique. Chacun se tait. Une voile enfin se montre au travers du feuillage, et double un promontoire voisin. Mais les voix harmonieuses interrompues, effrayées sans doute, se taisent à leur tour; bientôt pourtant une seule d'entre elles profitant du silence, entonne d'abord une barcarole joyeuse; une autre la suit; lorsque soudain leur succède l'éclat d'un chœur magnifique dont tressaillit au loin la rive. Bravo! bravo! s'écrient alors, en applaudissant, nos honnêtes concitoyens, charmés de cette rencontre.

Encouragés, les chanteurs poursuivent leur route,

alternant chorus et solos; l'œil et l'oreille les suivent au large, jusqu'à ce qu'enfin nacelle, coups de rames et suaves accords disparaissent en cadence et des airs et des eaux. C'étaient de braves ouvriers allemands qui revenaient, eux aussi, de faire leur modeste partie. Sans doute que plus d'une fois, lorsque rentrés dans leurs foyers, ils se rappelleront Genève, ils se plairont aussi à raconter cette délicieuse soirée; sans doute qu'ils parleront de cette brise rafraîchissante, de ces Alpes lointaines roses et glacées, de ces croupes bleues et violettes du Jura; ils chercheront à dépeindre ces verts coteaux, ces blanches villas, ce ciel, ces nuages d'or et de pourpre, tout cet ensemble magique réfléchi dans ces poétiques flots; mais des chants, mais de la voix des heureux possesseurs de cette merveilleuse nature, que diront-ils?

On doit ici reconnaître, que le goût de l'harmonie est un des caractères les plus heureux de la nationalité du peuple allemand. Ce peuple lui doit, non-seulement une multitude de jouissances publiques et privées, qu'on ne saurait trop lui envier, mais aussi beaucoup de qualités sociales, qui rendraient notre riant séjour plus fortuné et bien plus aimable encore.

Ce goût caractérise non moins heureusement le culte de ce peuple. Comme on aime à se rappeler, par exemple ces hymnes (œuvres des Klopstock, des Gellert, et de tant d'autres poètes nationaux), ces cantiques sacrés qui, répétés en chœur jusque dans la cabane du

pauvre, y font pénétrer dès l'enfance, par tous les pores et jusqu'à la moëlle des os pour ainsi dire, le sentiment le plus vrai de résignation religieuse, le désir le plus pur d'aimer son Dieu, sa patrie et son prochain.

Lorsqu'on réfléchit à ces choses, l'on s'étonne moins de voir tant de peuples simples préférer les pompes, les sublimes accords de certaines cérémonies du catholicisme romain, au culte souvent glacial, aux chants pour l'oreille plus que profanes, de certaines congrégations protestantes; on s'étonne moins de voir retourner à cette forme tant d'âmes sensibles, déçues ou séduites par le cœur ou par les sens, il est vrai, mais par cela même qu'on leur a trop refusé un mode innocent et salutaire de satisfaire pleinement un besoin religieux.

Il est facile de comprendre que dans des temps de réforme, d'exaltation ou de persécution religieuse, on ait cru devoir négliger, repousser tout ce qui rappelait une époque de dégradation ou de fanatisme; l'on comprend qu'alors un enthousiasme unanime puisse suffire pour maintenir le culte, pour soulever une masse d'hommes unis par une sainte et même cause; car il est probable qu'alors aussi, la sympathie des pensées contribue à inspirer une sorte de symphonie ou d'accord dans les accents : ainsi vit-on les Huguenots en France, les Covenanters en Écosse, marcher à l'ennemi exaltés par le seul chant des psaumes. Mais une fois que ces temps ne sont plus, c'est risquer de rétrograder, c'est tomber réellement dans le vide du positivisme, ou dans le fanatisme le plus inconséquent, le plus étroit, que d'interdire l'auxiliaire de l'harmonie. Quelques-uns sans

doute peuvent par exception s'en passer, mais les masses en ont réellement besoin pour les solennités du culte public, et sans elle on les expose à l'ennui, à l'indifférence ou à l'incrédulité la plus matérielle.

Bien plus, le danger de cette interdiction ou restriction trop exclusive, commence à être senti là même où elle fut longtemps le plus en vigueur.

Pendant longtemps, l'Église presbytérienne d'Écosse avait cru devoir maintenir l'ordonnance qui proscrivait comme hérétique et mondain l'usage des orgues dans les temples, et voici qu'à cet égard elle revient à des idées plus saines et non moins pieuses. On n'a pas encore rétabli les orgues à la vérité, mais qu'y a-t-on substitué pour imposer silence à des clameurs infernales? On a toléré d'abord, autorisé plus tard, dans quelques temples, un chœur de trois ou quatre personnes. Ce chœur extraordinaire soutient et dirige plus efficacement les voix de la Congrégation que ne le pouvaient tous les efforts du chantre seul.*

Espérons-le : bientôt l'on cessera de croire que c'est une profanation que de louer dignement l'Éternel; espérons du moins que pendant la monotone uniformité des temps ordinaires, on préfèrera le silence à une symphonie trop barbare pour ne pas manquer son but, et celui du culte public c'est-à-dire : l'édification de l'âme,

* Cependant on avait soin, il n'y a pas longtemps encore, de tenir ce chœur derrière une paroi ou paravent, caché aux regards des fidèles. La tâche du chantre consistait, avant cette innovation, à entonner seul et séparément d'abord, chaque vers de chaque verset que répétait l'assemblée après lui, alternant ainsi jusqu'à la fin.

l'harmonie des cœurs et des esprits, par le plus pur intermédiaire des sons et des sens.

C'est en vain que des esprits froidement calculateurs, ou d'un rigorisme aveugle, envisageraient comme extravagante, immorale, la juste part qui serait faite, chez nous à cet égard, à la jeunesse, pour acheminer notre peuple au goût général de l'harmonie et de la bonne musique; en vain s'imagine-t-on que ses études, ses progrès divers en souffriront à la longue; l'histoire du genre humain est là, pour prouver que jamais un peuple n'a longtemps négligé les lois de l'harmonie qu'aux dépens de son culte, aux dépens de sa nationalité, et de sa moralité sociale la plus compréhensive. L'histoire des peuples libres est là, pour prouver que jamais ils ne l'ont pleinement cultivée, sans prendre plus tard un essor simultané dans tous les genres de perfectionnement; sans en venir à préférer à un républicanisme étroit et grossier, celui qui ne sépare jamais l'amour et le besoin de la religion, de l'amour et du besoin de l'indépendance et du progrès.

Qu'elle était magnifique et pleine de vérité, cette ingénieuse Allégorie des Muses, sous le nom desquelles les Grecs représentaient les Beaux-Arts, les Sciences et les Lettres, comme inséparables filles du Créateur et de la Mémoire. Douées d'une éternelle jeunesse, elles leur apparaissaient tantôt comme prêtant l'oreille aux accords de la lyre d'Apollon, dieu de la lumière; tantôt comme formant des rondes sur la cime des monts, aux bords des ruisseaux, ou sous les frais ombrages des

bois et des prairies : rondes célestes où l'Astronomie, en robe d'azur et couronnée d'étoiles, tendant tour à tour la main à ses sœurs la Musique, l'Histoire, la Tragédie, la Comédie, etc., la présentait enfin à Polyhymnie (Muse des arts d'imitation); figurant ainsi l'indissoluble union qui devait exister entre elles, la Nature et la Liberté.

Aussi, (faisant abstraction des immenses bienfaits de la religion chrétienne, des bienfaits dus à l'expérience des siècles et aux spéculations des savants), à combien d'égards l'étonnante supériorité des anciens ne nous est-elle pas un reproche irréfragable, à nous qui nous croyons déjà si avancés?*

Les hommes sont de grands enfants, dit un proverbe. Il ne suffit point de faire et de donner des lois nouvelles; l'essentiel est de les introduire dans les idées, dans les mœurs, de les faire goûter à la multitude par des

* Tel était leur sens exquis des convenances à cet égard, qu'ils ne construisaient aucun temple, aucun monument public, sans appeler à l'aide de l'architecture les lois de l'optique. C'est ainsi que, plaçant leurs temples sur des monticules dégagés ou sur de magnifiques estrades, ils donnaient à leurs portiques, à leurs colonnades, à leurs architraves, ce magique effet perspectif tranchant si bien avec le sol ou l'azur du ciel. Jamais ils n'eussent, par exemple, appliqué le beau frontispice de notre temple de Saint-Pierre, contre une cathédrale gothique, ni dans un espace où il se présente en face resserrée entre de hautes maisons.

Pendant le moyen âge les architectes, dans la construction des cathédrales, observaient religieusement à l'intérieur non-seulement les lois de l'optique, mais celles de l'acoustique, en sorte que les chants et les sons de l'orgue pussent y rouler solennellement leurs flots d'harmonie, le long des vastes courbes de la nef, et la remplir sans écho désagréable.

institutions qui leur viennent en aide, et qui soient fondées dans le même esprit.

Administrer, avoir une intelligence juste des intérêts généraux, comprendre les exigences des intérêts immédiats, est une qualité toujours précieuse : apanage des économistes et des hommes d'état, elle s'acquiert surtout par l'étude, se développe par le contact des hommes et des affaires. Mais profiter des plus nobles instincts de l'humanité, aller à l'âme des peuples à la fois par les sens, par toutes les puissances morales autant que par la froide raison, n'est accordé qu'aux grands législateurs, à ceux qui joignent à une connaissance approfondie du cœur humain, celle des moyens les plus efficaces d'agir sur les masses, soit pour les calmer, lorsqu'elles s'emportent trop loin, soit pour les ranimer lorsque, surtout dans les villes, elles s'abandonnent aux calculs de l'égoïsme ou d'un vil repos.

Aussi voyons-nous les anciens Grecs, les anciens Suisses eux-mêmes, préparés en temps de paix par de sages institutions, marcher aux combats avec une invincible ardeur, entonnant les uns leur Pæan, les autres les louanges de leurs aïeux : aussi voyons nous les régiments russes entrer en campagne, précédés souvent d'une compagnie de chanteurs, outre leur corps de musique; et nous pouvons ainsi expliquer en partie la glorieuse indépendance des premiers, l'infatigable persévérance, et le haut sentiment national des derniers.

Les Genevois, nous dira-t-on, n'auraient pas besoin dans le danger d'excitants semblables; ils l'ont bien prouvé en 1838, et dans les circonstances ordinaires

vous leur feriez sacrifier un temps irréparable; d'ailleurs, l'influence que vous en augurez est trop douteuse, pour qu'on ose rien innover à ce sujet; il est probable ensuite, que nos concitoyens n'y prendraient aucun plaisir, et n'en sentiraient pas le besoin.

On peut répondre d'abord que, si en 1838 les Genevois ont noblement accompli le grand devoir de tout peuple, qui aime mieux être que paraître indépendant; ils ne doivent pas moins, profitant de cette leçon, s'organiser, se prémunir de mieux en mieux et par tous les moyens moraux et physiques, contre les suites de semblables menaces. C'est ainsi qu'ils seront à toutes les époques de leur existence en état non-seulement de former, mais surtout de soutenir inébranlablement jusqu'au bout, d'héroïques résolutions.

Quant aux autres objections; ne parlant ici ni des hommes faits, ni des habitudes prises; nous demanderons: le Genevois est-il d'une autre nature que le reste du genre humain? A-t-il des yeux, des oreilles, un cœur différemment organisés? Doit-on considérer comme perte de temps, ou comme un gain précieux, ce qui a pour résultat d'inspirer à toute une population, un esprit d'ordre, de confiance et d'union? Les hommes qui chantent seraient-ils moins heureux, moins bons, moins vaillants que ceux qui se lamentent sans cesse sur les misères humaines? Cette vallée doit-elle être, au propre comme au figuré, une ingrate vallée de larmes?

Nous désirons aussi peu voir se former une population de musiciens ou de virtuoses, par l'introduction

du chant national et du goût de l'harmonie parmi nous, que nous ne désirons voir s'y former une population d'avocats ou de légistes, par l'introduction du jury ou de la vie électorale ; ou bien une population de saltimbanques, par l'introduction des exercices du corps. Nous ne désirons que voir un libre et généreux essor accordé à l'une des plus nobles facultés, à l'organe du plus bel instrument que l'Auteur de tout don parfait ait donné à l'homme; faculté qui nous prouve le mieux en tout pays, en toute famille, qu'une trop grande proportion d'hommes doués d'un cœur expansif, vaut toujours mieux qu'une trop grande proportion de savants, ou d'hommes doués d'un esprit calculateur, intolérant ou concentré.

Mais, ce ne sont pas là les seules raisons qui nous déterminent à parler de la sorte, en faveur de ce mode de progrès social ; c'est encore comme moyen hygiénique et dynamique qu'il est précieux ; en sorte que nous pourrions, à bien des égards, l'envisager au point de vue de développement physique seul. — Pendant que nous en sommes sur ce sujet, nous dirons simplement que l'exercice modéré de la voix, surtout en chœur et en plein air, a été de tout temps reconnu comme l'un des plus puissants toniques pour la poitrine ; il est reconnu que pour certains travaux d'ensemble, rien ne donne plus de force et de courage, rien ne donne plus d'élasticité aux muscles, de vie à la circulation du sang, que de les exécuter, en répétant de concert des chants sympathiques et cadencés. — Les marches militaires, par exemple, sont de ce nombre. N'est-ce pas entraînés

et soutenus par des odes martiales et patriotiques, que les bataillons de jeunes volontaires allemands se portèrent, en avant des colonnes prussiennes, et prirent une si glorieuse part à la campagne de 1814? Le chant de la Marseillaise seule, n'a-t-il pas fait marcher à la victoire des légions de conscrits, sur le point de succomber sous le poids des fatigues?

Or dans un pays comme le nôtre, où tous les citoyens étant soldats, tous peuvent être appelés à des courses pénibles; quels avantages ne pourrait-on pas espérer, au besoin, de l'instinct et de l'usage de chants appropriés, pendant une campagne ou d'énergiques exercices? Ils feraient supporter au soldat bien des travaux, le consoleraient de bien des privations, le mettraient à l'abri d'un bien grand nombre de ces maux, qui déciment une armée plus que le fer et le feu, à plus forte raison des troupes composées d'hommes, qui ne font pas un métier habituel de la vie de soldat.

Quant à la crainte que notre peuple n'y prenne aucun plaisir, et quant aux doutes qu'on exprime, sur l'influence que cette innovation aurait sur le moral des citoyens, ou apporterait à leurs rapports entre eux et avec l'État, qu'il nous suffise de rappeler l'enthousiasme avec lequel furent accueillis les exercices de chant national, introduits il y a une dizaine d'années par M. Kaupert; qu'il nous suffise de rappeler l'élan avec lequel les milices vaudoises se portèrent en 1838 à leurs frontières menacées, élan que l'on pouvait attribuer, en partie, aux hymnes généreux inculqués par ce zélé citoyen et ses collaborateurs, dans l'âme des jeunes mi-

liciens. On ne conçoit pas d'abord quelle cause a pu comprimer chez nous cette expansion nationale, y tarir cette source pure de sentiments patriotiques; et l'on ne semble la chercher, que dans un engoûment trop subit, ou dans une organisation défectueuse. Mais est-il mieux de se priver d'un excellent instrument, parce qu'on a pu en abuser, que d'en conserver un mauvais parce qu'on n'en abuse pas? Telle est, en certaines occasions, la puissance morale du goût de l'harmonie, que l'on a vu les habitants de vallées rivales de la Suisse allemande se réconcilier, se tendre la main, se saluer cordialement, soit à la sortie de quelque réunion pour chant national ou sacré; soit lorsque, errant sur leurs vastes solitudes des Alpes, leurs voix se rencontraient dans les airs, entonnant les mêmes chants, célébrant les mêmes biens, les mêmes souvenirs glorieux de la vieille Suisse.

Enfin ce noble besoin de notre nature contribue encore à réconcilier, à réunir sous un même lien des peuples voisins et souvent rivaux. Qu'on nous permette de citer ici l'une de ces fêtes de chant national, qui honorent et embellissent l'Allemagne, par exemple celle qui eut lieu l'année dernière à Ravensbourg, ville du Wurtemberg, à cinq lieues du lac de Constance.

C'était, dit un témoin, la journée la plus magnifique qui se soit jamais passée dans l'Allemagne méridionale. Plus de cent chanteurs suisses de St-Gall et d'Appenzell vinrent prendre part à cette fête pompeuse de leurs voisins. Leur entrée dans le royaume de Wurtemberg fut vraiment triomphale. Un superbe corps d'une excellente musique fut envoyé au devant d'eux jusqu'à Rorschach sur la rive suisse. Jamais réception

d'un peuple par un peuple ne fut plus cordiale, et plus touchante que celle qui leur fut faite. Au moment où ils débarquèrent sur le sol allemand, lorsqu'ils parurent tous semblablement habillés, avec leurs chapeaux de paille ornés de roses des Alpes, et entonnant les airs de leur patrie, des milliers de voix et de mains les saluèrent, et les mots de Vivent les Suisses! vivent les libres Helvétiens! retentirent pendant longtemps sur les collines d'alentour.

Arrivés à Ravensbourg ils se joignirent à un corps de sept cents chanteurs exercés. De là ils se rendirent tous ensemble sur la place publique. Là flottaient, sur de hauts sapins, plus de vingt-cinq bannières, dominées par celles de Bavière, de Bade, de Wurtemberg et de la Confédération Suisse. Après les chants et les fêtes, un orateur appenzellois se leva pour remercier les Allemands de leur accueil; puis il porta un toast vivement exprimé au roi de Wurtemberg, le seul, disait-il, qui n'eût point encore envoyé de note menaçante à la Suisse. Ces mots furent suivis de tonnerres d'applaudissements. Après avoir joui de l'hospitalité la plus fraternelle, les chanteurs suisses se retirèrent dès le lendemain, accompagnés de remercîments et d'adieux, jusqu'à Friederichshof où ils se rembarquèrent, et d'où, pendant plusieurs heures encore, ils entendirent les saluts de l'artillerie les suivre au travers du lac, jusque dans leurs montagnes où, comme en Wurtemberg, resteront longtemps le souvenir et l'impression morale de ces chants, de cette réunion, de cette hospitalité.

Ainsi partout, en Allemagne, en Prusse, en Au-

triche, dans une grande partie de la Suisse, l'on se trouve bien et fort bien du goût de l'harmonie et de la musique, introduit dans les mœurs et par les écoles, comme partie intégrante, indispensable de l'enseignement public. Nous apprenons même que le ministre de la guerre en France, vient d'ordonner des leçons de chant pour tous les régiments en garnison à Paris.

Forts de ces exemples et pénétrés de ces vérités, nous nous joignons à un grand nombre de nos concitoyens qui réclament la même chose pour nos colléges, dût-on lui faire le sacrifice d'une autre leçon par semaine.

Quant au mode à suivre, puisqu'il en est du sens musical comme de tous les autres; ce ne sera pas d'abord avec des cahiers de musique, que l'on se formera l'oreille et la voix; comme ce n'est pas d'abord en faisant des thèmes, ou récitant des règles, que l'on apprend le mieux à parler, à bien écrire; c'est surtout en écoutant des gens qui parlent bien, c'est en lisant ou conversant avec eux; ce sera donc ici en écoutant des voix bien organisées; ce sera en prenant part peu à peu à des chœurs de condisciples exercés; ce sera surtout, lorsque le goût de l'harmonie sera répandu, de la sorte, dans toute la population, que les nouveaux élèves de tout âge, pourront le mieux aborder la théorie, et la déduire tout naturellement de leur propre pratique.

C'est la base que suggère l'expérience, mais malheureusement c'est l'ordre inverse que l'on est enclin à suivre parmi nous; aussi peut-on expliquer par là, soit le dégoût que l'on a pour la musique, soit le temps qui

s'y perd, soit les objections diverses et les obstacles que l'on rencontrera à ce sujet, même de la part de ceux qui voudraient le favoriser.

Nous en étions à ce point de notre essai, lorsqu'il nous est tombé sous les yeux une excellente brochure intitulée : *Idées sur le pouvoir social et l'influence morale de la musique*, (par Éd. Lenz, professeur de musique à Lausanne et ancien officier du génie.) Quoique nous ne partagions pas toutes les vues d'extrême perfectibilité, toutes les généreuses espérances de l'auteur, relativement à la possibilité d'une paix universelle non interrompue, nous ne saurions mieux faire ici que d'extraire quelques-unes de ses réflexions; elles viennent à l'appui de ce que nous avons avancé, expliquant toute notre pensée à ce sujet, mieux qu'il ne nous eût jamais été possible de le faire.

A peine est-il nécessaire de prévenir nos lecteurs que l'ouvrage en question ne traite que de l'influence morale et sociale de cette musique simple et naturelle, qui est fondée sur une disposition sincère de l'âme, bien opposée à l'influence délétère de cette musique artificielle et à roulades, mise à la mode sur la scène, et dans les salons, par certains virtuoses et faux dilettanti, plutôt que par des maîtres connaissant toute la puissance de l'art.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE D'ED. LENZ SUR LE POUVOIR SOCIAL DE LA MUSIQUE.

« *Les effets* les plus remarquables de l'éducation musicale d'un peuple que j'aie pu observer moi-même, je

les ai vus en *Allemagne*, mon pays natal. Ces effets cependant sont dus à l'étude *d'un genre de musique*, *dans lequel les lois de l'harmonie prédominent* presque généralement, pendant qu'en *Italie* le point de vue *mélodique* absorbe le reste.

J'attribue en grande partie à cette éducation plus avancée dans ce pays:

« La grande difficulté d'y mécontenter un assez grand nombre de gens du peuple pour y provoquer une révolution.

« Une tolérance religieuse dans le peuple allemand même (sinon dans tous les gouvernements), qui est remarquée par tous les étrangers; etc.

« Une suspension au moins momentanée des distinctions sociales, lorsqu'il s'agit de réunions musicales.

« Une grande aptitude à l'étude en général et à celle des langues étrangères et des mathématiques en particulier.

Herschel le père était maître de musique avant d'embrasser l'étude de l'astronomie. Euler était musicien, etc.

« Une grande cordialité et gaîté dans les relations sociales en général.

« Une indépendance dans le caractère qui ne se retrouve peut-être pas aussi facilement dans d'autres pays.

« Un goût prononcé pour le perfectionnement en général, etc., etc.

« Le goût supérieur qui règne dans ce pays pour une architecture noble et à belles proportions.

L'architecture, dit J.-P. Richter, est la musique pétrifiée.

« Une grande activité d'esprit.
« Un sentiment profond de l'amitié, etc., etc.
« Un esprit d'association plus prononcé.

« Le goût généralement existant dans ce pays de s'occuper de choses idéales qui honorent l'homme et qui l'empêchent de tomber dans une direction trop matérielle qui le dégrade, etc.

« Dans les églises de toutes les communions, un culte digne et parfaitement convenable pour entretenir les sentiments d'une véritable piété, sans ostentation et sans fanatisme.

« Des fêtes populaires arrangées avec goût et propres à relever le moral du peuple, des réunions d'artistes de tout genre, qui produisent une émulation sans exemple dans les autres pays.

« Des réunions de famille plus intimes, où le talent et le sentiment pur de l'art se trouvent encouragés, etc., etc. » (Page 52 à 55.)

« Un plus haut degré d'intelligence de la classe pauvre, et des passetemps plus nobles pour les gens de la campagne comme pour la classe bourgeoise, et même pour une partie de la haute société, etc., etc.

« Le théâtre le moins immoral du monde.

« Une foule de chefs-d'œuvre de composition musicale d'inspiration pure et divine, qui contribuent à la gloire nationale, etc., etc.

« L'étude de la musique est en parfaite analogie avec les dispositions de l'enfance et de la jeunesse, etc.

« La musique est le principal et souvent le seul moyen

d'adoucir les penchants féroces ou méchants qui se trouvent dans presque tous les hommes, etc.

« L'enseignement élémentaire bien entendu de la musique développe le jugement; car rien n'exerce cette faculté comme la lecture et l'exécution de la musique; plusieurs considérations devant frapper l'esprit simultanément et devant être observées à la fois, savoir : le nom, la valeur, l'intonation de la note, son accent et ses rapports avec les notes précédentes et les notes suivantes, etc.

« Les cours de musique bien dirigés, suivis dans le jeune âge font naître les sentiments d'amitié et de fraternité parmi la jeunesse, et ils en perpétuent le souvenir si précieux dans un âge avancé.

« Ils excitent le sentiment du patriotisme le plus élevé, c'est-à-dire de celui qui s'associe avec l'amour pour l'humanité en général, sans lequel le patriotisme ne serait qu'un préjugé qui porterait les citoyens à l'injustice envers les hommes étrangers à leur pays, préjugé qui finirait par être dangereux à l'indépendance nationale.

« La musique prédispose à apprécier les intentions et le génie du peintre, etc., etc. Elle prédispose à l'étude des mathématiques par les habitudes de calcul du temps qu'elle donne, et par l'attention soutenue et la réflexion qui caractérisent les véritables musiciens, etc.

« L'enseignement sérieux et réfléchi de la musique est le principal soutien du sentiment religieux. On aura beau discuter sur la religion.... La religion est en grande partie affaire du sentiment humain, et la musique en est le symbole le plus parfait, etc.

« L'étude de la musique développe le vrai talent oratoire.... Un orateur qui veut entraîner doit avoir ou le sentiment, ou la connaissance de la phrase musicale, etc., etc. » (Page 56, 59, 60, 62, 63.)

« *Le peuple* en prenant du goût pour les études musicales *deviendrait plus appliqué*, *plus réfléchi*, *plus accessible aux émotions douces*, fruits de l'effet de l'harmonie. Il comprendrait la liberté individuelle dans ce sens, que sacrifier quelque chose dans l'intérêt de tous, c'est augmenter les idées d'ordre, c'est se rendre utile à ses semblables, c'est gagner leur affection, etc. L'homme qui sait se subordonner en musique, dans l'intérêt général de l'exécution parfaite d'une composition musicale qu'il aurait appris à aimer, le saura bientôt dans le monde social, etc.

« Je voudrais de tout mon cœur que le peuple, qui est souverain dans les états représentatifs ou républicains, devînt artiste et musicien à son tour. Il chanterait la paix, la liberté et la fraternité avec d'autres accents encore, que ceux des chanteurs des cours ou des théâtres, avec les accents de fils de Dieu qui sentent qu'ils doivent et qu'ils veulent s'aimer à la gloire de l'Éternel, et pour le bonheur de l'humanité, etc. » (Page 67, 68.)

Malgré l'envie que nous avons, nous ne voulons pas pousser plus loin l'indiscrétion d'extraire; nous en avons assez cité pour confirmer notre opinion à ce sujet, et pour faire sentir toute la bonté d'un ouvrage dont

nous recommandons la lecture à tous ceux qui s'intéressent vivement à la question de nationalité, et à la science sociale en général.

Tels sont les avantages et les bienfaits, que vaut à un peuple cette attention donnée, par la législature, au développement musical. Ceux qui connaissent l'Allemagne, sa vie sociale, ses trésors de science, de littérature et d'industrie, savent s'il y a quelque chose d'exagéré dans ces effets; ils sauront bien aussi à quoi attribuer certaines exceptions, certaines exagérations expliquées, en partie, par ce que nous avons fait observer ci-dessus, au bas de la page 55.

Telles sont quelques-unes des raisons qui nous font espérer que ce sujet ne sera pas abandonné, sous le nouvel ordre de choses où nous entrons. Nous ignorons quels calculs, quelles terreurs, quels préjugés auraient encore assez d'empire chez nous, pour s'opposer à établir une amélioration, à laquelle les générations naissantes devront certainement plus d'ardeur pour leurs travaux, plus de respect pour les lois, plus d'amour pour leur pays, plus d'heureux moments, que jamais son absence ou son exclusive restriction ne leur pourra valoir de progrès, de santé, de bon cœur, de bon sens et de profit.

Littérature et Sciences.

De la poésie des sons à celle des paroles, et de celle des paroles à celle des pensées, la transition est aussi

douce qu'inévitable. Il n'est aucune région du globe où l'homme puisse, sans étude ou sans hypocrisie, ne pas varier les inflexions de sa langue, selon les nuances de sa pensée; aucune région où, selon que son humeur est triste, enjouée, belliqueuse ou pacifique, il ne se sente enclin à moduler sa voix sur un ton harmonieux analogue à cette humeur, lorsque le langage ordinaire lui semble insuffisant ou profane.

Telle est l'origine de la chanson, de l'ode, de l'élégie, de l'hymne guerrier, du chant sacré, de l'épopée, en un mot de la poésie. Autant la poésie simple, naturelle, harmonieuse, est-elle l'expression la plus noble des sentiments d'un peuple énergique; autant la poésie prétentieuse, affectée et vide de sens, est-elle l'expression des sentiments d'un peuple blasé, par les excès d'une imparfaite civilisation.

Demander pourquoi le peuple genevois a-t-il si peu de poètes, ou si peu de goût pour la poésie en général, c'est donc demander à quel degré de civilisation il est parvenu et ce qui lui manque sous ce rapport; ce qui ne signifie pas que nous lui reprochions de n'être pas né poète, puriste ou beau parleur; mais simplement de s'être privé jusqu'ici d'un moyen de développement social, dont le dangereux abus peut être prévenu, signalé et réprimé, aussi bien que tout autre, par le bon sens de la nation entière.

L'observateur étranger qui s'approche de Genève, par exemple du côté de Grenoble et de Chambéry, ne peut s'empêcher de remarquer, dans le langage des ha-

bitants de cette dernière ville, des expressions et un accent moins grossiers que dans les provinces du Dauphiné ou de la Provence, qu'il vient de quitter. Il est tenté d'abord d'attribuer ce changement au voisinage de Genève, ce foyer renommé de lumières et d'instruction de tout genre. Quelle n'est donc pas sa désagréable surprise, lorsque, arrivé dans nos murs, ses oreilles sont froissées, déchirées par un langage aussi rude et corrompu, qu'il s'attendait peut-être à le trouver coulant, épuré et pour ainsi dire académique? Nous ne parlons pas ici de certaines tournures locales, de certaines expressions idiomatiques, qui ne sont pas sans mérite, sans étymologie intéressante,* et auxquelles il serait difficile peut-être de trouver des équivalents exacts. Nous faisons surtout allusion à cet accent gras et traînard,** à ces tournures vulgaires et vicieuses,*** qui se trouvent souvent jusque dans la bouche de personnes, que

* Telles que celles-ci: *avenaire* (advenarius); *idoine* (propre à être élu, idoneus, pris ironiquement); *amproger; brostou* (Brusttuch); *pache* (pactum); *lanchebroter* (Landsprache); *seujet* (lieu planté de saules); *râpin* (rapax); *horloger quelqu'un* (l'ennuyer régulièrement); *galamar* (calamus); *écalabrer* (laisser grand ouvert); *être dans la débine* (debere); *incan* (in quantum); *sagaterie, tanner, écambouillir, encoubler, émoustiller, barjaquer,* etc., etc., et mille autres semblables.

** Qui change par exemple les *a* en *o,* les *ai* en *ê,* les *e* en *a,* les *che* en *se,* etc., et fait prononcer une phrase telle que celle-ci: Aujourd'hui je ne perdrai courage que quand j'aurai changé mon dernier écu; comme s'il y avait: *Aujord'hui je ne pardrê courauge que quand j'aurê sangé mon darnier écu.* — Il est vrai que cet accent se perd.

*** Telles que: *Je n'en ai pas de besoin; je suis d'obligé d'y aller; d'un jour l'un; quoi que ce soie; réguliarité; j'y ai eu été;* et mille autres auxquelles un franc patois est vraiment préférable.

l'on doit supposer les mieux instruites. Il est vrai que, par un préjugé traditionnel, plusieurs excellents citoyens attachent à cet accent, à ce langage caractéristique, soit l'idée respectable d'une nationalité qu'ils croiraient compromise par leur abolition; soit l'idée d'une franchise et d'une simplicité, qu'ils ont raison de préférer au langage prétentieux des puristes et des fats.

Ce même préjugé prévalait naguères dans presque toutes les villes de la Suisse allemande, relativement au rude dialecte qui s'y parle; cependant depuis quelques années l'on a reconnu que l'on pouvait être fort bon Suisse et parler fort bon allemand; l'on y a donc généralement insisté pour que la langue de Gessner, de Haller, de Schiller, de Göthe, etc., fût enseignée et parlée dans toutes les écoles, et déjà l'on s'en applaudit. Ainsi, ne croyons pas que les Genevois risquent d'être moins bons citoyens que n'étaient leurs pères, s'ils réussissent à parler la langue de Racine et de Rousseau, mieux qu'ils ne la parlaient.

Cependant y parviendront-ils seulement par des thèmes, des règles, des leçons, ou en faisant apprendre dans les écoles des kyrielles de locutions vicieuses?— Non; car ce serait aller contre le but, et enseigner ce qui doit être ignoré. Ce moyen est excellent, il est nécessaire pour les plus âgés, pour ceux auxquels on a laissé contracter l'habitude de prononcer et de parler mal; mais ce sera par le moyen de la lecture, ou de la récitation à haute voix de morceaux intelligibles et familiers; ce sera surtout en entendant bien parler, ce sera enfin par des exercices de chant musical bien arti-

culé, que tous se formeront la langue, l'oreille et le goût, et que le langage de Genève cessera d'être inférieur à celui de la plupart des villes voisines.

Ces observations nous mènent directement dans le sujet de la Littérature; et par là nous n'entendons pas cette littérature du jour, qui semble ne pouvoir se délecter que dans la fange; nous n'entendons pas cette littérature pédantesque qui se plaît dans le son, plus que dans le sens des mots et des syllabes; nous voulons parler de cette haute et saine Littérature, qui va puiser et se retremper sans cesse aux sources les plus pures, les plus rafraîchissantes de l'antiquité et des grandes époques littéraires; nous voulons parler de cette Littérature chaste, toujours naturelle et variée, qui sert tour à tour d'organe, de flambeau et d'appui à toutes les connaissances humaines, et sans laquelle toutes tomberaient du positif le plus prosaïque, dans le matérialisme le plus égoïste et le plus antisocial.

Car l'on sait fort bien que le propre des études exactes, naturelles et mathématiques, c'est de développer au profit de la science l'esprit d'analyse; mais l'on sait aussi qu'il ne faut pas sacrifier à cet esprit d'autres études, d'autres facultés aussi belles, et non moins nécessaires à l'homme et à la société.

Or c'est ce qui ne manque jamais d'arriver, soit à l'homme, soit à la société, lorsque ces études sont poussées au delà de certaines bornes; et le symptôme le plus sûr et le plus alarmant de leurs pernicieux effets se manifeste, lorsque l'on voit un esprit d'analyse ou de calcul outré, se glisser des jugements de l'esprit dans ceux du

cœur. C'est alors que le commerce des citoyens entre eux devient à la longue aussi intolérant qu'intolérable; c'est vraiment alors qu'il vaut mieux appartenir à une monarchie qu'à une république; à une grande capitale où tous s'abordent amicalement, même sans se connaître, plutôt qu'à une petite cité où presque tous ne semblent se connaître que pour se critiquer ou se fuir.

Que peut en effet produire cet esprit pour la science elle-même? Rien, ou presque rien; puisque, après nous avoir lassés du joug de ceux qui s'occupent de la structure des langues mortes, plus que des choses et des pensées qu'elles expriment, il nous expose à subir le joug de ceux qui s'occupent de la structure des pensées, des choses, et de la nature morte, pour leur structure, plus que pour l'intelligence même de la nature animée.

D'ailleurs, là où il n'y a point d'applications pratiques, continuelles et nécessaires, aux manufactures du pays, au développement des arts, du commerce, de l'industrie, de la navigation, etc., l'étude immodérée ou trop exclusive des sciences naturelles et mathémathiques, ne peut guère mieux profiter au bonheur immédiat et aux progrès d'une nation, que l'étude exclusive de la rhétorique, ne peut lui profiter là où il n'y a ni théâtre national, ni littérature, ni liberté de la pensée, ni encouragement général donné aux arts de l'imagination.

Dans l'un et l'autre cas, l'on arrive, comme en religion, à une époque où, méprenant les moyens pour la fin, l'on attache une importance indue, absurde, à la partie purement didactique ou dogmatique; cachant souvent, comme aux yeux et aux oreilles des profanes, la

vanité ou l'exiguïté du sujet, sous la pompe d'une nomenclature hiéroglyphique ou barbare. En sorte que l'on ne sait laquelle vaut le mieux ou le moins : la pédanterie lettrée en *us* et en *os*, avec son jargon de *Tétraptotes*, de *Synalèphes*, de *Catalectes*, de *Métathèses*, de *racines celtiques*, *sanscrites*, etc.; ou bien la pédanterie savante en *x* et *y*, avec son jargon aussi peu français d'*eicosaèdres*, de *convolvulacées*, de *monocotylédons*, de *gneiss* ou *quartz schistomicacés*, de *deutéroxides*, d'*hydrochlorates*, etc., qui ne font que prouver la richesse d'autres langues, et les progrès qu'il reste à faire à la nôtre.

Que peut produire cet esprit d'analyse ou de calcul outré pour le développement du sentiment du beau dans les arts? Rien. Car si, en littérature, il mène quelquefois à sacrifier le fond de la pensée à sa forme, il peut, dans la science, déterminer le penchant inverse, celui de sacrifier l'admiration due à la forme extérieure de la création, à l'admiration de ce qui en constitue la structure et le fond. Or la forme n'a pas été donnée en vain; si elle était inutile tous les corps auraient une couleur, ou une apparence semblable. La forme extérieure surgit, émane du fond qu'elle enveloppe, soutient, explique, et dont elle ne se sépare que par la violence, la dissolution, la mort ou le néant. Si elle n'est rien, à quoi bon la verdure des bois et des champs, l'odeur et l'éclat de la rose, le brillant coloris du papillon? à quoi bon les jeux magnifiques de la lumière, l'harmonie des sons, des couleurs et des pensées? à quoi bon les grâces de la femme, le sourire de la mère, la

candeur de l'enfance, le regard du père, les traits dignes et généreux de l'ami, du guerrier, du citoyen, du magistrat, etc.; à quoi bons en effet? si ce n'est pour révéler le fond des sentiments, les qualités, les propriétés des êtres qui les manifestent; si ce n'est pour guider l'homme et les êtres organiques, dans leurs rapports mutuels, comme ils sont guidés par des apparences opposées, lorsqu'elles se manifestent en eux, par des mouvements et des traits opposés.

Ainsi le mépris de la forme ne provient réellement que de l'ignorance du fond, et ne prouve qu'une science ou une civilisation très-incomplète. Car c'est lui, qui, soi-disant en vue de l'utilité privée et publique, mène à dédaigner tous les arts qui s'occupent spécialement de la beauté des formes, tels que la peinture, l'architecture, la sculpture; ou par analogie, la musique, la poésie, la littérature, et tout ce qui frappe agréablement l'âme et les sens, comme choses superflues, dispendieuses, contraires à l'intérêt, à la raison, à la morale, et par conséquent aux grands desseins de la Providence, qui nous aurait ainsi doués de facultés inutiles.

Que peut produire cet esprit pour l'agrément de la vie sociale? Rien encore; puisque, appliquant le principe unique de ses instruments, de ses abstractions, de ses poids et de ses mesures à ce qu'il y a de plus impondérable, de plus insaisissable au monde (la pensée ou le caractère), il en juge comme de ses quantités absolues ou abstraites; comme il juge des éléments, des rouages, des agents visibles ou invisibles de la matière, et ne trouve, hélas! le plus souvent, au fond de son alam-

bic, dans sa balance, ou sous le tranchant de son scalpel, que de la lie, de la fraude, ou quelque difformité.

Or qu'attendre des rapports des citoyens entre eux, là où de semblables jugements prévalent et gagnent de proche en proche tous les rangs de la société? qu'attendre, si ce n'est défiance continuelle, critique amère fouillant tout, pensées, paroles, actions pour les pervertir avec une joie démoniaque? Qu'attendre, si ce n'est inimités, jalousies, colères, vengeances, ruptures? Aussi a-t-on observé que dans les pays et les universités, où ce genre d'études était poussé trop loin, les savants devenant en général des hommes d'un caractère susceptible, hypocondriaque, aussi irascible qu'insociable, (surtout lorsqu'ils n'y joignaient pas la culture sentie de quelque art de l'imagination,) la société devenait insoutenable et presque impossible.

Que peut-il produire cet esprit sous le point de vue religieux? Si ce n'est de rendre repoussante, impossible aussi la religion de Celui dont le *joug est doux et le fardeau léger*, de Celui dont les *yeux sont trop purs pour voir le mal;* de Celui qui *veut être adoré en esprit et en vérité*. En *esprit*, c'est-à-dire sans doute, d'une adoration aussi peu terrestre que possible; *en vérité*, c'est-à-dire, d'une adoration sincère et parfaite, résultant du parfait et sincère accord de la pensée, du langage et de l'action; de l'esprit, du cœur et des sens. Or, si ce n'est sous la voûte des cieux, temple éternel du Tout-Puissant, si ce n'est dans la solitude ou l'isole-

ment le plus complet, sanctuaire du malheureux et du sage, comment ce parfait et sincère accord pourra-t-il subsister en temps ordinaire, là où le cœur et l'esprit sont distraits par des sens que choque et fatigue, non un excès, mais une absence totale de beauté, d'accord, de majesté dans les formes du culte?

Nous comprenons fort bien les causes, qui ont pu décider quelques-uns des réformateurs à interdire rigoureusement des pompes extravagantes ou ridicules; nous comprenons que des âmes d'élite puissent se suffire à elles-mêmes dans leurs besoins religieux; nous concevons, pour ce qui est de l'homme, la beauté morale comme pouvant exister, comme devant quelquefois d'autant mieux exister, dans un corps difforme, et sous les haillons; nous pensons même que le culte sera plus édifiant, dans un temple simple et propre, que dans une église d'une architecture chargée et de mauvais goût. Mais les masses qui sentent bien mieux qu'elles ne réfléchissent; les masses qui ont un cœur, et dans ce cœur un vide à remplir sous peine de tomber dans l'indifférence religieuse, dans la superstition ou quelque marasme social, faut-il les abandonner à l'*advienne que pourra*, au *sauve qui peut* général? ou bien chercher à les retenir, à les ramener dans une meilleure voie, par toutes les puissances qui agissent le plus noblement, le plus sûrement aussi, sur l'organisme humain?

« Luther, (dit l'auteur que nous nous sommes plu à citer,) Luther, ce caractère-type de la régénération du christianisme, cet homme si profondément religieux,

n'aurait jamais acquis la souplesse, ainsi que l'étendue de son intelligence colossale et surtout la force foudroyante de sa parole, s'il n'eût cultivé la musique avec ardeur et avec succès.... Il fit du chant d'église, régénéré par lui, un des principaux appuis du protestantisme, duquel il fit un culte digne de l'homme libre et chrétien. Rien ne dispose mieux que le chant à entendre les grandes vérités religieuses et morales, rien ne termine une assemblée chrétienne plus dignement que la musique, seul interprète digne de ce sentiment sublime et affectueux que la parole seule ne saura jamais rendre tout-à-fait intelligible aux cœurs humains. »

Or, qui dit chant sacré, profane ou patriotique, dit poésie et littérature; la culture de l'un, suppose, exige la culture de l'autre et réciproquement. Ainsi, c'est à Toulouse que sont les jeux floraux; c'est là aussi qu'on chante le mieux dans tout le midi de la France.

Telles sont en effet pour la littérature du peuple allemand les inappréciables influences, résultant de son goût pour la musique, que cette littérature est une des plus riches, des plus morales et des plus variées du monde; telles sont leurs réactions morales, que ceux qui redoutent le plus les suites du rationalisme ou de la dissidence, en sont moins alarmés pour ce peuple que pour aucun autre.

Nulle part en Europe les deux communions ne tendent plus, sinon à une fusion complète et probablement impossible, du moins à un rapprochement vraiment national et chrétien. Car en cela, le rite luthérien

a cultivé la plus belle, la plus pure partie de eette merveilleuse fécondité du culte romain, qui le met à la portée de tous les cœurs, de toutes les intelligences : tantôt descendant jusqu'au plus humble pâtre par ses moines, ses modestes chapelles, ses vierges et ses saints : tantôt s'élevant jusqu'à la conscience des savants, des grands et des rois par ses cardinaux, ses oraisons et ses discours : tantôt se mettant à la hauteur de tous à la fois, par ses pompes, ses cathédrales et ses fêtes : toutes choses que l'on peut fort bien reconnaître sans cesser d'être protestant : la foi, telle que nous l'avons apprise, ne nous interdisant pas de comparer et de juger, et ne nous obligeant pas de croire, sans examen, à sa perfection invariable et absolue.

Le rite anglican au contraire n'ayant guère pour lui que ses cathédrales, ses sermons écrits, ses hymnes, son long et monotone office, est demeuré essentiellement aristocra-dogmatique, sans appui large et populaire. De son froid dédain pour ce qui satisfait le vrai besoin religieux des masses, il en est résulté plus qu'on ne suppose, un accroissement continuel de schisme et de dissidence. En effet, si le peuple n'a plus à la vérité, ni messes, ni capucins ; il a une foule de prédicateurs ambulants, d'énergumènes souvent aussi ignorants, qu'intolérants et fanatiques ; lesquels s'en vont de ville en ville, de village en village, sur les marchés, sur les promenades, dans les foires, annonçant le millénium, la fin du monde, et prêchant contre le luxe, la vanité et les revenus du haut clergé national, avec autant de succès que celui-ci prêchait autrefois

contre l'idolâtrie, et la corruption du clergé romain.

Enfin l'on observe en général que là où il n'y a rien dans la vie de famille, rien dans la vie publique, rien dans les goûts, les délassements d'un peuple, qui vienne contrebalancer l'impression de l'austérité du culte et de l'intolérance du dogme, il en résulte une certaine rigidité générale dans les formes, une certaine intolérance présomptueuse dans les jugements, une aigreur dans le caractère qui, sous le prétexte ou dans le but réel de mieux détacher du monde et de ses convoitises, mène à ne plus l'aimer, à le mépriser, à le détester; haine qui ne tarde pas à passer des choses aux personnes, et qui est d'autant plus anti-sociale et anti-chrétienne, que si la charité pardonne tout; elle, ne pardonne plus rien. C'est alors qu'on se livre à ces interprétations impitoyables, à ces pieuses calomnies, à ces jugements hazardés de la conduite d'autrui, interprétations et jugements quelquefois d'autant plus lâches et plus funestes que le caractère sacré de leurs auteurs peut leur donner plus d'authenticité, et les mettre à l'abri de certaines conséquences, auxquelles certains préjugés sociaux les auraient exposés sans cela.

Voilà où peuvent mener en religion, les habitudes d'analyse extrême, le mépris des besoins les plus légitimes de notre nature; et lorsque l'on voit certains sectaires, pousser le calcul des intérêts de leur âme, et de leur patrie céleste, jusqu'à ne plus hésiter à leur sacrifier (comme en un temps de persécution et de martyre) les intérêts de leur existence et ceux de leur patrie terrestre; lorsqu'on les voit, ici refuser d'entrer dans les rangs de la milice, ou de s'y exercer le seul

jour où tous puissent le faire commodément; là (comme jadis les Quakers aux États-Unis) aller jusqu'à refuser toute espèce de résistance aux ennemis de leurs foyers, accordant au contraire toute espèce de soumission (excepté celle de leur croyance) à toutes les puissances de la terre; là enfin se faire suivre ou précéder partout d'idées de mort et d'éternelle damnation; comment ne pas redouter pour le bonheur social, pour la liberté, l'indépendance et les progrès d'un pays, la propagation d'une manière de compter avec le Ciel qui ne peut mener, par l'esprit de dissidence et de séparation indéfinie, qu'à la ruine, à la dissolution, au désespoir de la société, en ne lui pardonnant rien; aussi sûrement que l'esprit opposé d'unité absolue, ne peut la mener qu'à la torpeur, à un relâchement complet, et à l'exclusisme absolu, en lui rachetant tout, au nom du Ciel. Faut-il s'étonner, si placés entre ces deux extrêmes, les uns se défient de toute espèce de religion, comme d'autres se défient de toute espèce de politique, parce qu'ils n'en voient plus qne les abus? Faut-il s'étonner si les temples restent vides, si les plus beaux discours demeurent sans auditeurs ou sans effet? s'étonner, si les masses flottantes après avoir commencé par croire à tout, finissent par ne plus croire à rien?

Mais si l'habitude de calcul outré, appliquée aux intérêts célestes, peut mener jusque là, où ne mènera pas celle d'exagérer les intérêts non moins personnels, matériels et terrestres? Où ne mènera pas, pour ce qui regarde les lois, la vie nationale, l'indépendance d'un pays, cette habitude et celle de mépriser par elle,

comme ne produisant rien, tout ce qui est l'effet d'un sentiment désintéressé, soit dans les paroles, soit dans les pensées, soit dans les actions? — Elle mènera à n'y plus croire, et à ne le plus sentir : elle mènera les uns, à considérer le moindre souffle de l'esprit public comme le précurseur d'une tempête ; la moindre étincelle du feu sacré de la patrie, comme un incendie ; la moindre secousse, comme un bouleversement épouvantable : elle mènera les autres, à traiter les affaires les plus graves des citoyens ou de l'État, comme ils traitent leurs propres affaires : elle les mènera, soit à voir ces intérêts tout entiers dans les leurs ; soit à croire (par exemple dans une démocratie) la justice tout aussi bien administrée au cabaret, que dans le sanctuaire des lois :* elle les mènera tous, lorsque la patrie est en

* Ainsi qu'on l'a vu dans certains États de l'Amérique, où du reste l'on revient de ces idées. Un voyageur nous racontait avoir assisté à une plaidoirie où le juge délibérait sans habit ni cravate, buvant, et dévorant un morceau de pain. Cet extrême cynisme est en pareil cas aussi ridicule que l'extrême opposé de raideur et de cérémoniel. Sans doute que la Justice est une, et doit se suffire à elle-même, sous la bure, sous la toge, sous l'énorme perruque du juge anglais, comme sous l'arbre de Louis XII à Vincennes. Mais telle est l'association des idées, telle est la contexture de l'esprit et du cœur humain, que jamais l'abandon complet des formes ne réagira d'une manière salutaire sur un peuple. Le bon goût, le sentiment du beau et des convenances, aussi bien que les progrès vraiment simultanés de la civilisation, exigent, pour le plus grand bien même de tous, qu'un juge, un administrateur se montre avec la même dignité, le même décorum à son tribunal, à son bureau, qu'un prédicateur dans sa chaire. Ce n'est pas viser à l'effet, c'est avoir la conscience de ce qu'on fait, de ce que l'on est, de ce que l'on doit à la société que l'on représente, à la majesté des lois, dont on tient la balance ou le glaive.

danger, jusqu'à se dire : *Advienne que pourra, laissons se défendre les fous, les enthousiastes, les gens qui n'ont rien à perdre; fuyons cette terre maudite*, etc.

Et dans un moment d'agitation politique, de rénovation sociale, que peut produire cet esprit de calcul; lorsque, s'identifiant avec l'esprit de parti, il met aux prises ou face à face le mépris, la jalousie, l'arrogance des anciens parvenus, avec le triomphe, l'ironie, la pitié des nouveaux? que peut produire son souffle, lorsque, dénaturant les intentions, ternissant les vertus, noircissant les vues les plus désintéressées, il dissout les liaisons, efface les souvenirs les plus intimes d'amis d'enfance, de frères d'armes, de collègues? Que peut-il produire enfin, à force de voir partout spéculations et calcul, si ce n'est de compliquer, d'allonger et de rétrécir les questions les plus simples, les principes les plus larges, les plus clairs de réorganisation, pour n'amener, hélas! que le règne de la confusion et du temps perdu?

Tels sont quelques-uns des dangers auxquels peut exposer l'étude exclusive, ou trop spécialement favorisée, des sciences exactes et purement analytiques, lorsque les institutions les ont acclimatées dans un pays, et que leur influence endémique agit, de proche en proche, sur l'esprit de toutes les classes de la Société. Telles sont pourtant les sciences que nos institutions semblent développer, et favoriser le plus spécialement, sans compenser assez leurs influences, par des études et des goûts d'un autre ordre. Or, nous n'hésitons pas à le dire, ces influences sont pour beaucoup dans ce qui se passe au-

jourd'hui chez nous; et en traçant ces lignes, nous ne nous en croyons pas plus à l'abri que d'autres.

Jamais sans doute, l'on ne saurait trop apprécier les innombrables bienfaits que la civilisation doit aux recherches et aux découvertes des savants; les progrès de tout genre que leur doivent l'agriculture, l'industrie, le commerce, etc. — Jamais on ne saurait trop voir, quels préjugés individuels et nationaux ils combattent; quelles ténèbres d'ignorance et de superstition ils dissipent; que de lumières, que de jouissances et de découvertes nouvelles, ils préparent aux races futures.

Pour ce qui regarde Genève en particulier, nous ne saurions non plus, sans une grande ingratitude, méconnaître tout ce qu'elle a dû de prospérité aux sciences mathématiques et naturelles; d'illustration aux noms des Bonnet, des De Saussure, des Prévost, des Pictet, des De Candolle, des De la Rive, etc. Et quelle contrée serait plus favorablement placée que la nôtre pour ce dernier genre d'études? son aspect seul ne suffit-il pas pour rendre naturaliste, aussi facilement qu'il peut rendre peintre ou poète? Où trouver en un même espace, autour d'un même horizon une plus admirable variété de végétaux, de minéraux, de roches, d'insectes, d'oiseaux, de poissons, et même de climats, que n'en présente notre heureuse patrie?

Cependant, au point de vue général d'où nous envisageons cette patrie, nous ne croyons pas que son illustration, sa prospérité, soient là tout entières, parce que ce n'est pas là qu'est tout l'homme. Ces études peuvent bien profiter à l'humanité en général, à quel-

ques branches de notre industrie en particulier; elles peuvent servir à charmer noblement et utilement les loisirs de quelques-uns; à fonder la réputation de quelques autres; à conserver celle du corps savant auquel ils appartiennent; mais elles ne sauraient profiter à tous; elles ne sauraient servir ni à développer complétement tous les intérêts, toutes les facultés de la famille genevoise, ni à lui donner plus de simplicité dans les mœurs, plus d'aménité et de cordialité dans les rapports.

Avec le plus profond regret pour la perte, avec la plus grande admiration pour la mémoire et les découvertes du célèbre De Candolle, nous n'avons pu nous empêcher de redouter l'interprétation de son dernier vœu pour ses concitoyens : *qu'ils se dévouassent spécialement aux sciences exactes et naturelles*. Ce vœu se comprend chez un savant aussi illustre et d'un patriotisme aussi éprouvé; mais on ne saurait admettre, sans mûr examen, toutes les conséquences qu'on pourrait en tirer, probablement contre ses intentions. Et voici pourquoi :

Il y a évidemment en Europe, il y a évidemment à Genève, et il y aura probablement partout et toujours, une espèce de lutte entre la Littérature d'un côté, et la Science de l'autre; lutte inévitable mais inégale, où la Science supportée par l'industrie, l'ambition et les intérêts matériels, aurait infailliblement le dessus, si l'on ne venait au secours de la première, lorsqu'elle languit négligée, ou qu'elle est sur le point de succomber, comme on le voit chez nous.

Est-ce à dire qu'il faille le moins du monde renoncer aux sciences, les tourner en ridicule, ou ne pas chercher à enrichir, à étendre leur domaine autant qu'il est en notre pouvoir? Rien n'est plus loin de notre pensée et de nos espérances, car rien ne serait plus dangereux. Il n'est ici question que de certaines usurpations de l'esprit, qui pense plus qu'il ne sent, sur certaines facultés du cœur, qui sent plus qu'il ne pense, et dont nous combattrions aussi volontiers les envahissements, les excès, s'ils avaient lieu.

Nous sommes convaincu au contraire, qu'autant l'étude des sciences mathématiques est la plus utile à l'esprit, en ce qu'elle contribue le mieux à rectifier le jugement; en ce qu'elle étend à tout, ses innombrables applications, depuis le moindre grain de sable, jusqu'aux plus vastes corps célestes; autant l'étude des hautes sciences naturelles, qui en est inséparable, peut-elle être la plus utile au cœur de l'homme, en ce qu'elle lui montre la variété et la magnificence des œuvres de la création, la puissance et la bonté infinie du Créateur. Le vrai savant qui découvre partout, jusque dans son cœur, et dans tout son être, jusque dans le désordre des éléments, les lois éternelles de l'ordre, de l'harmonie, du mouvement et du progrès, doit plus qu'aucun autre aimer l'ordre, l'harmonie, le mouvement et le progrès, en lui-même et dans la société.

Mais devons-nous rester toujours spectateurs impassibles de cette lutte au milieu de nous, et ne rien faire pour en discerner les causes, en prévenir les conséquences? Devons-nous rester sourds à certains repro-

ches, aveugles sur certains effets, auxquels Genève est exposée, par suite de l'imperfection de certaines branches des hautes études littéraires, par suite de leur infériorité relativement à ce que ces mêmes études sont reste aujourd'hui en Allemagne, en Angleterre, dans le de la Suisse et même en France?

Ne parlant ici que des reproches, et au lieu de répéter tout ce qui a été dit, à ce sujet, par plusieurs écrivains et voyageurs distingués allemands, anglais, français, suisses, et même genevois; nous croyons pouvoir le résumer dans les questions suivantes qu'ils semblent nous poser, et auxquelles il faudrait répondre.

D'où vient, nous dit-on, que vous avez plus de peintres que de littérateurs distingués? en d'autres termes, quelles raisons avez-vous de favoriser davantage la Peinture que la Littérature? — La satisfaction que vous donne la contemplation d'un tableau, serait-elle uniquement du genre de celle que vous feraient éprouver la solution d'un beau problème; le triomphe sur une grande difficulté; la vue d'une fleur habilement desséchée, d'un papillon parfaitement étendu, d'un animal supérieurement empaillé ou disséqué? Craignez-vous moins l'impression de la nature morte, mise en cadre ou en fiole, réduite en squelette ou en molécules, que celle de la nature vivante, en pleine liberté, animant les airs et les eaux, les monts, les bois et les prairies? Redoutez-vous moins ce qui va droit à l'esprit, que ce qui va droit au cœur? ce qui touche l'imagination par les sens, que ce qui touche les sens par l'imagination? En un mot, votre plus grande admiration pour

la peinture viendrait-elle, de ce que vous rattachez son étude à celle des sciences naturelles et mathématiques, par le jeu des ombres et de la lumière, par les lois de la perspective, par les matières colorantes animales, végétales, minérales, etc., dont elle exige la connaissance; comme l'admiration de quelques-uns pour la musique vient de ce qu'ils la rattachent à la théorie des sons, à leurs combinaisons et permutations infinies, etc., comme certains botanistes et géologues n'admirent un beau paysage qu'en vue de ses plantes et de ses roches? Ne voyez-vous enfin dans tout cela qu'une récréation physique; et croyez-vous que l'influence morale de certains tableaux, comme celle de certaines doctrines philosophiques et politiques, soit moins délétère que celle de certains spectacles, de certaine littérature?

Voilà des questions, que l'on pourrait reproduire sous différentes formes, aboutissant toutes à demander d'où vient notre négligence de la Littérature en général; reproches que tout Genevois doit ressentir d'autant plus vivement qu'il a la persuasion intime que son pays, où se trouvent tant de semences de culture variée, ne perdrait rien pour la considération, rien pour la science, si des mains et des souffles propices venaient leur donner à toutes, racines, croissance et maturité.

Cependant comme nous voulons tous également voir prospérer Genève, il est clair qu'il règne de toute manière, parmi ses enfants, une déplorable confusion de termes, de principes et de but, quant au mode et au degré de prospérité qu'ils lui souhaitent.

Or, pour obtenir cet accord du sens des mots, des vues et des principes, (accord si désirable entre les membres de toute communauté, et à plus forte raison d'une communauté d'hommes libres,) il est essentiel d'abord de s'expliquer clairement; essentiel de bien établir dans la marche à se tracer pour le bien commun, les faits locaux, accidentels, les tendances individuelles et sociales, afin de les distinguer des tendances générales et nationales, des faits constants et réguliers, qui sont inhérents à la nature humaine, dans tous les temps et dans tous les lieux; faits et tendances qui peuvent bien être entravés ou modifiés, mais qui ne seront jamais arrêtés complétement, dans le progrès naturel des sociétés. Nous avons fait connaître (p. 36 et 51) nos vues et nos principes à ce sujet; voyons maintenant quels sont ces faits constants, ces tendances générales, tels que nous semble les démontrer l'expérience des siècles.

Ne consultant que l'histoire, et se dépouillant de tout esprit systématique, l'on voit chaque peuple manifester des espérances, des désirs, et un mouvement général, plus ou moins déterminés par ceux de l'époque qui les précède, plus ou moins rectifiés par ceux de l'époque qui les suit, et ainsi successivement de génération en génération. Ce mouvement émane lui-même de besoins naturels plus ou moins vagues et impérieux, mais quelquefois aussi de besoins factices, insensés, résultat soit d'un malaise social, soit du désir unique de changer, pour l'amour seul du changement: ce qu'il importe surtout de bien distinguer.

Ainsi, après l'extinction des civilisations antiques, après les invasions, les migrations de divers peuples vers des cieux plus doux, au sortir du ténébreux chaos du moyen âge, (chaos que sillonnent parfois de bien vifs traits de lumière,) nous voyons, avec la féodalité, succéder la brillante époque des croisades; puis celle de la suprématie spirituelle de Rome, sur toute la chrétienté. Nous voyons, aux luttes entre vassaux et suzerains, succéder peu à peu la prépondérance du principe de la légitimité dynastique; partout du moins où, comme dans les républiques italiennes, suisses, hanséatiques et bataves, le pouvoir ne resta pas en principe aux communes, aux hommes libres, à la société. Viennent ensuite, en différents pays, les longues et interminables luttes, entre le pouvoir temporel et le spirituel.

Pendant ces époques, les lettres proprement dites semblent reléguées dans les cloîtres, et dans quelques universités cléricales, comme lettres mortes, ou derniers échos d'une antiquité presque oubliée. En Europe cependant, les Grecs surtout paraissent en avoir conservé le vif souvenir, la véritable intelligence. Ce sont eux, en effet, qui contribuèrent à les faire revivre, longtemps même avànt l'époque qualifiée communément de renaissance des lettres, mais surtout depuis la prise de Constantinople.

Nous voyons que, grâce à ce réveil des lettres grecques et latines, grâce aux nobles idées de beaux-arts, de philosophie, de patrie et de liberté que leur simple culture avait fait germer dans les cœurs, successivement en Italie, en Allemagne, en Angleterre, en Fran-

ce, à une époque où les langues modernes n'étaient guère que des patois; nous voyons, dis-je, que l'esprit humain essaya quelques généreux efforts pour s'émanciper, pour diminuer du moins la gêne, que lui imposait cette double suprématie temporelle et spirituelle. Mais ces premiers efforts ne tournèrent d'abord qu'au profit de l'une ou de l'autre suprématie; car la politique de l'une et de l'autre ne consista longtemps qu'à s'en étayer aux dépens de sa rivale; jusqu'à ce qu'enfin las d'être leur instrument tour à tour, l'esprit humain, réunissant toutes les forces de sa juste indignation, se souleva sur tous les points. Partout aussi, le pouvoir temporel et spirituel absolu formèrent une alliance étroite, quoique momentanée, pour étouffer ce qu'ils envisageaient comme leur ennemi commun, et ce qu'ils nommaient habilement, (alors comme aujourd'hui,) l'ennemi du genre humain, le génie des révolutions.

C'est ainsi que fut déterminée la grande époque de la réforme religieuse, prélude de la réforme politique. Elle devait la précéder, parce qu'il lui fut plus facile d'abord de s'attaquer à des résistances simplement intellectuelles et spirituelles, qu'à des résistances matérielles et physiques; elle devait la précéder, parce que le principe de liberté d'examen, et d'indépendance morale, dût être proclamé avant celui de l'indépendance de la pensée, et de l'égalité des droits, en matière politique.

Mais cette réforme atteignit-elle son but? Non. Elle le manqua pour l'avoir perdu de vue; pour s'être effrayée elle-même de son immense portée; elle le man-

qua pour s'être manquée à elle-même en rétablissant, en s'arrogeant, pour son propre triomphe, les dogmes mêmes de l'infaillibilité, c'est-à-dire, les principes de l'exclusisme, de l'intolérance, de l'absolutisme, les principes de la persécution et de l'esclavage spirituel qu'elle avait si longtemps combattus, pour les terrasser, et non pour les relever jamais. Enfin elle le manqua, ce but, pour s'être méconnue, divisée, fractionnée elle-même, ou plutôt pour avoir méconnu, fractionné, brisé la nature humaine; et, pour avoir cru possible, dans tous les temps, des croyances extrêmes, un degré d'enthousiasme que peuvent seuls réveiller des temps de persécution ou de réforme. Car c'est ainsi qu'elle étouffa presque le germe des plus douces affections de l'homme; c'est ainsi qu'elle sacrifia dans son cœur le sentiment du beau intellectuel et physique, au fol espoir de diviniser son âme en la détachant de la terre.

Aussi, voyons-nous l'époque de la philosophie du dix-huitième siècle, conséquence de l'esprit d'examen de la précédente, s'efforcer d'en rectifier les tendances, par ses profondes recherches métaphysiques et physiques, par ses doctrines d'indépendance morale, politique et religieuse; préparant ainsi comme à son insu, la nouvelle lutte entre les grands principes de la civilisation et les principes du privilége, de l'intolérance et de l'absolutisme, lutte terrible, incessante, qui ne doit peut-être jamais se terminer entièrement.

Mais cette époque manqua son but aussi, pour s'en être exagéré la portée et les bienfaits; elle le manqua pour s'être égarée dans un dédale de paradoxes et de

subtilités savantes; elle le manqua surtout pour avoir poussé l'esprit d'analyse de l'homme et de ses facultés, jusqu'à matérialiser son âme; dans l'espoir, soit d'en résoudre l'éternelle énigme; soit de l'arracher à l'absolutisme et à la superstition, en le détachant du Ciel et de ses immortelles espérances, mots dont on n'avait que trop abusé.

Sera-ce maintenant en s'occupant surtout de l'analyse de la nature brute, dans ses rapports avec la société humaine, dans ses innombrables combinaisons et métamorphoses, dans ses applications au commerce, à l'industrie? sera-ce, en un mot, en divinisant pour ainsi dire la matière, qu'après tant de tâtonnements, d'erreurs et de révolutions, notre époque rectifiera les précédentes, et ramènera les sociétés aux principes inséparables d'une civilisation généreuse et complète? Tout nous porte à le nier. Les siècles à venir pourraient, à leur tour, reprocher au nôtre d'avoir, lui aussi, manqué son but, et d'avoir ainsi replongé les nations dans un cercle plus vicieux, dans un dédale plus inextricable que jamais, mais d'où cependant elles chercheront toujours à sortir.

Les temps viennent, dit le grand Muller, *les temps s'en vont*, *d'autres sont là. Qu'y a-t-il d'indestructible? Ce qui gravé dans l'âme se propage de génération en génération.* Or, ce qui se grave ainsi dans l'âme, n'est-ce pas ce qui la pénètre de la manière la plus profonde et la plus sympathique avec son essence? n'est-ce pas ce qui laisse dans le cœur d'un peuple les souvenirs les plus chers? Et si le genre humain, selon Pascal, peut être

comparé à un même homme qui vieillit et rajeunit tour à tour, n'est-ce pas grâce à cette empreinte ineffaçable que l'on peut supposer un peuple regrettant ses goûts les plus naturels, dans l'espoir de recouvrer ses jours primitifs les plus beaux, s'écriant avec le vieillard :

Et l'on revient toujours — A ses premiers amours ;

ou bien avec le jeune homme :

Ah! le beau temps que celui-là,
Le nôtre ne vaut pas cela ;

lorsqu'ils songent à des souvenirs confus et glorieux d'une époque d'enthousiasme militaire, religieux ou chevaleresque, de grandeur ou de prospérité nationale?

Aussi voyons-nous les chefs des nations s'emparer toujours de ces nobles mouvements, pour opérer de grandes choses. Aussi voyons-nous dans tous les pays les poètes, les romanciers, les historiens apparaître surtout aux époques de léthargie; lorsque l'égoïsme, l'indifférence ou la lâcheté commencent à effacer cette divine empreinte. Aussi ne célèbre-t-on jamais les délices de la paix plus qu'en temps de guerre, ni la gloire des armes et les charmes de la vie de soldat, plus qu'en temps de paix, surtout lorsque cette paix dégénère en torpeur, ou en léthargie.

En effet, lisons les historiens, les poètes, les chroniques, depuis nos temps jusqu'à Homère, nous y trouverons partout des louanges du temps passé, des anathêmes contre le présent, des alarmes, des prophéties sinistres sur les temps à venir. Ces temps sont venus, ces temps sont passés, et l'avenir est toujours là. Voilà ce

qui peut expliquer ce qu'on appelle aujourd'hui *renaissance*, et la recrudescence de faveur que semblent obtenir les doctrines, les modes, les souvenirs du moyen âge, faveur dont savent habilement profiter les partisans des dogmes de l'absolutisme politique et religieux. Leurs chances de succès seraient d'autant plus grandes que l'homme qu'ils avaient asservi, pourrait bien, après avoir voulu secouer toute espèce de joug, et prédit l'émancipation universelle, retomber lui-même dans la dépendance la plus abjecte de ses passions. Déjà il sent aujourd'hui comme s'il ne lui restait plus qu'à revenir sur ses pas, ou bien à tout attendre d'une société chimérique, d'un ordre de choses, renversement impossible et complet de tout ce qui a précédé.

Mais si les utopies du socialisme, si les dogmes de l'absolutisme politique ou religieux ne peuvent contribuer à la régénération d'un peuple; si tantôt l'alliance, tantôt la lutte de ces deux principes, n'ont fait qu'abreuver jusqu'ici la terre, de larmes et de sang; qui pourra la faire tressaillir de joie et de bonheur, si ce n'est le retour aux principes fondamentaux et immuables de tout progrès individuel et social?

Nous ne dirons pas quel a été le rôle de Genève pendant toutes ces crises, pendant toutes les périodes qui les ont suivies. Nous rappellerons simplement qu'elle en a presque toujours ressenti les contre-coups, lorsqu'elle-même n'a pas contribué à déterminer quelques-unes de leurs puissantes secousses. L'état de la littérature dans son sein, suivit aussi presque toutes

les phases de ces diverses époques. Au seizième et au dix-septième siècle, peu après le réveil classique et religieux, elle fut essentiellement scolastique et dogmatique, et dégénéra parfois en controverse aussi virulente, aussi pédantesque et grossière qu'était l'époque même. Si, à la fin du dix-septième et au commencement du dix-huitième siècle, elle se montra plus éclairée et plus tolérante en matière religieuse; elle le fut, à quelques égards, d'autant moins en matière philosophique et politique; et pendant les longues querelles qui suivirent, détermina l'ère glorieuse du pamphlet, que devait plus tard éclipser le journalisme.

Cependant elle continua de se maintenir à la hauteur des idées du siècle, et sut même les devancer par le caractère élevé de ses productions théologiques et scientitifiques. Peu de villes au monde pourraient offrir, en aussi peu de temps, sinon dans les lettres, du moins dans les sciences, et même dans les arts, une série de noms illustres de savants et de publicistes, tels que ceux qui valurent à notre Académie une considération européenne de premier ordre. Mais rien, ou presque rien, ne fut fait pour perfectionner le langage du peuple genevois; il resta monument lourd et grossier d'une époque, où l'on ne s'imaginait pas qu'il y eût au monde d'autre littérature possible que celle des Grecs et des Romains. Certes, ce ne fut pas à notre Académie que Jean-Jacques Rousseau dut d'être mis au rang des plus grands écrivains, par son génie autant que par son style.

Enfin, après les jours de deuil et de servitude, et les rudes leçons de l'empire, vinrent les beaux jours de

de la restauration; jours de jubilation et de bonheur, pendant lesquels les hommes valurent certes beaucoup mieux que les institutions, les cœurs mieux que les têtes. Mais lorsque tout eut repris són assiette et son niveau, l'on ne tarda pas à s'apercevoir de ce qu'il manquait encore à nos lois et à nos institutions, pour les rendre progressives. L'habitude d'être admirés nous avait rendus admirables à nos propres yeux, et lorsque les têtes commencèrent à valoir mieux ou autant que les cœurs; lorsque l'on porta les yeux autour de soi et vers l'avenir, on commença prudemment à croire à la nécessité de ramener ces lois à leurs vrais principes, de modifier ces institutions selon les temps.

Telle fut la cause de ces sourds mécontentements, de cette opposition, de ces sociétés, qui se montrèrent à diverses époques depuis une vingtaine d'années, surtout depuis 1830; tel fut le ferment qui devait amener l'explosion de novembre 1841. La causticité ou la véhémence de quelques écrits pût bien alors s'attribuer, soit au premier élan qui suit partout l'émancipation de la presse, soit à une résistance que plusieurs citoyens considéraient comme hostile à leur bon droit.

Aussi se montra-t-on peu favorable à la littérature, et quoique nous ayons, aujourd'hui, une chaire d'esthétique confiée à un professeur aussi digne qu'habile; quoique nous puissions citer les noms de littérateurs très-éminents, qui ont honoré Genève par leurs écrits et leurs talents, nous n'hésitons pas à dire que, cette chaire n'est pas appuyée par l'ensemble du système, et ne sauve que les apparences. En un mot la littérature

générale proprement dite, n'a jamais été assez largement, assez franchement encouragée, cultivée et développée dans nos murs.

Genève doit-elle persister dans la même route, et se reposant sur sa vieille renommée académique, ne voir désormais encore, que dans l'étude spéciale des sciences, sa stabilité, sa considération et le bonheur de ses enfants? Ne doit-elle rien faire pour contrebalancer dans les cœurs les effets lents, inévitables, et pour ainsi dire endémiques, d'études semblables, favorisées ou poursuivies trop exclusivement?

Si d'un côté il est de son devoir le plus indispensable d'ouvrir, de faciliter de plus en plus, à tous ses enfants, l'accès des diverses carrières que leur offrent les arts, l'industrie, le commerce; doit-elle refuser jamais à aucun d'eux les moyens de puiser, aux sources vives de l'antiquité, les idées mères du beau, et de la civilisation? Est-il de son devoir de ne pas conserver précieusement ce dépôt, qui devient d'autant plus précieux que le monde avance plus en âge?

Quel trésor de connaissances physiques ou mathématiques, quelle littérature moderne pourraient jamais le surpasser, le remplacer? quelles études pourraient, nous reportant ainsi de trente siècles en arrière, nous faire reposer sous les péristyles et les portiques de Rome ou d'Athènes, à l'ombre de leurs bois sacrés, y récréer nos regards du spectacle des prodiges d'une civilisation énergique et primitive? Qui pourrait nous faire ainsi converser, dans leur parfait idiome, avec les sages,

les héros immortels de peuples généreux et libres, respirant avec eux, pour ainsi dire, l'air des mêmes temps, la fraîcheur des mêmes sentiments patriotiques et régénérateurs, en ce qu'ils ont d'une application éternelle?

Est-ce-à dire qu'il faille imiter les anciens en tout, et non par analogie? Rien n'est plus loin de notre pensée et de nos désirs. Nous souhaitons seulement, que la littérature moderne et la littérature ancienne soient à jamais regardées comme inséparables, comme découlant l'une de l'autre, ainsi que les langues qui leur servent d'organe; langues dont l'état sera toujours l'indice le plus sûr du degré de progrès atteint par un peuple.

Jamais il ne sera possible d'approcher de la civilisation antique, par les arts ou la littérature, que lorsque leur étude sera pour les modernes ce qu'elle était pour les anciens, c'est-à-dire un besoin, plutôt qu'un désir vaniteux d'imitation à satisfaire; mais aussi jamais ce besoin ne sera plus vivement senti que chez des peuples placés, comme les Suisses, dans des circonstances analogues, sous le point de vue historique, naturel et politique.

La littérature des anciens trouvait ses tableaux, ses images et sa vie, dans la nature et dans l'histoire, comme elle trouvait son ordonnance et ses règles, dans l'inspiration des écrivains. Or la nature et l'histoire de notre patrie offrent-elles beaucoup moins d'éléments, beaucoup moins de vie que n'offraient celles des peuples de la Grèce, celles d'aucun peuple de l'Europe?

La sérénité du climat, les zéphirs, les bosquets d'oliviers et d'orangers, sont-ils une condition indispensa-

ble pour former le poète, développer la littérature d'un pays? Mais en ce cas d'où venait l'inspiration des bardes celtes, slaves et scandinaves? à quels spectacles, à quels souvenirs s'est formé le génie de Walter Scott, de Th. Moore, de Schiller? Ont-ils moins bien célébré les beautés et les horreurs de leur sombre nature; chanté les hauts faits et l'histoire de leurs aïeux, en un langage moins bien senti par leurs concitoyens, que ne l'ont fait, pour leur pays, les poètes de l'antiquité? Et cependant qu'on nous montre une seule contrée de l'univers, qui réunisse mieux que la nôtre les beautés et les horreurs du Nord, les grâces riantes du Midi; qui nous offre des légendes mieux faites pour inspirer le poète, l'historien, le romancier ou l'auteur dramatique. Elle n'a pas, à la vérité, des noms de princes, de rois et de conquérants à citer; elle n'a que des noms de simples citoyens, de simples peuplades, mais de ces noms ont dépendu ses destinées, les nôtres, et quelquefois aussi celles des rois.

Parcourez-la, cette terre étonnante, versant la poésie par tous ses pores; parcourez-la des bords de la Birse, aux majestueuses et pastorales rives des cantons primitifs; des bords riants du Léman aux sauvages gorges des Grisons; franchissez les colosses éternellement glacés de ces Alpes redoutables, et descendez aux vallons boisés de la Levantine, aux magiques rives des lacs du Tessin, jusqu'aux plaines d'Italie; partout se présenteront aux yeux, des tableaux que nous envient la Grèce et l'Europe; partout s'offriront à l'esprit, et en traits sublimes, des souvenirs de gloire, de patriotisme et

d'amour, qui semblent n'attendre que la voix d'un Walter Scott, d'un Moore, ou d'un Wordsworth, la lyre d'un Tasse, d'un Virgile ou d'un Homère helvétien.

Et dans un pays semblable, où le développement industriel, agricole et commercial peut mener à la fortune, y aurait-il moins d'honneur à lui consacrer sa plume et ses loisirs, pour peindre ces tableaux, perpétuer ces glorieux souvenirs; qu'il n'y en a à s'y livrer à un repos inutile, ou bien à s'occuper de sa structure minéralogique, zoologique, etc.?—Craint-on peut-être perpétuer ainsi de vieux préjugés, les souvenirs de vieilles haines, de légendes absurdes? mais depuis Winkelried jusqu'à Fontana; depuis les Thermopyles de Morgarten et de Saint-Jacques, jusqu'à la journée des géants de Marignan; depuis la vie solitaire du berger et du chasseur, jusqu'aux assemblées souveraines et aux fêtes fédérales des peuples d'Helvétie, que de noms, que d'actions, que d'épisodes pourraient, tantôt par la lecture, tantôt sur la scène, leur donner, non pas de fausses idées des temps et des mœurs, mais perpétuer en eux l'amour et le feu sacré de la patrie, en lui rendant d'un côté, ce que l'indifférence, la froideur des intérêts personnels, lui font perdre chaque jour de l'autre.

Tout cela, nous dira-t-on, est usé, tout cela a été cent et cent fois répété, l'on n'a que faire de ces lieux communs. Oui, sans doute; mais tous ces propos passeront avec leurs auteurs, et n'empêcheront pas le soleil, et le firmament d'être éternellement brillants et purs, comme aux jours de la création, bien qu'admirés sans cesse par des millions de créatures. Dans tous

les cas, nous n'en insisterions que plus fortement, sur la nécessité de donner chez nous à la littérature tous les encouragements qu'elle mérite par son influence.

Ces encouragements seront de trois espèces : par les colléges, par l'Académie, et en dehors des uns et des autres. Dans les colléges, en prenant soin qu'au moins dès la troisième classe, des exercices réguliers de composition libre, française ou classique, écrite ou orale, soient donnés aux élèves, sur différents sujets familiers, nationaux, littéraires ou même scientifiques, proportionnés à leur âge et à leur volée. Cette branche de l'enseignement littéraire pratique, éminemment utile pour le développement de l'esprit et du coeur; précieuse, indispensable, par l'aptitude étonnante qu'elle donne aux élèves, pour traiter plus tard leurs affaires, soit particulières, soit publiques, commerciales, scientifiques ou littéraires; cette branche, disons-nous, est d'une telle importance que nous ne croyons pas exagérer, en réclamant pour elle ce que nous avons vu ailleurs, pour le même objet, un régent à part; un régent dont la seule tâche serait de diriger la marche et l'ensemble des compositions diverses, de les corriger, à une heure réglée pour chaque classe, et chaque jour de la semaine.

Qu'on nous permette d'exprimer ici le voeu que les volées dites intermédiaires ou préparatoires, soient franchement remises à leur place, c'est-à-dire réunies au collége, sous la direction du principal. C'est là une amélioration conforme à ce qui se passe ailleurs avec le

plus grand succès pour des volées correspondantes, quant à l'âge, et aux objets d'enseignement. C'est une amélioration que les progrès littéraires exigent, aussi bien que les intérêts de la science et ceux de la discipline. — Que l'on ne rende pas l'âge d'étudiant trop précoce, que l'on prépare et enduise le fond du vase destiné à puiser aux sources vives de la science, sans quoi l'on s'expose à ne faire qu'une œuvre de Danaïdes.

Arrivant dans l'Académie, ainsi préparés, les étudiants n'apportant plus à leurs études sérieuses, des idées enfantines plutôt qu'insubordonnées, pourront d'autant mieux suivre et comprendre les leçons de l'enseignement supérieur en général, les cours de haute littérature en particulier. Ils pourront y être exercés, examinés sur des sujets d'un autre ordre, en prose ou en vers, et leur développement intellectuel se fera d'autant mieux, qu'il n'aura pas été trop hâtif, alimenté par un surcroît d'études préliminaires, ou nourri par la vanité. Nous ne voyons pas que dans les universités anglaises et allemandes, les études littéraires soient moins favorisées et moins florissantes que les études exactes et analytiques; nous en voyons même quelques-unes (telle que celle d'Oxford), où la littérature est plus cultivée que la science. Dans les unes et les autres, l'étudiant arrive à un âge où, responsable de ses propres actions, dirigé par un jugement et un goût mûri par des études vraiment préparatoires, il est en général mieux en état de choisir, avec discernement, le genre d'étude analogue à la vocation qu'il croit lui être plus convenable.

Il serait trop long d'énumérer ici comment il serait

possible alors de rendre dans notre Académie, leur rang et leur éclat, non-seulement aux lettres grecques et latines, mais encore à la littérature des langues modernes. Nous supposons que les étudiants qui se voueront à ces études, ne le pourront désormais avec succès qu'en y joignant la connaissance des principales de ces langues. Autant cette connaissance était inutile autrefois, avant que les grands écrivans du dernier siècle l'eussent enlevée à la barbarie, (malgré le pédantisme scolastique,) autant est-elle indispensable pour notre époque, à tout homme qui veut profiter de toutes les ressources de la science et de la civilisation moderne.

Nous ne saurions, par exemple à Genève, trop apprécier l'allemand. Comme savants, comme littérateurs, comme négociants, voyageurs ou industriels, comme Suisses enfin, cette langue nous offre une multitude d'avantages. Elle devrait faire partie obligée et régulière de notre enseignement public; et nous ne concevons pas qu'aujourd'hui, lorsque l'Université de France en a décrété l'étude dans tous les lycées, lorsque le français est généralement enseigné à tous dans les colléges de la Suisse et de l'Allemagne, Genève n'ait encore rien d'équivalent, rien de mieux à cet égard.

Les encouragements que la littérature pourrait recevoir en dehors de l'Académie et des colléges sont nombreux encore; mais, comme on ne saurait trop le remarquer, tout se lie sur la terre, une amélioration en amène toujours une autre.

Quand le chant et le goût musical seront générale-

ment cultivés, et enseignés régulièrement dans nos colléges, l'on pourra voir à Genève ce qui se voit en Allemagne. Des auteurs de mérite, pourront sentir leurs talents bien récompensés, en voyant leurs œuvres admises dans les recueils de chants sacrés, nationaux, etc., mis entre les mains de la jeunesse. Leurs succès et leur généreuse influence, maintiendront toujours vif et pur le feu sacré de la patrie; et ce spectacle, au lieu d'arracher des soupirs et des accents d'indignation du cœur des poètes et des citoyens, contribuera, soyons-en sûrs, à répandre une sorte de poésie, de doux parfum, et plus d'harmonie dans les rapports de tous les rangs de la société entre eux.

Quand le théâtre aura reçu l'extension et les améliorations que tout semble faire réclamer, l'élan littéraire ne se sentant plus comme aujourd'hui arrêté dans son généreux essor, pourra contribuer encore à former, à épurer la langue, le goût et l'esprit public. Il s'essaiera à créer des drames, des opéras nationaux pour notre scène, pièces diverses, auxquelles il ne sera pas nécessaire de passer à la filière parisienne, avant de parvenir jusqu'à nous. Nous ne voulons pas dire qu'il faille exclure de notre scène les pièces françaises, car une bonne direction théâtrale en trouverait toujours, dans le répertoire, des centaines qui pourraient parfaitement convenir à Genève, et qui d'ailleurs devraient être préalablement soumises à la sanction du Conseil municipal. Mais nous voulons faire allusion à certains drames ou vaudevilles que l'on hasarde, parfois, sur notre scène et devant un public que l'étranger ne com-

prend pas; pièces dont l'action, les chants, le langage et les allusions devraient être exclusivement laissés au public pour lequel on les a faites. Chacun doit le sentir, la composition, les souvenirs, les espérances et les usages de ce public, ne sont pas toujours faits pour sympathiser avec notre nationalité suisse et républicaine.

C'est ainsi que nous pourrons avoir un jour au milieu de nous un théâtre à la fois varié, national et bien fréquent. Ce qu'il faut à Genève, c'est un bon théâtre ou point du tout. Or, il est impossible, dans notre position, au centre de l'Europe, de n'avoir point de théâtre. Nous devons donc désirer d'en avoir un qui soit bon, sous tous les rapports, pour le *personnel* de la troupe comme pour le choix des pièces. D'ailleurs, dans une ville académicienne la représentation scénique des chefs-d'œuvres dramatiques, est le complément indispensable de tout cours bien raisonné de littérature.

Tout le monde y gagnera. Les citoyens y verront un passe-temps agréable; ils y trouveront l'occasion de se rencontrer souvent sous le même toit, d'assister aux mêmes spectacles; ils y prendront ainsi l'habitude de montrer de la sympathie ou de l'antipathie pour les mêmes sentiments, de blâmer ou d'applaudir pour les mêmes actions. Ils épureront leur cœur et leurs pensées, en répétant les mêmes chants. Les ouvriers y trouvant un délassement aussi peu dispendieux, que varié et nécessaire, s'en ménageront avec leurs familles et leurs amis l'innocente jouissance, et oublieront ainsi le vin, les cartes, et les querelles qui souvent en sont la suite. Dès lors les étrangers respectables ne remarque-

ront plus dans nos usages, ce je ne sais quoi de glacial qui les repousse, et que nous sommes trop enclins à prendre pour des mœurs. Les magistrats seront heureux aussi, d'avoir cette occasion fréquente de se sentir au milieu de leurs concitoyens. Leur présence les honorera, et contribuera à maintenir dans la salle et dans les esprits, le décorum d'un peuple honnête et civilisé. Cette salle elle-même sera la preuve du bon goût de ce peuple; et les premières loges surtout, attesteront celui des classes plus fortunées. L'industrie et le commerce trouveront ainsi un nouveau débouché, un nouvel emploi. Et les inconvénients, les abus qui suivent un théâtre, (comme tout au monde,) seront amplement combattus, contrebalancés par l'accord, par l'action et la réaction mutuelle et simultanée de nos lois, de nos mœurs et de nos institutions.

Quoi qu'il en soit, cette lutte entre la Littérature et la Science, nous paraît d'autant plus critique pour Genève, qu'il y a, nous le répétons, une étrange confusion de vues ou de principes. Les uns nous menacent de tous les débordements d'une littérature déjà jugée, et qui ne doit inspirer jamais que du dégoût, à un peuple élevé pour être vraiment républicain. Les autres nous menacent de toutes les invasions du communisme, du fourriérisme, d'une foule de théories sociales qui ont pris leur origine dans des pays, où l'inégalité des droits est consacrée en principe, et auxquelles il ne manque, pour prendre racine, que des hommes et un monde créés tout exprès. Tantôt l'on nous montre la

France avec ses révolutions, ses danses, ses théâtres, ses mœurs dont on nous fait une peinture telle, que (si l'on ne savait à quoi s'en tenir à cet égard) l'on devrait presque avoir honte de parler ou de comprendre le français. Tantôt l'on nous façonne un fantôme affreux que l'on charge de toutes les iniquités, de tous les crimes du genre humain, et que l'on nomme, selon le cas, Radicalisme, Esprit du siècle, Génie des révolutions; fantôme que l'on tient toujours prêt comme pour le faire apparaître, en temps et lieu, aux yeux des simples, des ignorants, de tous ceux qui effrayés n'en démêlent pas les causes et tout le mécanisme. Tantôt, enfin, l'on nous montre les États-Unis avec leur égoïsme industriel et tout spéculatif, avec leur mépris des beaux-arts, des belles-lettres, des bonnes manières, avec leurs principes démocratiques, que l'on a soin de nous revêtir de couleurs si odieuses, que nous ne savons réellement, si nous ne devrions pas rougir de Genève et de la Suisse. Et tout cela toutes les fois qu'il s'agit d'améliorations à opérer, de modèles à suivre, d'abus à prévenir ou à corriger dans nos diverses institutions.

Voilà ce qui nous semble aussi dangereux qu'incompréhensible, et il ne faut pas s'étonner si, à tort ou à droit, l'on suppose après cela quelquefois, plus de mal incurable dans le fond des choses, plus d'arrière-pensées dans les personnes, qu'il n'y en a réellement.

Si l'on nous objecte sans cesse, et avec quelque fondement, qu'aux États-Unis, (où les principes démocratiques sont franchement adoptés,) les chances de développement littéraire, de perfectionnement des beaux-

arts, sont moindres que partout ailleurs; si l'on nous y montre le crédit public presque anéanti, l'intérêt privé régnant en maître dans la vie électorale, dans tous les rapports des citoyens entre eux, et réduisant au *moi* par excellence, la plus simple expression de l'esprit public; nous pourrions répondre (déduction faite des exagérations et des antipathies), que le peuple de l'Union, (peuple à bien des égards, jeune encore et novice), s'est privé jusqu'ici d'un des moyens les plus efficaces de perfectibilité: le développement social et national par le développement individuel. Sans souvenirs de luttes bien longues, bien héroïques, pour l'établissement de son indépendance; sans traditions historiques de gloire nationale bien transcendante; placé d'ailleurs entre deux océans, à l'abri de toute pression extérieure vraiment dangereuse, est-il étonnant que l'éducation du cœur y ait manqué de ses plus généreux éléments? Peuple nouveau, qu'il aille aussi puiser aux sources éternelles du beau, et un jour viendra sans doute, où il ne lui manquera plus rien, pour former à son tour un peuple en tout grand et digne.

Mais après tout, s'il a donné dans ce travers, c'est précisément parce qu'il a négligé, plus qu'aucun autre peuple, les études littéraires; pourquoi donc le citer contre ceux qui en réclament le développement? Nous savons que chez les Américains le chimiste, le physicien, le mécanicien, l'ingénieur, le légiste, sont les seuls hommes qu'ils cherchent pour représenter leurs intérêts. On nous dit que par leurs intérêts, ils n'entendent déjà plus que leurs intérêts politiques et matériels.

D'un autre côté, nous savons que chez ce même peuple le littérateur, l'homme de lettres, est vu avec jalousie; qu'il est taxé de frélon, d'aristocrate, (il est vrai que la traite des nègres, la culture du tabac, la vapeur, le gaz et les chemins de fer ne sont pas faits pour inspirer*); mais on oublie que la position respective des deux pays est différente sous le point de vue national. L'Amérique est un sol à créer, à défricher, au moral comme au physique; la Suisse est une terre à remuer, à régénérer, à faire revivre de ses propres germes, joints à ceux que lui offrent à pleines mains le commerce, l'industrie et la législation moderne.

Ainsi n'attribuons point aux principes démocratiques des imperfections, des résultats qui ont leur cause partout ailleurs; prenons garde au contraire d'aller donner nous-mêmes un jour aveuglément et à pleines voiles, contre l'écueil auquel l'Amérique, déjà mieux éclairée, attribue elle-même ces résultats, ces imperfections.

Rallumons, relevons chez nous le flambeau littéraire trop languissant. Sans cela, nous aussi, compterions tôt ou tard comme elle, peu ou point d'ignorants; comme elle, une foule de gens instruits en physique, en chimie, en mécanique, en finance, qui feront marcher, spéculer Genève et la Suisse avec le siècle; mais nous n'y

* Les souvenirs de la vieille Angleterre, de la vieille Europe, l'histoire des premiers colons, leurs aventures dans les forêts, sur les lacs et les grands fleuves de l'Ouest, enfin la vie des chasseurs, les traités ou les guerres avec les Indiens, tels sont, avec les épisodes de la guerre d'indépendance, les sujets ordinaires qui peuvent surtout parler au cœur de l'Américain.

compterions plus de ces âmes élevées, généreuses et républicaines, qui les feront toujours marcher droit, spéculer juste. Rallumons le flambeau sans lequel, dans notre position au cœur de l'Europe, les plus nobles essors de l'imagination, les plus sublimes élans de la pensée, les mouvements les plus désintéressés de patriotisme, seront taxés de folie, remplacés par des tarifs bien justes, combattus par des manuels et des traités bien exacts, et finiront par s'éteindre, avec notre indépendance, sous le sel et sous la cendre de la plus stérile individualité.

V.

DÉVELOPPEMENT NATIONAL PAR LE DÉVELOPPEMENT INDUSTRIEL.

Tout cela, nous dira-t-on, peut être vrai. Mais comment coordonner toutes ces grandes choses avec nos petits moyens? Ce n'est pas encore ici le lieu de faire sentir, comment cette liaison pourra se faire par une organisation à la fois plus économique, et plus compréhensive. Nous dirons simplement que cette harmonie doit émaner de la force même des choses et des lois instinctives de développement social, si elles sont toutes libres et dûment consultées.

Un peuple peut avoir des traditions, des souvenirs confus, des espérances vagues; mais il ne consulte guère les uns et les autres dans sa vie ordinaire, il ne se détermine à se mouvoir dans un sens ou dans un

autre, que par une sorte de besoin créé par les circonstances intérieures ou extérieures de son époque, et non par un retour réel à tel ou tel système, qui a pu servir telle ou telle génération. En sorte qu'après un temps d'arrêt plus ou moins long, il n'attend qu'une impulsion favorable pour avancer. Si elle ne vient pas cette impulsion, et qu'il soit libre ce peuple, c'est alors qu'il se la donne, et qu'il avance.

Ainsi, le peuple de Genève en désirant se constituer, ou reconstituer en un état de société meilleure, n'a eu ni le besoin, ni la folie de revenir à son point de départ, à des temps, à des mœurs d'une civilisation imparfaite, qui n'existent plus pour nous, et qui n'existeront qu'avec l'accompagnement obligé de préjugés, d'intolérance, de torture, de chaînes, de bûchers, etc. Il ne veut point non plus porter la hache à ce qu'il y a dans ses institutions héréditaires de respectable et de sacré. Ceux qui le disent, le calomnient, le méconnaissent, ou bien ils n'en font point partie.

Pour prendre un exemple qui nous ramène à notre sujet, l'Académie de Genève a dû sa réputation méritée à la Réforme, et à des circonstances qui ne reviendront probablement jamais; elle a dû par exemple cette affluence d'étrangers qui la visitaient jadis, autant au renom de Genève comme cité protestante et libre, qu'à l'enseignement théologique et scientifique, alors plus libéral, et plus avancé chez elle que dans beaucoup d'autres pays. Mais aujourd'hui que beaucoup de pays et beaucoup de villes lui font concurrence, et à quelques égards l'ont devancée de beaucoup, il ne faut

pas s'étonner, si cette réputation tend à diminuer plutôt qu'à augmenter, il ne faut pas croire que tout, chez nous, soit aussi admirable et aussi admiré que notre nature ou nos antécédents. Ainsi, comme résultat nécessaire de cette concurrence, outre la diminution très-considérable du nombre des étudiants étrangers, Genève souffre du manque d'emploi pour une grande quantité de ses enfants qui auraient pu, il y a une vingtaine d'années encore, se tirer d'affaire, comme instituteurs, professeurs ou ministres, et qui sont maintenant réduits à s'expatrier au hasard, ou bien à végéter dans Genève pour contribuer à en faire plus que jamais une ville de leçons, c'est-à-dire une ville de théorie plus que de pratique; ce qui est pour un peuple comme pour tout individu, la marche directement inverse à celle que nous dictent la nature et l'histoire des progrès humains.

Mais ce n'est pas là le seul inconvénient. Ce système fait maintenant à la famille genevoise le tort de la priver annuellement de centaines de membres, qui l'auraient utilement servie dans les arts ou le commerce.

Ce tort est d'autant plus grave qu'il les force à une expatriation inutile, et souvent désolante; car tout pays pouvant nourrir un certain nombre d'habitants, et notre ville donnant nourriture et emplois lucratifs à près de huit mille étrangers, c'est-à-dire, au tiers presque de sa population; leurs places pourraient tout aussi bien être occupées par des enfants de Genève. Une des choses qui frappent en effet le plus le voyageur qui séjourne quelque temps parmi nous, c'est que les états de menuisiers, d'ébénistes, de serruriers, de maçons,

de tailleurs de pierre, de tailleurs d'habits, de vitriers, de cordonniers, de bouchers, de charrons, etc., sont presque tous exercés par des maîtres ou des ouvriers étrangers.

Si cette circonstance peut être attribuée en grande partie à une sorte de fierté, qui fait croire au Genevois qu'il y a du déshonneur à exercer de *gros états*, (comme si dans tout pays ce n'était pas l'homme qui honore le métier et non le métier qui dégrade l'homme,) ce préjugé lui-même semble avoir sa source dans notre système incomplet d'éducation publique.

Il est généralement reconnu que les jeunes gens qui ont suivi leurs classes dans les lycées ou colléges, deviennent souvent, faute d'exercice et de pratique, incapables de se servir de leurs mains; ayant d'ailleurs été habitués à toujours entendre vanter les anciens, les Grecs, les Romains, les héros du moyen âge, ils finissent par attacher des idées de servitude à l'exercice des professions industrielles les plus honorables, comme ils attachent une idée exclusive de patriotisme et de liberté à l'exercice des professions savantes. Habitude et idées qui sont d'autant plus dangereuses pour les jeunes gens, qu'elles leur font souvent mépriser l'état de leurs propres parents, d'autant plus dangereuse pour le pays, que le nombre de ceux qui en sont atteints est plus disproportionné avec celui de sa population. Qu'attendre, en effet, pour son développement industriel, d'une excroissance de citoyens dont quelques-uns ne savent allier des idées de prospérité nationale et de républicanisme qu'à celles de mains blanches, d'habits noirs, de cheveux

flottants, des joues efféminées, comme ils ne savent allier que des idées de servitude ou de terrorisme, à des barbes fortes, à des teints noircis par la sueur, par l'ardeur du soleil ou du charbon : oubliant que c'est à l'industrie, au commerce, aux manufactures, à l'activité d'esprit et de corps, que la Liberté a dû de renaître au moyen âge, à Venise, à Gênes, à Florence, à Pise, dans les cités de Flandres et d'Allemagne : oubliant sans doute aussi, que c'est aux barbes fortes et aux bras nerveux que Tyr et Carthage ont dû jadis leur puissance et leur bonheur; et qu'aujourd'hui même, sans l'industrie l'Amérique et la Grande-Bretagne ne seraient rien.

Mais, si l'influence d'un pareil système peut devenir préjudiciable aux véritables intérêts du pays; si elle peut être pernicieuse au caractère individuel, social et national, en donnant aux enfants des pauvres, comme à ceux des riches, des idées fausses sur leurs rapports réciproques; en leur faisant trop juger des hommes et des choses d'aujourd'hui, par les hommes et les choses d'autrefois; en faisant germer souvent dans leurs têtes soit des idées ambitieuses et hautaines de castes, soit des idées licencieuses et subversives de la morale et des lois; elle n'est pas moins dangereuse, cette influence, pour notre nationalité, par le seul fait de l'expatriation à laquelle elle force bon nombre de jeunes gens, et par l'obligation où elle met Genève de les voir remplacés par des étrangers. Qu'on nous permette d'expliquer notre pensée.

10

Les grandes migrations des peuples se font en général du Nord au Midi, ou de l'Est à l'Ouest; les petites migrations se font ordinairement des montagnes dans les plaines, des plaines dans les villes, et des villes dans les grandes capitales. Mais si elles sont le plus souvent la conséquence les unes des autres, si ce mouvement général des peuples et des individus tient à des causes providentielles plus ou moins hypothétiques, cela ne veut pas dire qu'elles soient toujours nécessaires. Nous pensons, au contraire, qu'elles résultent ordinairement des vices organiques d'institutions devenues insuffisantes pour les besoins d'un pays. Il est évident qu'en Suisse une meilleure organisation fédérale et communale y retiendrait une multitude de bras, et aurait sauvé ses enfants de bien des maux. Il est évident aussi que les cantons les moins peuplés sont les moins industrieux, et que les moins industrieux sont les plus pauvres; que les plus pauvres sont ceux qui fournissent le plus d'émigrants et de mercenaires.

Le tome VI de la Bibliothèque universelle (nouvelle série), contient un excellent article sur ce sujet par l'un de nos plus zélés concitoyens et de nos plus distingués publicistes, M. le major fédéral Huber-Saladin; on y lit ces mots: « En Suisse, il existe aujourd'hui plus de terres incultes que des bras suisses n'en ont encore défriché dans le Kentucki, sur l'Ohio, au Brésil et dans la Crimée. » On pourrait dire de même: Il existe aujourd'hui dans Genève plus de carrières lucratives que des Genevois n'en peuvent exploiter comme instituteurs, commis, ministres, etc., dans le reste de l'Europe.

Qu'en résulte-t-il? Ces carrières étant indispensables à nos besoins journaliers, et une grande partie de la jeunesse allant au dehors pour soutenir son existence, ce sont les gens des pays voisins qui viennent les remplir, et naturellement la préférence est donnée d'abord aux habitants de nos campagnes. Mais leur nombre ne suffit pas, l'agriculture les réclame; ce sont alors des Sardes, des Savoyards, des Badois, des Français qui viennent se joindre à eux. C'est ainsi que le vieux sang et le vieil esprit genevois s'en vont peu à peu et d'autant plus vite que si, par calcul, le Genevois n'élève pas une nombreuse famille, le campagnard transplanté dans nos murs en élève par calcul toujours une très-nombreuse; en sorte qu'il ne faut pas s'étonner si l'on compte que dans vingt à vingt-cinq ans, la vieille population protestante de Genève étant décimée, la nouvelle sera devenue en grande majorité étrangère et catholique; puisque les industriels dont Genève ne peut se passer viennent de pays étrangers et catholiques en grande partie.

Mais ce n'est pas tout: si l'on peut compter parmi les artisans qui sont au milieu de nous, des hommes dont l'industrie et la combourgeoisie nous honorent et nous conviennent; s'il en est qui aient, comme une partie de nos ancêtres, mais pour des causes différentes, adopté de cœur Genève, ses mœurs et ses idées républicaines, il en est, reconnaissons-le, qui n'y tiennent que par l'intérêt personnel, et qui verraient sans douleur la perte de son indépendance nationale, si elle était pour eux un moyen d'indépendance domestique. Il en est aussi,

disons-le, qui n'ont pas, à la vérité, l'âpre franchise, le rude langage, la fierté récalcitrante du vieux Genevois, mais qui se distinguent par un esprit de complaisance souple, par un ton flatteur toujours agréable pour la vanité. Or cet esprit et ce ton dont on ne leur fait pas un crime, puisqu'ils sont souvent le résultat de leur éducation politique, ne peuvent que dénaturer l'esprit républicain, sans lequel Genève ne fut et ne sera jamais grand'chose.

Cette lente altération de notre nationalité nous paraît d'autant plus certaine, que lorsqu'on veut réellement dénationaliser, éteindre l'esprit de liberté et d'indépendance d'un peuple, l'on n'emploie pas d'autres moyens. Demandez plutôt à l'Irlande, à Para et à la Pologne. Or, n'est-ce pas encore ici dans l'incohérence et l'insuffisance de nos diverses institutions, qu'il faut chercher la cause de ce mal, pour le guérir?

On a cru que la loi militaire, en appelant tous les jeunes gens, tous les citoyens sous les drapeaux; l'on a cru que l'éducation publique appelant quelque temps les garçons sur les mêmes bancs, dans la même cour, tous s'attacheraient également à l'idée d'une même patrie, d'une même nationalité, d'une même famille; et l'on commence à voir que cette nationalité, cette patrie, cette famille ne sont pas là tout entières, que cette idée n'est pas là dans tous les cœurs; parce qu'il n'y a jamais rien de bien complet, de bien harmonieux dans les cœurs, là où il n'y a rien de bien semblable dans la forme, dans le fond et dans le fait.

Il faut donc jeter les yeux autour de nous, et cher-

cher à prévenir ces conséquences fatales, en transmettant aux générations futures les éléments d'une organisation mise à la hauteur des voeux et des circonstances nouvelles. Il n'y a pour cela que deux moyens, qui s'offrent tout d'abord à l'esprit : donner à la jeunesse plus de carrière dans les arts et les métiers, etc., ou plus d'accès aux carrières publiques, dans l'administration, la législature, la magistrature, etc., en un mot, il faut mettre des digues, ôter les prétextes à l'expatriation.

Pendant longtemps l'horlogerie et la bijouterie portèrent à Genève les plus beaux fruits. Aussi pendant longtemps les jeunes Genevois des classes pauvres n'éprouvaient guère de répugnance à embrasser les branches inférieures de ces professions. Car, quoiqu'à certains égards, il faille moins de connaissances et d'adresse pour être polisseur de boîtes par exemple, que pour être ébéniste ou serrurier, l'idée de considération et de prospérité nationale qui se rattachait à la branche entière, s'étendait à toutes ses ramifications. On sait à quelles causes extérieures elle doit de n'être plus si vivace et si florissante. Ces causes indépendantes de nous, on pourra bien les combattre, on ne pourra pas les détruire ; on pourra faciliter la concurrence, mais nous ne pourrons jamais empêcher d'autres pays de faire des progrès dans cette industrie, et par conséquent de moins réclamer les produits de la nôtre.

Ne pouvant donc ni revoir ni ramener le temps où le quart presque de notre population citadine y trouvait des moyens d'existence et d'attachement au sol, il faut, nous le répétons, examiner à fond notre position, don-

ner à tous les jeunes gens ces moyens d'existence, cet attachement à leur sol, en leur facilitant non-seulement l'accès à d'autres carrières mécaniques et industrielles de toute espèce, mais encore à tous les emplois qui peuvent les retenir dans le pays. S'il y a pour Genève un grand avantage à ce que ses enfants voyagent, il y en a un plus grand à ce qu'ils ne soient pas forcés de voyager; le monde d'ailleurs leur sera toujours ouvert. L'indépendance acquise dans Genève leur sera-t-elle moins chère que celle acquise à Paris ou à Londres? leur fera-t-elle moins aimer Genève pour Genève et non pour le repos qu'ils y goûtent? leur fera-t-elle moins comprendre ses intérêts, ses besoins? Si cela n'est pas, en quoi doit donc consister le progrès, le bonheur d'un peuple placé comme le nôtre?

Nous l'avons rappelé ailleurs, il se rattache aux premiers besoins, matériels et physiques de l'homme, certains besoins moraux et intellectuels d'un ordre d'autant plus élevé qu'il aura fait plus de progrès; et selon que la Constitution politique d'un peuple aura satisfait à l'un de ses besoins plutôt qu'aux deux autres, aux trois également plutôt qu'à un seul, ce peuple sera d'autant plus développé, d'autant plus heureux, son lien social d'autant plus fort, et le sentiment de sa dignité nationale sera toujours en raison du sentiment de la force de ce lien. D'un autre côté, nous voyons qu'en général les peuples, comme les individus, qui peuvent se procurer avec le plus de facilité de quoi satisfaire leurs besoins matériels, sont ceux dont l'intelligence et la morale demeurent le moins

développées. Ainsi les Indiens du centre de l'Amérique, qui trouvent partout du gibier et des fruits, sont à cet égard très-inférieurs aux Indiens du Canada, que la nature force pour subsister et se vêtir, à recourir à toutes les ruses de la chasse et de la pêche.

Il en est de même des peuples chasseurs à l'égard des peuples nomades, de ceux-ci à l'égard des peuples agricoles, de ces derniers enfin à l'égard des habitants des villes. Mais en général, chez les uns et chez les autres, la somme de bonheur sera toujours égale à la somme des besoins satisfaits; comme la somme de progrès sera toujours égale à celle des facultés exercées. C'est une loi constante de la nature.

Si donc un peuple est placé de manière à éprouver les besoins des uns et des autres, ou des besoins analogues résultant de son sol, de son climat, de ses rapports internationaux, il est aisé d'en conclure que pour ce peuple, le sentiment de son bonheur, de sa dignité et de sa force sera d'autant plus vif que ses besoins divers seront mieux écoutés, plus noblement satisfaits, et ses facultés diverses plus énergiquement exercées.

Telle est la position de la plupart des peuples des zones tempérées, telle est surtout par la nature de son sol, la position de la Suisse. Au lieu d'être un mal, cette position est un trésor, un fonds de perfectionnement général que l'on ne saurait trop exploiter.

Éléments d'industrie agricole, pastorale, manufacturière; éléments de progrès divers dans les sciences et les lettres, dans la vie politique, fédérale, cantonale, communale, voilà ce qui s'y voit à chaque pas. Voilà ce qui

se trouve en partie à Genève; et ce qu'il faut chercher à exploiter, abandonnant à la scorie des vieilles exploitations, telle rouille que l'on peut croire de bon aloi, tel faux brillant qui nous éblouit.

Mais notre sujet n'est pas de signaler ici par quels moyens la Suisse pourrait, se pénétrant de nouvelles lumières, donner une nouvelle vie, une nouvelle force à toute sa confédération; par quels moyens de grands capitalistes pourraient, mieux pénétrés de ces vérités, donner à Genève en particulier une nouvelle impulsion, un nouveau lustre qui rejaillirait autant sur leurs personnes que sur leurs concitoyens. Notre but immédiat est d'indiquer par quels moyens il est possible de modifier nos institutions publiques de manière à empêcher l'expatriation de continuer, et l'esprit du vieux républicanisme genevois de s'en aller, par une pente douce, se fondre, et se perdre peut-être un jour, dans l'esprit des monarchies voisines.

Un de ces moyens serait le prompt établissement, sur une grande échelle, d'un collége industriel; c'est une prompte séparation des classes françaises et des classes littéraires; en un mot c'est une révision complète de nos lois sur les écoles et les colléges. Nous montrerons plus tard comment il sera possible d'obvier d'une manière vraiment nationale et patriotique aux dangers présumés de cette séparation.

Est-ce à dire que l'on doive jamais exclure des études littéraires, les enfants des citoyens pauvres? Tant s'en faut que nous voudrions une organisation telle que l'instruction fût aussi généreusement accessible dans un

collége que dans l'autre. Point de ces différences odieuses à l'esprit républicain, plus de ces comparaisons, germes de nos discordes. Que la République facilite à tous les parents indistinctement, et à prix égal, le choix des études qu'ils croient convenir à leurs enfants. Si, étant placés au collége littéraire, ils se montrent décidément impropres pour ce genre d'études, que le collége industriel leur soit ouvert, sans qu'il s'y rattache la moindre idée de dégradation. Si au contraire, étant placés d'abord dans ce dernier, ils font preuve d'une heureuse aptitude pour la science ou la littérature, que rien ne s'oppose à les faire passer dans le collége littéraire.

Une organisation telle que nous la concevons, n'autoriserait l'étude des langues mortes que vers l'âge de douze ans; les études préliminaires y seraient surtout celles de la langue maternelle, de l'histoire, de la géographie, de l'arithmétique et de la géométrie pratique, d'une ou de deux branches d'histoire naturelle. Ces études, lorsqu'elles sont fondées sur l'observation des faits et de la nature, sont toujours bonnes, toujours nécessaires, quelle que soit la vocation des élèves.

D'un collége industriel.

Qu'est-ce qu'un collége industriel? c'est un établissement dans lequel les garçons qui se vouent à l'exercice de quelque profession industrielle ou mécanique, font non-seulement l'apprentissage nécessaire pour cette profession, mais reçoivent en outre tous les soins, toute l'instruction que l'on peut désirer, sous la surveillance

et la direction de maîtres et de régents attachés à l'établissement.

Il en existe de semblables en Allemagne, en Angleterre, en France, et même en Suisse (nommément à Arau), et, sauf quelques inconvénients qu'il sera possible d'éviter, il n'y a partout qu'une voix pour s'applaudir de leurs heureux effets.

Les arts et métiers qui y sont le plus généralement enseignés sont ceux d'ébénistes, de serruriers, de tourneurs, de couteliers, d'armuriers, d'imprimeurs, de relieurs, de marbriers, de tailleurs de pierre, de chapeliers, de tailleurs, de cordonniers. Cet enseignement est confié à différents maîtres habiles dont les ateliers sont dans l'établissement. Les produits qui en sortent sont en partie au profit de ce dernier.

L'instruction que les élèves y reçoivent ne se borne pas à l'objet immédiat pour lequel ils y sont envoyés. Une administration paternelle est chargée de la surveillance générale, hygiénique, morale et religieuse. Les parents se trouvent ainsi complétement à l'abri de certaines craintes, que leur font éprouver les chances de mauvaise compagnie pendant un apprentissage ordinaire. Les leçons qui s'y donnent régulièrement, et sagement entremêlées avec les travaux, ont pour objet l'écriture, l'orthographe, le calcul, l'histoire nationale, l'histoire naturelle, la géographie, le chant, le dessin, quelque langue moderne étrangère. — Dans les classes plus élevées se donnent des cours de géométrie pratique, de physique, de chimie, de technologie, etc. Leur but est surtout de faire bien comprendre aux apprentis

la composition des matières premières, animales, végétales ou minérales, l'usage et le principe des machines, des instruments divers, employés dans les différents métiers, etc.

Telle est l'ébauche de l'établissement que nous désirons voir se fonder dans notre ville. Les élèves pourraient y être envoyés au sortir des écoles primaires, car il leur importe d'être instruits de très-bonne heure dans les connaissances simples et naturelles, proportionnées à leurs forces, avant d'être exercés au maniement des outils, et initiés à la connaissance pratique de leur état.

On comprend la multitude d'avantages qu'il en résulterait pour Genève : d'abord la cessation des exils forcés avec leurs tristes conséquences; un lien de plus pour la jeunesse dans le pays, ensuite une meilleure distribution des travaux manuels, selon la force et les capacités de ceux qui s'y destinent. Il en résulterait enfin l'immense avantage de ne plus dépendre des étrangers, et de voir se former d'habiles ouvriers et fabricants dans toutes les branches d'industrie propres à nos besoins et à la nature de notre sol.

Ainsi l'on pourrait adjoindre à ce gymnase industriel une école d'horlogerie dont nous possédons déjà des rudiments. On pourrait y adjoindre un atelier pour l'éducation des vers à soie, des cocons, etc., et contribuer efficacement à l'intelligence d'une culture qui n'a besoin que d'être mieux comprise et mieux encouragée, pour réussir dans notre canton au-delà de toutes les espérances qu'on en a formées.—On pourrait y adjoin-

dre enfin des leçons de mécanique, d'arpentage, etc., et obtenir ainsi tôt ou tard une école complète d'arts et métiers dont la réputation pourrait attirer un jour à Genève des élèves de tous les pays voisins, et devenir pour elle à la fois une nouvelle ressource, un nouveau moyen de prospérité et d'indépendance nationale.*

La question est de savoir maintenant comment on fondera ce collége, et aux frais de qui il sera entretenu. A cette question nous pourrions faire remarquer ici qu'il s'en est fondé ailleurs, avec des ressources moindres peut-être que celles dont nous pouvons disposer. De généreux citoyens ont contribué par exemple à la fondation de celui d'Arau, concurremment avec la ville. Il en est qui ont donné jusqu'à deux cent mille francs. Il est à présumer que presque tous les élèves que l'on envoie aux classes françaises avec l'intention de les mettre plus tard en apprentissage, seraient envoyés, de préférence, dans un établissement dont l'absence cause, depuis longtemps, les plaintes et l'embarras de plusieurs

* Il s'attache aux colléges industriels, comme à tout autre, certains abus, qu'une administration sage saura prévenir. Ainsi, de même que les études littéraires peuvent dégoûter beaucoup de jeunes gens des travaux des champs, ou des professions manuelles, et nuire à la société en la surchargeant de maîtres, de professeurs, de procureurs, d'avocats, de théologiens, etc., de même les études industrielles mal dirigées, peuvent dégoûter beaucoup de jeunes gens de professions qu'ils considèrent comme inférieures, et nuire à la société en lui donnant une quantité disproportionnée de mécaniciens, d'ingénieurs, etc., mais il y a remède dans l'un comme dans l'autre cas, et un seul inconvénient ne doit jamais aveugler sur mille avantages.

pères de famille. Or la séparation une fois opérée, la somme allouée pour le maintien des classes françaises pourrait servir à l'entretien du collége industriel. Le vieux Collége ou les casernes de Chantepoulet pourraient servir provisoirement à cette destination.

Il est bon de remarquer qu'aussitôt qu'un élève serait en état d'exercer la profession que ses parents et ses maîtres lui auraient fait suivre, il quitterait le collége et pourrait être recommandé en ville, comme ouvrier, à quelque chef d'atelier. Il y aurait d'ailleurs d'autres moyens d'encouragements que nous ne pouvons signaler ici.

Il est à présumer aussi que, vu la difficulté, vu même l'inutilité d'un collége commercial, ceux des élèves des classes littéraires qui se vouent au négoce (et pour lesquels ces études sont éminemment utiles), pourraient aller puiser des notions générales d'économie commerciale et domestique, au collége industriel, où nous supposons que des cours seraient donnés sur ces matières pour les volées supérieures.

Enfin, si c'est réellement un bien que le Genevois voyage, il pourra le faire plus tard comme ouvrier, maître, ou commis, aussi bien qu'en tout autre capacité, mais du moins il n'y sera plus forcé.

L'espace que nous nous sommes prescrit et l'absence de quelques renseignements nécessaires, nous empêchent d'en dire davantage sur ce sujet, malgré son importance. De zélés citoyens s'étaient, il y a quelques années, emparés de cette question pour fonder une

école industrielle; ils avaient même mis ce projet à exécution, mais il paraît que diverses difficultés, particulièrement la crainte de séparer la jeunesse genevoise en camp industriel et camp littéraire, ont contribué à faire tomber cette entreprise. Nous espérons que, dans notre position critique, ces questions ne resteront pas abandonnées à elles-mêmes et aux chances de l'avenir, mais qu'elles seront examinées à fond. Le bonheur du pays nous en fait un devoir autant qu'une nécessité.

VI.

DÉVELOPPEMENT NATIONAL PAR LE DÉVELOPPEMENT PHYSIQUE.

Pendant longtemps on s'est occupé bien plus du problème d'augmenter les populations, que du problème de les rendre à la fois industrieuses, saines et robustes; et les économistes, en voulant obvier par l'industrie aux misères qu'entraînent la pauvreté et la paresse, n'ont que trop souvent perdu de vue les misères qu'entraînent la maladie et la faiblesse du corps accablé de travail. Mais une belle nation ne serait-elle pas à un beau pays ce qu'une belle âme est à un beau corps? Nous avons entendu des voyageurs nommer les Circassiens, Suisses de l'Asie, à cause de leur indomptable esprit d'indépendance, serait-ce donc un si grand mal si l'on venait un jour à pouvoir qualifier les Suisses de Circassiens de l'Europe, sous le point de vue de développement et de beauté physique? Un pays heureux

et complet, ne serait-il pas celui qui compte le plus grand nombre d'hommes heureux et complets?

Nous insérâmes l'année dernière dans le Fédéral des articles sur ce sujet; il nous sera permis d'en intercaler incidentellement quelques fragments, en les rectifiant.

Ce mode de développement mérite d'autant plus d'être traité avec quelque étendue, qu'il semble être chez nous un des plus négligés.

S'il est vrai que le but de toute bonne éducation, soit de rendre un homme excellent sous tous les rapports, c'est-à-dire, à la fois moral, religieux, savant, courageux, robuste et habile dans toutes les circonstances; le but de l'éducation d'un peuple ne doit-il pas être analogue? Après avoir pourvu par tous les moyens que suggèrent la nature et l'expérience, aux vrais besoins, moraux et religieux, intellectuels et industriels d'une société, si l'on ne veut pas perdre d'un côté ce que l'on gagne de l'autre, ne doit-on pas aussi pourvoir à la santé du corps qui en est le principal, l'unique instrument? Que serviraient à un peuple l'industrie, la science, la religion même, si elles devaient lui coûter l'usage de ses membres et la santé, ce premier des biens? De deux modes de civilisation ou de culture, lequel sera le meilleur, celui qui rendra l'homme jeune encore à cinquante ans, ou celui qui le rendra vieux à trente? Qui formera la nation la plus puissante et la plus libre, une race de crétins ou bien une race d'athlètes? Laquelle sera la

plus éclairée et la plus florissante, une cité d'hommes d'action et de pratique, ou bien une cité d'hommes de théorie et de cabinet? Nous en avons la conviction, le développement industriel et intellectuel, a pour base et pour condition première le développement physique. On a pu montrer de petits phénomènes d'intelligence très-précoce, mais jamais ces prodiges ne l'ont été qu'aux dépens de leur santé, de leur vie ou de leur raison. Un corps faible pourra contenir un esprit fort, qui pourra concevoir de grandes choses, mais il ne pourra jamais les mettre à exécution par lui seul, et pourra devenir d'autant plus dangereux pour lui-même et pour la société, qu'il s'usera et se consumera le plus en vains efforts, qu'il trouvera le plus de résistance, ou le moins de sympathies.

Un des préjugés les plus fâcheux qu'ait introduits dans les esprits, la civilisation purement matérielle et mécanique, c'est l'idée que les forces motrices artificielles ont rendu les forces naturelles inutiles; comme si le genre humain devait réellement se trouver plus heureux et plus avancé de marcher à pas de géants sur des échasses, que fermement et sans autre appui sur ses propres jambes. Il en est résulté que, si, à certains égards, grâces au développement industriel et aux meilleurs soins donnés à la première enfance, le terme moyen de la vie semble s'être élevé et rapproché de l'âge mûr, à d'autres égards ce même âge mûr semble être suivi plutôt de la décrépitude et de la vieillesse. En effet, les individus et les nations sentant que d'efforts il leur reste à faire, pour atteindre par l'intelligence

la perfection industrielle, et par elle l'indépendance et la fortune, se livrent aveuglément et sans relâche aux travaux, aux études qui doivent les faire avancer plus vite dans la carrière où tous se lancent à l'envi. La jeunesse emportée, stimulée par ses parents, s'habituée à n'associer l'idée de bonheur et de devoir qu'avec l'idée de ces travaux ou de ces études, et dans tout cela les droits légitimes du corps sont oubliés, ou ne sont reconnus quelquefois, hélas! que lorsqu'il n'est plus temps.

Pourrait-il en être autrement? Dans les habitations, pour avoir plus de pièces, c'est-à-dire plus de revenu à recevoir, ou moins de loyer à payer, l'on s'entasse et se prive à la fois d'air, d'espace et de soleil. Les résultats physiques inévitables de cet état de choses sont: la permanence de gaz méphitiques et d'émanations humides, cause ordinaire de la perte de la vue et des dents, comme elle l'est des fièvres et des rhumatismes.

En effet, si l'on compare les tableaux de mortalité des principales villes de l'Europe, on verra qu'elle est la moins forte là où les rues sont les plus larges, les maisons les plus vastes, les mieux aérées et le mieux distribuées; que dans chaque ville les maladies, la misère, la décrépitude se trouvent toujours en plus grande proportion dans la partie où les appartements sont les plus resserrés, les rues les plus étroites, les maisons les plus hautes, les plus sombres et les plus entassées. Faut-il donc s'étonner si, malgré les brouillards de la Tamise, les tableaux comparatifs de mortalité entre Genève et Londres, par exemple, sont tout à l'avantage

de cette capitale, parce qu'elle contient proportionnellement beaucoup moins de maisons entassées, de rues et d'appartements étroits? faut-il s'étonner de la quantité comparative de personnes qui souffrent chez nous de la vue, des douleurs, et surtout des maux de dents, et des maux d'estomac qui en sont la suite?*

Et dans nos campagnes, là même où le climat et le sol sont le plus favorables à la santé, là même où les travaux en plein air devraient contribuer le plus à prolonger la vie, d'où vient que l'homme y devient si souvent cassé, infirme avant le temps, si ce n'est de causes analogues? si ce n'est surtout de l'usage de se renfermer pendant l'hiver en trop grand nombre, dans des chambres trop chaudes ou trop privées d'air, indépendamment de la pauvreté de la nourriture ou de l'excès du travail pendant l'été?

Dans les ateliers trop étroits et mal ventilés, la vie si précieuse des industriels n'est-elle pas encore exposée à bien des dangers, à bien des maux de l'esprit aussi bien que du corps, indépendamment de l'action délétère des substances employées dans certains états?

* C'est une remarque souvent faite, qu'il y a peu de pays où les dents soient plus délabrées qu'en Suisse; ce qui doit s'attribuer à la température, à l'usage immodéré du sucre et du fromage autant qu'à la négligence de se rincer la bouche après le repas, ainsi que le font généralement les Anglais, usage qui vaut cent fois mieux que celui du tabac.

Il est reconnu que chez l'homme la barbe et la moustache sont un préservatif des dents et de la gorge, mais l'homme de la fausse civilisation a préféré la mode à la santé. C'est ainsi que pendant un siècle il a dû porter une énorme perruque, parce qu'il a plu à quelques courtisans déhontés de flatter quelque roi chauve ou efféminé en l'imitant.

Adam Smith nous démontre que partout où la principale partie d'une population se livre à des occupations sédentaires, à des travaux manuels ou mécaniques d'un genre devenu uniforme, n'exigeant à la longue aucun exercice varié de l'intelligence, là aussi, les qualités intellectuelles et morales finissant par s'émousser, la société était le plus exposée à toutes sortes d'excès ou de violences de la part de cette partie de la population; de même qu'en sens inverse elle était souvent exposée à des doctrines extravagantes et pernicieuses, de la part de ceux dont l'esprit seul s'occupe de quelque spécialité dogmatique ou spéculative, pendant que leur corps s'émousse et s'engourdit.

La législature anglaise, pénétrée de ces vérités, alarmée des affreux excès auxquels se livrait la population des villes manufacturières, esclave et victime d'une industrie rapace autant que cruelle, a décrété que le travail des apprentis n'excèderait pas un nombre raisonnable d'heures. Elle a fait établir, dans le voisinage de ces villes, des promenades ouvertes au public, des espaces libres où les jeunes industriels peuvent se livrer en toute gaîté de cœur à des exercices, que la Nature, que la véritable civilisation nous ordonnent de favoriser, de diriger, mais jamais d'étouffer.

Cette législature a décrété de plus qu'il y aura près de chaque caserne, un espace où les soldats pourront jouer aux barres, au ballon, etc., afin d'obvier, autrement que par le fouet ou le système pénitentiaire, aux tentations, aux désordres auxquels donnent lieu la monotonie d'une vie de garnison. Et quelle constitution

pouvait mieux sentir ces besoins divers, que celle d'un pays qui attribue avec raison une portion de son énergie, de sa puissance, à la santé floride des deux tiers de sa population; qui attribue cette santé elle-même à cet esprit audacieux d'entreprise, à cet amour de jeux athlétiques (exceptons-en le cruel pugilat), non moins qu'à cette vie publique et d'action qui la caractérisent, quoique dans la vie domestique elle pousse quelquefois jusqu'à l'exagération, l'amour d'ailleurs si louable de l'ordre et du bien-être?

Il est reconnu qu'une quantité donnée d'air, dès qu'elle a été respirée trois ou quatre fois, est tellement décomposée qu'elle devient un poison lent pour les poumons. Or notre théâtre ne doit-il pas être considéré comme beaucoup trop petit relativement à notre population? N'y vient-elle pas souvent changer une atmosphère impure, pour une plus dangereuse encore? Comment donc ne pas désirer encore qu'une salle et plus grande, et mieux ventilée, soit construite pour notre public? Comment ne pas se rappeler, à cet égard du moins, cette réflexion de Rousseau, que de tous les êtres les hommes sont le moins faits pour vivre entassés.

Enfin dans nos colléges et nos écoles toutes les mesures ont-elles été prises pour que les salles contiennent toute la quantité d'air renouvelé, proportionnée au nombre des élèves qui y sont renfermés? sont-elles bien orientées de façon à recevoir la lumière de la manière la plus favorable à la vue?— les yeux n'y sont-ils pas trop longtemps fatigués par l'obligation de lire et d'é-

crire de mauvais caractères sur de mauvais papier?— les membres ne s'y rouillent-ils pas trop longtemps accroupis sur les bancs, dans une même posture?—l'imperfection des devoirs et des tâches ne doit-elle pas s'attribuer souvent à cette gêne, plutôt qu'à la mauvaise volonté ou au mauvais caractère des écoliers?

Nous demanderons encore: L'espace dans lequel ils ont leurs récréations, est-il assez vaste pour leur nombre, assez libre, assez aéré pour leurs jeux?—leurs jeux eux-mêmes sont-ils assez variés, et vraiment propres à les délasser et à les exercer tout à la fois?—le temps qui leur est accordé pour ces jeux et ces exercices est-il assez long pour qu'ils en usent sans une dangereuse précipitation?

Nous demanderons encore: L'organisation des classes, le programme annuel des leçons, permettent-ils aux maîtres de ne pas limiter autant que possible le temps donné à ces jeux, de ne jamais faire un crime aux élèves de s'être ébattus en plein air, lorsque peut-être, cette innocente récréation était alors la plus opportune, la plus nécessaire à leur santé?—les méthodes d'enseignement sont-elles bien à la portée de leur âge, proportionnées à la force de leur cerveau? en un mot ont-ils toujours la quantité de temps, d'air, de soleil, de mouvement, d'espace, qui les mette suffisamment en rapport avec les objets extérieurs, avec la nature, seul moyen préliminaire et pratique d'exercer leurs perceptions, d'empêcher leurs humeurs de se vicier, leur cœur de s'énerver, et leur corps de s'amollir?

A toutes ces questions, nous croyons qu'il serait bien difficile de répondre avec assurance et d'une manière très-satisfaisante, non plus qu'à celle-ci : le système d'encouragement et d'émulation employé dans nos colléges, est-il bien conforme au but principal de toute éducation?

Si des ateliers, des colléges et des écoles, *nous* passons dans l'intérieur des maisons, qu'y voyons-nous le plus souvent? — Ici des enfants qui, à peine rentrés chez eux, sont astreints à une immobilité *absolue* jusqu'à ce qu'ils aient fini leurs tâches; lorsqu'une bonne course aurait pu, en donnant du jeu à leurs membres engourdis, du ton à leurs poumons *viciés*, leur rendre l'intelligence et la mémoire plus active et plus prompte pour le lendemain; là, ce sont des enfants qui, n'étant guères envoyés en classe qu'afin de moins embarrasser chez eux, sont à leur retour tourmentés par leurs parents, négligés, ou congédiés par eux, pour se chercher dans les rues les premiers passe-temps, les premiers amis venus : ou bien ce sont des enfants auxquels on recommande tendrement de bien se garder de tout ce qui pourrait être dangereux; et par là on entend le moindre saut, le moindre élan de joie, la moindre course; en sorte que pour leur épargner une égratignure, une goutte de sueur, on les expose à se casser le cou, au premier accident, dans telle ou telle position dont tout autre, avec un peu d'habitude et d'exercice, se serait tiré sans peine et sans ombre de danger.

Ce sont enfin le plus souvent des enfants auxquels, dans leur excès de tendresse, leurs parents ne refusent rien, les laissant se gorger de friandises, de pâtisseries, etc.; des enfants que leurs parents désirent tellement voir grandir et se fortifier, qu'ils les saturent des mets les plus nourrissants, en sorte que pour ne pas les contrarier ou pour ne pas les perdre, ils sèment en eux des germes d'intempérance ou de maladie qui feront plus tard leur désespoir. Voyez, nous dit-on, voyez quelle croissance, quel air de prospérité, quel teint, quelle santé? Et puis lorsque vient l'hiver, à la moindre brise, on les surcharge tellement d'habits, de manteaux, de bonnets fourrés, qu'ils ne peuvent faire un pas sans transpirer. Qu'en résulte-t-il? C'est que cette transpiration continue et fiévreuse amollit tellement le tissu de la peau, que le moindre courant d'air devient réellement dangereux. Les toux, les rhumes se déclarent, les inflammations s'ensuivent, l'enfant est mis au lit, dans une chambre bien chaude, sous un tas de couvertures, si bien que le mal présent cède, à la vérité, mais la cause en reste pour se manifester tôt ou tard sous quelque forme plus dangereuse. Ces chères, mais pauvres créatures, sont enfin élevées comme dans une serre, où rien ne leur manque, sinon l'air, le soleil et l'espace. On a visé pour elles à une maturité précoce, à un épanouissement anticipé, elles y ont fleuri et mûri, il est vrai, plus vite que les simples plantes des champs, mais elles se sont desséchées ou fanées, lorsque celles-ci étaient encore en pleine sève.

C'est à peu près à cela seul que se bornent chez nous

les soins donnés au développement physique de la jeunesse; et l'on croit que tout est fait à cet égard, lorsqu'on la voit s'ébattre à quelques jeux, courir après quelque balle, sauter après quelque palet, ou s'accroupir à quelques parties de *mapis;* on croit que tout est fait pour les enfants des classes plus aisées, lorsqu'ils ont pris quelques leçons de danse, d'escrime ou d'équitation, leçons utiles, il est vrai, mais bien plus souvent objet de distinction vaniteuse et anti-républicaine. Faut-il s'en étonner, lorsqu'on entend dire : Il faut que la jeunesse s'habitue de bonne heure à se passer d'exercice, le temps est trop précieux pour être perdu à ces sortes de choses? Et s'il est encore beaucoup de jeunes gens qui doivent à une bonne constitution, à une paternelle surveillance; qui doivent au choix heureux de leurs exercices et de leurs amis, ainsi qu'à une sage distribution de leurs travaux et de leurs loisirs, de jouir d'une excellente santé de corps et d'esprit, lorsqu'ils sortent de leurs études ou de leur apprentissage, combien n'en est-il pas dont l'esprit, le corps et le cœur, dont la carrière et toute l'existence ont à souffrir des funestes habitudes et des maladies qui résultent le plus souvent d'un mode de vie sédentaire et casanier. Habitudes et maladies dont la faute originelle n'est pas tout entière à eux, mais plutôt au mode imparfait de notre organisation, plutôt à la lutte absurde qui existe entre la Physiologie et l'École soutenue par l'émulation, l'industrie et l'inexpérience.

D'où vient que les anciens l'ont encore emporté jus-

qu'ici, à tant d'égards, sur les modernes, dans les sciences, dans les arts, et même dans la politique et la législation, si ce n'est de ce que tous, ou presque tous, même leurs plus grands philosophes, leurs premiers magistrats, leurs Lycurgues comme leurs Socrates, étaient à la fois des hommes d'action et de grand cœur, des hommes qui passant leur jeunesse tantôt sur la place publique, tantôt dans les champs, tantôt dans les camps, tantôt dans la famille, tantôt dans la solitude, étaient à l'exception des esclaves, nés et placés dans les circonstances les plus favorables pour mettre en jeu toutes les facultés dont la nature humaine est susceptible, et pour devenir des hommes, auxquels il n'a manqué pour être complets que les bienfaits du christianisme et les grandes idées de la civilisation moderne?

D'où vient, par exemple, la différence qui existe à tant d'égards entre la moderne érudite Allemagne et la puissante Angleterre, si ce n'est surtout de ce que l'Anglais, héritier de l'esprit entreprenant, hardi et aventureux de ses ancêtres, (les Normands et les Saxons), toujours d'ailleurs, par sa position, par ses goûts, en contact ou en lutte avec les airs, la terre et les eaux, a déjà conçu, résolu et exécuté, là où en général, l'Allemand sédentaire vient à peine de méditer la longue et consciencieuse analyse préparatoire du travail qu'il entreprend? Mais cette analyse est pour lui une compensation, privé qu'il est, du reste, par la législature, d'une certaine liberté de la parole, de certaines conditions d'action et de vie, qui puissent le suivre des écoles ou des universités dans tout le cours de son existence.

Aussi l'étudiant allemand est-il le plus joyeux, le plus bruyant des êtres, comme pour se dédommager du calme auquel il devra s'habituer plus tard.

On voit aussi, partout ailleurs, que ceux qui, dans le silence et l'inaction du cabinet, se livrent trop exclusivement à des études spéciales trop abstraites, se privent par-là même à leur insu, d'un des moyens les plus énergiques et les plus naturels d'y faire de grands progrès, celui de la connaissance des hommes, des choses et de soi-même, par la pratique des hommes, des choses et de soi-même. Ce ne sont pas ceux qui s'occupent le plus de métaphysique, qui connaissent le mieux leur âme, ni ceux qui s'occupent le plus de jurisprudence ou de théologie, qui aiment toujours le plus sincèrement la justice et la charité. Des hommes pratiques, voilà ce qu'il faut en plus grande proportion dans un pays, pour toute espèce de progrès moral, religieux, industriel ou scientifique. Car ainsi que l'on peut être grand général, diriger d'étonnantes manœuvres, remporter d'éclatantes victoires, sans être capable d'analyser un seul grain de cette poudre avec laquelle on foudroie des armées; de même on peut être grand astronome, comprendre toute la mécanique céleste, et ne pas savoir exécuter une montre, dont on sait démontrer théoriquement tout le mécanisme; comme aussi, l'on peut être excellent naturaliste, chimiste ou mécanicien, sans rien entendre à la tactique des armées ou au gouvernement des peuples.

Voilà ce qui explique, indépendamment de diverses causes naturelles, l'immense supériorité physique, in-

tellectuelle et morale, des hommes qui combinent le plus les avantages de la vie extérieure avec ceux de la vie intérieure, des peuples qui, ne séparant pas la théorie de la pratique, se mettent le plus et se sentent ainsi le mieux en rapport avec la nature, et qui ont le mieux l'intelligence de son harmonieuse, infinie et parfaite variété.

Aussi lorsqu'on observe la marche suivie dans les écoles publiques en Angleterre, on ne peut s'empêcher de sentir la sagesse qui a présidé à leur organisation, sous le point de vue de l'hygiène et du développement physique. A la plupart de ces colléges sont attenants de vastes enclos, entourés d'arbres séculaires, des plaines ouvertes, où jusqu'à cinq et six cents élèves peuvent s'ébattre, et s'exercer sur une grande proportion à des jeux de barres, de ballon, de cricket, etc., en simple veste et souvent par tous les temps.* Mais ce n'est pas tout, la moyenne des leçons régulières ne dépasse pas vingt-huit heures par semaine; et l'après-midi des mardis, jeudis et samedis est libre, ou consacré en très-petite partie à des leçons d'agrément ou à des répétitions. (Joi-

* On a poussé dans quelques-uns l'attention jusqu'à construire en dalles des plateformes de près de deux mille pieds carrés, au bas d'une grande muraille, dans le but de faciliter le jeu de paume (dit *fives*), jeu où la balle doit être saisie au bond au moyen d'une raquette en bois, et renvoyée de même, contre le mur, à la partie adverse. C'est un des exercices les plus simples et les plus propres à mettre en jeu tous les muscles, toutes les forces. L'œil doit y calculer l'angle de réflexion, le bras appliquer le degré de force le plus défavorable à la position et à la distance de l'adversaire, le corps se plier à tous les mouvements pour atteindre la balle; chaque fois qu'elle est manquée, un point est perdu.

gnons à cela les vacances d'été et d'hiver.) Cependant nul ne viendra nous dire que l'enseignement en souffre, que l'Anglais soit le moins du monde en arrière des autres nations, sous le point de vue de la morale, de la religion ou des progrès divers. Si l'on y trouve des préjugés nationaux, des caractères excentriques, ou des âmes basses plus qu'ailleurs, cela s'explique, mais plus qu'ailleurs aussi l'on y trouve des âmes élevées, des caractères généreux, des idées philanthropiques et de vrais citoyens.

C'est une chose bien digne d'attention, que les leçons dans ces colléges sont mieux faites le lendemain des jours de demi-congé; que les élèves appartenant à la ville, y sont en général moins avancés et moins robustes, que n'est la majorité composée d'externes, et privée pour un temps des douceurs de la maison paternelle.

Tel est le système qui donne aux étudiants anglais les moyens d'arriver aux études supérieures avec des connaissances d'autant plus solides, qu'ils y joignent à l'habitude du grand air, l'expérience d'eux-mêmes, et la salutaire habitude d'assumer sur eux seuls la responsabilité de leurs pensées et de leurs actions. Certes on pourrait jeter sur ce tableau quelques ombres, qu'il faut attribuer au vice de certaines institutions vaniteuses et aristocratiques; mais, abstraction faite de ces ombres, faut-il s'étonner des lumières, de l'énergie et de la puissance d'un peuple ainsi élevé? Nous pouvons dire, sans crainte d'être taxé d'anglomanie, que quand bien même l'Angleterre perdrait toutes ses colonies, quand son aristocratie perdrait tous ses droits, et que

la liberté du commerce y serait proclamée dans tous ses ports, ce serait, grâces à ses institutions, toujours un peuple grand et respecté. Le fut-il jamais davantage que du temps de la république et de Cromwell?*

Mais bien d'autres causes contribuent encore à cette énergie, à cette puissance et à la beauté de ce développement physique, bien d'autres causes qui font un triste contraste avec celles qui s'opposent à nos progrès sous ce rapport. Ainsi l'énergie et la beauté du sang anglais peuvent s'attribuer encore au mélange des races celte, saxonne, et normande. La Suisse, contenant des peuples de race allemande, italienne, bourguignonne, etc., serait supérieurement placée pour favoriser ces croisements; mais ses lois cantonales, communales, absurdes autant qu'exclusives, sont toujours là pour s'opposer au libre établissement, à la libre circulation des Suisses, et par conséquent à ces alliances. L'énergie et la beauté du sang anglais peuvent s'attribuer à ce que la haute aristocratie ne dé-

* Nous ne voulons pas dire qu'il faille imiter tout ce qui se passe dans les colléges et les universités d'Angleterre. Nous y connaissons bien des abus, et ne les envisageons ici que sous le point de vue physiologique. Ainsi, d'où vient que la maigreur du *Cantab* (étudiant de Cambridge) est devenue proverbiale, relativement surtout à la santé de l'étudiant d'Oxford en général? si ce n'est, 1° de ce que l'émulation est plus grande à Cambridge qu'à Oxford. (Dans la dernière université un prix ou un grade est adjugé au candidat qui répond le mieux sur une certaine quantité de matériaux désignés, à Cambridge à celui-là seul qui répond le mieux sur la plus grande quantité de matériaux qu'il lui plaira de désigner.) 2° Cette différence vient de ce que les études à Cambridge sont plus analytiques et mathématiques qu'à Oxford. 3° De la différence du climat favorable à Oxford.

daigne pas de s'allier avec la bourgeoisie par les branches cadettes; chez nous au contraire l'esprit de castes a jeté de si profondes racines, que l'on y voit, plus qu'ailleurs peut-être, ces alliances entre consanguins condamnées par les physiologistes, pour le développement physique des races, autant qu'elles le sont par les moralistes, pour le développement social des peuples.

Mais, va-t-on nous dire, nous ne sommes qu'un petit peuple; à quoi bon tirer nos leçons, nos exemples, d'une puissance colossale, comme l'empire Britannique? Certes, nous ne sommes qu'un petit peuple, mais avec de semblables scrupules nous risquons de devenir encore plus petits. — Ce n'est pas à la grandeur géographique d'un pays qu'il faut mesurer son peuple; ce pays peut être très-limité, et pourtant (comme autrefois la Grèce et Rome dans leurs plus beaux jours, comme autrefois la Suisse elle-même), il peut contenir un peuple grand et fort par ses vertus, par ses institutions, autant que par ses lois.

Aussi l'Allemagne, où l'étude des anciens est cultivée avec autant d'ardeur que de succès, a-t-elle fini par reconnaître l'urgente nécessité de modifier le système d'instruction publique, uniquement sous le rapport de la santé des élèves? On commence à s'apercevoir que cette grande vertu de rester assis, pour devenir plus savant ou plus sage, peut aller directement contre le but qu'on se propose, et devenir la source d'infirmités et de vices auprès desquels l'ignorance est un trésor.

Nous avons sous les yeux une ordonnance du ministre de l'instruction publique en Prusse, prescrivant les

exercices du corps, et une distribution des études qui permette aux élèves d'avoir tout le temps nécessaire à leur développement physique. En d'autres parties de l'Allemagne, nommément en Wurtemberg, des enquêtes sur ce sujet ont été plus récemment ordonnées. Nous avons cité ailleurs des passages d'ouvrage écrits sur ces matières par le docteur Strass, et par le docteur Koch. Une de ces enquêtes a donné lieu à la publication d'une brochure du docteur en médecine Krauss, brochure de 170 pages que nous nous proposons de traduire, et dont nous ne donnerons ici que le résumé final. La circulaire gouvernementale à laquelle il a répondu, était adressée à tous les médecins du cercle, dans le but de réunir les conseils de leur expérience, sur les moyens de remédier à des symptômes et à des maux, qui dès longtemps se manifestaient dans la jeunesse des deux sexes fréquentant les écoles. Ces symptômes de détérioration se reconnaissaient chez les uns et chez les autres par la faiblesse croissante de la vue, par l'obligation plus fréquente de recourir à l'emploi des lunettes, par la contorsion de l'épine dorsale, par un développement moralement dangereux des régions abdominales (résultat observé chez presque toutes les personnes qui travaillent trop longtemps assises, nommément chez les tailleurs). Après avoir traité la question sous tous les points de vue, il en vient à cette conclusion :

1° Notre époque se fait remarquer des précédentes par le plus grand nombre de maladies gastriques et nerveuses : l'égoïsme, la sensualité et l'hypocondrie, en sont les conséquences morales les plus ordinaires. Dans

les classes supérieures, une trop grande ignorance des faits détermine un affaiblissement de la mémoire et de l'imagination. — Dans les classes inférieures, l'ignorance des faits jointe à une vicieuse éducation intellectuelle, détermine une répugnance insurmontable pour tout progrès moral soutenu.

2° Il faut en chercher la cause soit dans une éducation domestique trop tendre, soit dans le mode d'éducation publique.

Quant à l'éducation publique telle qu'elle est comprise aujourd'hui, il la trouve vicieuse sous tous les rapports. Elle commence trop tôt; un temps beaucoup trop long est donné aux leçons; elle excite une émulation et une ambition fâcheuses pour la société; elle cherche à développer trop tôt l'intelligence aux dépens du corps; enfin elle néglige entièrement la véritable éducation physique.

Le résultat de toutes ces recherches physiologiques, médicales et morales, le mène forcément aux déclarations suivantes:

1° L'âge le plus favorable pour le commencement de l'éducation intellectuelle, c'est l'âge de dix ans. — 2° L'espace de trois ans ainsi retranché du système ordinaire d'instruction doit être entièrement réservé à l'éducation par l'observation de la nature et des objets extérieurs.* — 3° L'éducation physique doit être constamment l'objet de la sollicitude et de la surveillance de ceux qui sont chargés de l'instruction publique, et doit

* *Anschauungsunterricht*, dont nous donnerons une idée plus bas.

marcher toujours de pair avec l'éducation intellectuelle. — 4° Tous les soins doivent être mis à donner, par la pratique et par l'histoire, la connaissance des faits. — 5° Le nombre des heures de leçons (y compris deux heures de préparation), ne doit pas dépasser six dans les écoles primaires, ni excéder sept, au plus neuf heures (y compris toutes les heures de préparations à domicile, de leçons particulières), pour les classes littéraires.

Quant aux écoles de filles, ses savantes recherches l'ont mené à conclure. 1° Que le mode trop *systématique* de développement intellectuel n'est ni propre ni favorable au sexe féminin. — 2° Que deux heures par jour suffisent pour ce développement. — 3° Que l'objet principal de l'éducation des femmes doit consister dans le perfectionnement moral, religieux, esthétique, et dans la connaissance de l'économie domestique.

Il termine enfin, après avoir recommandé les exercices du corps comme indispensables, en rappelant que le but de l'éducation parfaite d'un peuple, exige que l'instruction publique des colléges ait lieu principalement de l'âge de quatorze à dix-huit ans.

Le même auteur, après avoir indiqué les modifications nécessaires aux différentes branches de l'enseignement, après avoir signalé surtout l'absurdité des leçons purement didactiques de religion et de morale, les dangers de faire prendre ainsi la connaissance des mots pour la connaissance des choses, démontre la nécessité de consulter en tout la nature, de ne plus considérer l'instruction uniquement comme un moyen d'existence ou de vaniteuse distinction, mais comme un moyen de per-

fectionnement intellectuel qu'il faut combiner avec l'âge et les lois de développement physique. C'est pourquoi, d'accord avec Rousseau, avec Locke, avec Montaigne, d'accord avec Bichat et tous les physiologistes, il en revient à cet égard aux idées éternelles et fondamentales de toute civilisation : développement social par développement individuel, développement individuel et social par l'exercice et le juste équilibre de toutes les facultés humaines. C'est ainsi qu'à cet égard nous sommes sans cesse obligés de reconnaître la supériorité des anciens.

Pendant longtemps, lorsqu'en Italie et dans la grande Grèce, l'on voulait énergiquement affirmer la certitude d'un événement réel mais incroyable, l'usage était de l'appuyer de ce dicton : *C'est plus vrai que la bataille de Sagra*. Voici quelle en est l'origine. Crotone était une république célèbre non moins pour ses écoles de philosophie que pour la force, les bonnes mœurs et la santé de ses habitants. Nulle part en ces temps-là, les mathématiques, l'astronomie, la physique et les hautes sciences exactes n'étaient étudiées avec plus d'ardeur et de succès que dans cette cité. Nulle part aussi la musique et les beaux-arts n'étaient cultivés avec plus d'enthousiasme et de goût.

C'est à Pythagore de Samos, fondateur de l'école italienne, que Crotone devait surtout cette immense supériorité. C'est à lui qu'on doit la précieuse démonstration de la valeur du carré de l'hypothénuse, la théorie des sons et d'autres précieuses découvertes. On connaît son

système de l'univers où, conformément au système retrouvé vingt et un siècles plus tard, il plaça le soleil au centre et toutes les planètes se mouvant autour de lui, en orbites elliptiques. Telle était l'immensité de sa science, la puissance de son génie, la dignité de sa personne, que les gens de Crotone crurent voir en lui quelque chose de divin.

A son arrivée dans cette ville, les jeunes gens ne respectaient plus rien, ni les lois, ni la vieillesse, ni leurs parents. Les parents ne s'occupaient que des moyens de s'enrichir, les vieillards ne songeaient qu'à entasser des trésors. Les riches passaient leur vie dans l'oisiveté, le mépris de la science et de toute espèce de travail soit du corps, soit de l'esprit. Les plus rudes travaux de la ville et des champs étaient abandonnés aux prisonniers, aux esclaves et aux affranchis. Nous n'énumérerons pas ici les moyens par lesquels Pythagore réussit à se faire entourer d'une multitude de sectateurs. Il nous suffira de dire que Crotone eut dès lors des institutions où tous les citoyens recevaient les bienfaits d'une instruction complète. Au nombre de ces bienfaits il faut mettre les exercices du corps (Pythagore lui-même y excellait, et à l'âge de 18 ans avait été vainqueur aux jeux olympiques). Aussi tous les exercices gymnastiques y étaient-ils en très-grand honneur; les Crotoniates y firent de tels progrès que l'on en vit sept en un seul jour remporter à Olympie cette couronne d'olivier qu'enviaient les plus grands rois. A cet égard, le dernier des Crotoniates, disait un proverbe grec, valait le premier des Hellènes. Ils étaient d'ailleurs cités partout comme

des modèles de tempérance et de savoir. Car Pythagore leur avait inculqué pour principes du vrai bonheur terrestre le sentiment du devoir accompli, celui d'une bonne conscience, l'étude de la nature, et l'amour de la patrie, comme inséparable du culte de la Divinité.

Non loin de Crotone florissait une ville puissante, dont les abitants dégénérés et aveuglés par une longue prospérité, avaient fini par s'abandonner à la jouissance du présent, à l'insouciance de l'avenir et à tous les raffinements d'une civilisation effrénée. Cette ville se nommait Sybaris. Le nom de Sybarite était déjà devenu proverbial et synonyme d'efféminé. On se rappelle la réponse de celui qui, étendu sur un lit de roses, n'osait se remuer de peur qu'une feuille ne le blessât.

Depuis longtemps Crotone et Sybaris vivaient en paix. Cependant un jour s'élève une contestation entre les deux états, une guerre éclate. La présomptueuse Sybaris commandait à vingt-cinq villes et à une brillante armée de trois cent mille combattants. Crotone se commandait à elle-même. A cette nouvelle, cent mille de ses citoyens se mettent en campagne. Le célèbre Milon, ancien disciple de Pythagore, marche à leur tête, armé et vêtu comme Hercule. Les trois cent mille Sybarites osèrent d'abord attendre l'approche formidable des Crotoniates; mais bientôt ne pouvant supporter leurs regards, ils se dispersèrent ou furent mis en pièces, et Sybaris disparut, rasée de fond en comble.

Crotone jouit encore de longues années de sagesse et de prospérité. Cependant peu à peu ses habitants se relâchèrent à leur tour, se reposant autant sur les char-

mes de la paix que sur la renommée de leurs aïeux; ils négligèrent peu à peu toutes les sages institutions de Pythagore et tombèrent dans un état de démoralisation complète: si bien qu'un jour une querelle survenant entre eux et les Locriens, petite nation voisine, leurs deux armées se rencontrèrent sur les bords du Sagra (petite rivière des Abruzzes). Cette fois-ci les Crotoniates avaient pour eux cent trente mille combattants et leur antique gloire; les Locriens n'étaient que dix mille aidés de quelques alliés; ils avaient pour eux leur vigueur et la justice de leur cause. La bataille ne tarda pas à s'engager; mais il en fut alors des Crotoniates comme autrefois des Sybarites; leur défaite parut si étonnante et si miraculeuse que c'est depuis ce temps qu'on a dit en parlant d'un événement merveilleux, *c'est plus vrai que la bataille de Sagra.*

Il faut l'avouer, nous en sommes toujours vis-à-vis des anciens quant aux lois de développement social, comme quant aux lois du beau, c'est-à-dire, très-avancés en fait de théorie, mais frappés d'impuissance ou de stupeur à l'aspect de leurs magnificences architecturales, ou de leurs trésors littéraires et philosophiques; et quoique à une époque plus éloignée, la corruption générale ait gagné les institutions les mieux faites pour en préserver, celles-ci nous révèlent par les grands citoyens, par les grands philosophes et les héros qu'elles ont produits, le secret d'une civilisation qui nous paraîtrait fabuleuse, si elle n'était attestée par d'impérissables monuments.

Aujourd'hui donc que la société se tourne et retourne sur elle-même et fait de vains efforts pour se réorganiser, où trouver le mot de l'énigme qu'elle cherche à résoudre, si ce n'est dans ces monuments majestueux dont le silence aussi-bien que la voix, oracle des siècles, accusent également notre insuffisance, notre petitesse et ce qu'il nous reste à faire. Nous le répétons, s'il est absurde de songer à organiser dans les temps modernes des gymnases, des jeux olympiques, etc., il n'est pas moins absurde et dangereux de ne comprendre la civilisation, que dans le sens tout didactique ou tout matériel. S'il est ridicule de vouloir nous ramener aux légumes de Pythagore, au brouet noir de Lycurgue, à l'esclavage et à la politique des anciens, il ne l'est pas moins de dire qu'il soit impossible de s'approprier l'esprit qui inspira leurs institutions, en vue de la force, de la vertu et de la gloire qui les accompagna. Or de tous les peuples modernes, le Suisse est celui qui, par sa position géographique et militaire comme par sa constitution politique, en a le plus les moyens et le besoin.

Les institutions gymnastiques des anciens ont produit des merveilles, essayons-en franchement et avec assurance; cela vaudra mieux que de consumer l'esprit de la jeunesse à en étudier l'histoire et les minutieux détails; elle les comprendra mieux en les imitant, là où l'imitation est louable et possible dans tous les siècles.

Au reste on ne nous accusera pas d'avoir des idées trop avancées; et nous ne faisons que revenir à celles des bons vieux temps de la Suisse. Si nous nous reportons à ces temps-là et que nous lisions les plus vieilles chro-

niques, nous y verrons des institutions analogues : pour les hommes des jeux athlétiques, dont on trouve encore des restes dans quelques vallées, là même où la race est encore la plus belle ; pour l'enfance et la jeunesse des emplacements où elles s'exerçaient aussi au tir, à la lutte, à la course, etc. Les jeunes gens des villes, riches et pauvres, avaient des réunions fréquentes, que les magistrats encouragaient soit par leur présence, soit par des prix délivrés au nom de la commune ou de l'État. S'exercer en troupe ou séparément à différentes évolutions militaires, à des jeux de force et d'adresse ; célébrer en chœur les exploits des aïeux, le bonheur et l'avenir de la patrie suisse, tel en était le but immédiat ; former une pépinière de bons citoyens, tel en était le but éloigné mais sûr.

Quoiqu'il manque de renseignements exacts sur cette époque reculée, nous lisons* que, pendant les guerres et au retour des armées triomphantes des confédérés, on voyait souvent des troupes de jeunes garçons, aller au-devant d'eux, en bon ordre, au son des instruments, et armés de lances ou d'arbalètes. Jusqu'à la fin du dix-septième siècle, il n'y avait dans certains cantons aucune solennité, pas un mariage, pas un baptême où les hommes ne se présentassent en armes, équipés à leurs propres frais, non par mesure de précaution, (rien de plus pacifique que n'étaient ces bons Helvétiens), mais c'était là un usage républicain, issu d'anciennes ordonnances. Leur objet était d'accoutumer les citoyens à

* Von Rodt, *Kriegswesen der Berner*.

l'idée d'avoir toujours la patrie et sa défense présentes à l'esprit, dans toutes les circonstances importantes de la vie; et comme on donnait aux jeunes Romains la toge, de même en quelques cantons les parents donnaient-ils une hallebarde aux jeunes Suisses arrivés à l'âge de seize ans, âge où ils commençaient à exercer les droits de citoyens dans les assemblées générales.

La Suisse retirait des avantages incalculables de ces coutumes: d'abord l'infusion du goût et des premiers éléments de l'art militaire, (alors comme aujourd'hui, base indispensable de son indépendance); elle en retirait ensuite le maintien de la force et de la santé publique, et par elles celui de la pureté et de la simplicité des mœurs. Elle en retirait le maintien du sentiment fraternel et social entre les citoyens. C'était là en effet, que se contractaient ces amitiés précieuses, cette noble émulation qui les suivaient dans tout le cours de leur existence pendant la paix, comme à la guerre. Enfin divers cantons en retiraient une économie immense, grâce à laquelle ils pouvaient subvenir sans peine à une foule de dépenses et de travaux, qui nous épouvanteraient aujourd'hui. Les citoyens étant libres et armés à leurs propres frais, étaient regardés dans ces temps-là comme égaux aux gentilshommes et aux barons de l'Empire, leur civisme n'en était que plus héroïque, et en cas de désastre à la guerre, ils ne se sentaient jamais tentés d'abandonner des armes, qui étaient leur propriété et faisaient leur gloire.*

* Croirait-on qu'il y ait aujourd'hui un canton où naguère prévalait

Le peuple suisse conserva longtemps encore ces institutions. Aussi longtemps qu'il fut mu par une grande pensée, celle de se faire respecter envers et contre tous, il se montra grand et parfois sublime; connaissance pratique de ses propres forces; habitude de s'exercer sur toute espèce de terrain, par toute espèce de température; nécessité de mettre en jeu toutes ses facultés, d'étudier le fort et le faible de chaque position; rapidité, simultanéité de conception et d'exécution, tels sont quelques-uns des avantages qui résultaient pour lui de ces différents usages. Voilà ce qui explique en partie l'étonnante supériorité de sa tactique redoutable; voilà comment la phalange suisse devint l'égale de la phalange romaine ou macédonienne, même depuis l'invention des armes à feu. Doit-on, après cela, s'étonner de lire dans Machiavel, parlant des Suisses: « Il est une « nation redoutable pour la France, tant à cause de son « voisinage qu'à cause de sa promptitude à courir aux « armes; elle est si grande qu'on ne saurait y pourvoir « assez à temps. » (*Portrait de la France.*) Doit-on s'étonner de cette lettre que Charles le Téméraire écrivait

ce noble usage, et où cependant il se trouve en ce moment près de 20,000 citoyens de landwehr armés encore à leurs propres frais, mais dont on refuse la présence et les services, uniquement à cause de *cette circonstance*, tant est grande la manie d'imiter l'uniforme et le service militaire étranger. Qu'y a-t-on gagné sous le point de vue moral et patriotique? Rien. Sous le point de vue du bon goût? moins que rien. — Sous le point de vue financier? La dépense d'un louis pour l'État à chaque garçon qui naît. En adoptant un uniforme d'un modèle simple, naturel et d'une étoffe fabriquée dans le pays, l'on aurait une armée nationale et modèle, mais on ne sait plus presque être soi.

aux ligues avant la guerre qui fit sa ruine : « Vous savez et nul ne l'ignore que je tiens la vaillance pour la première des vertus humaines, et comme vous avez mérité le renom du plus vaillant peuple de la chrétienté, vous pouvez penser que je vous porte une plus haute estime qu'à toutes autres communautés ou princes. » (De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, tome X, page 158.)

Ce même historien décrivant plus bas la terreur de Charles lorsqu'il apprit que les Suisses avaient commencé les hostilités contre lui, ajoute : « Il n'était préparé en aucune façon à soutenir l'attaque de ces hommes terribles qu'aucun péril n'effrayait, que nulle résistance n'arrêtait, qui prenaient les forteresses d'assaut sans artillerie, qui brisaient les portes des villes à coup de haches, etc., etc. » (Tome X, page 458.) Aussi Walter Scott pouvait-il bien dire : « Les exploits des anciens Suisses sont si merveilleux, qu'ils réalisent les victoires fabuleuses des romanciers. » (*Anne de Geierstein*, vol. I, ch. 7.) Et l'auteur français des *Soirées helvétiennes*, put bien s'exagérer leur bravoure, au point de dire : « Les Suisses n'avaient point d'Homère, ils étaient tous Achilles. »

Ces temps-là ne sont plus, il est vrai, et nous ne désirons point revoir les actes de barbarie ou de cruauté auxquels les Suisses avaient été forcés par les infatigables attaques de leurs ennemis. Mais sommes-nous dans une position assez rassurante pour renoncer à des institutions dont le résultat fut le salut, l'indépendance de la Suisse, et le respect qu'elle inspira longtemps aux

nations. La dureté, la barbarie sont-elles une conséquence inévitable de la force physique? Nous voyons le plus souvent au contraire, la générosité, la douceur, la force morale en être la suite et l'apanage; comme on ne voit que trop souvent un caractère bas, haineux et vindicatif, être le partage de corps faibles ou énervés.

La défaveur dans laquelle tombèrent ces institutions et avec elles d'autres usages, ne peut que trop bien s'expliquer. Après les grandes guerres de l'indépendance, les magistrats et les municipalités suisses les maintinrent longtemps encore, et l'on en voit des restes ou des renouvellements intéressants dans plusieurs cantons. Peu à peu cependant l'on y attacha moins d'importance.

Plusieurs causes contribuèrent à ce refroidissement, entre autres la paix et les capitulations militaires. Ces capitulations étant considérées comme un moyen d'avoir aux frais de l'étranger une école militaire et une armée bien disciplinée toujours prête, on se relâcha dans toutes les institutions qui y avaient rapport. Ce qui leur porta un coup fatal ce fut, autant que l'or des rois et le luxe des cours, le dédain des soldats et des officiers qui, retirés du service étranger, tournaient en ridicule l'armement, l'équipement grossier, et en général les institutions militaires de leurs compatriotes. Rentrés dans leurs foyers avec une pension, souvent pénétrés de principes antirépublicains, un grand nombre ne savaient plus ni sentir, ni favoriser rien de ce qui avait contribué le plus efficacement

quoique le plus insensiblement, au maintien du civisme et de l'esprit à la fois martial et national. On ne savait déjà plus être soi, et après avoir servi de glorieux modèle, les milices suisses n'étaient, dans la plupart des cantons, guère plus qu'une imitation mesquine ou grotesque des troupes étrangères.

La ridicule affectation des manières, du langage et des usages des cours, avait inspiré à un grand nombre de parvenus, l'envie de s'en donner les airs, et bientôt l'on vit beaucoup de parents montrer leur antipathie pour des exercices et des jeux qui mettaient leurs fils sur les mêmes rangs que les fils de simples citoyens. On peut bien dire que la rage des titres et de l'imitation inutile et servile a été l'une des plus terribles pestes morales de l'Helvétie.

C'est ainsi et par d'autres influences encore que se dénationalisèrent peu à peu les antiques, les loyales coutumes des Suisses. Après la désastreuse guerre de 1712 où ils tournèrent contre eux-mêmes ce qui leur restait d'énergie, suivit une ère de repos complet, une de ces périodes calmes et solennelles qui sont pour les peuples comme pour les individus un temps de réflexion et d'épreuve décisive. Tous pouvaient encore profiter des grandes leçons du passé, un nouveau champ d'action et de réparation s'ouvrait devant tous pour continuer et perfectionner l'œuvre des siècles précédents. Mais hélas! le repos engendra l'insouciance et la présomption ; on laissa les événements suivre leur marche; on crut même avoir atteint le plus haut degré de perfection,

Ici l'on se comparait aux Romains, et l'on oubliait qu'ils n'avaient dû leur grandeur qu'à ce qu'ils avaient par leurs conquêtes voulu des concitoyens plutôt que des sujets. On se comparait aux Grecs (on les avait égalés en effet jadis par les armes), et l'on ne savait plus en imiter que ce qui les avait menés à la ruine du sentiment fédéral et républicain: le service mercenaire et la défense des trônes.

Là, on se comparait à l'aristocratie anglaise, et l'on oubliait que cette aristocratie toute superbe qu'on la suppose, cherchait à gagner l'affection et l'estime, plus que le dévoûment et la flatterie des classes moyennes, dont elle ne dédaignait pas l'alliance, du moins par les branches cadettes; on oubliait qu'au lieu de se défier des talents et du mérite, c'était un titre de plus à sa généreuse hospitalité.

En revanche, il est vrai, l'on s'occupait beaucoup et avec raison de l'agriculture, du bien-être tout matériel; mais l'on finit par croire que pourvu que le peuple bût, mangeât beaucoup et pensât d'autant moins, tout était pour le mieux. Mais bientôt l'admiration servile pour des titres de noblesse et pour le privilége, fut un des débris du vieux temps que l'on s'étudiait le plus à sauver du naufrage de la féodalité. En sorte que les masses finirent par confondre dans leur esprit les idées de loyauté, de vieille Suisse et d'amour des lois, avec des idées d'exclusisme, comme aujourd'hui elles sont prêtes à confondre celles de progrès et de liberté, avec les idées héréditaires de bien-être matériel.

C'est ainsi que l'on en vint peu à peu à cette époque

où tout mouvement trop expansif de la part d'un enfant, comme de la part d'un peuple, était regardé comme un signe d'amour d'indépendance, qu'il fallait se hâter d'étouffer à tout prix. Et lorsque le mot indépendance lui-même finit par être réprouvé, comme exprimant une chose dangereuse, coupable, impossible; lorsque les idées de liberté, de tolérance furent un crime, comment s'étonner que les mots d'indépendance nationale, de patrie et d'honneur, aient pu être également compris d'un peuple qu'on avait retenu dans les langes ou remis à la lisière; d'un peuple dont on disait alors, comme on dit encore aujourd'hui : il n'est pas mûr pour la liberté; quoiqu'il n'eût, pendant deux siècles, grandi, vécu et combattu que pour elle.

Enfin l'on avait, disait-on, une carrière toute faite, un débouché toujours sûr pour un surcroît imaginaire de population, une école superbe pour former de bons officiers, un corps de 25 à 30,000 hommes dispersés aux portes des palais des rois, mais toujours prêts, au terme des capitulations, à marcher au secours de la patrie commune; et de ces milliers de citoyens prêts à s'entr'égorger pour la défense des trônes, à peine, ô honte! ô malheur éternel! à peine en revint-il quelques-uns pour donner une goutte de leur sang à cette vieille terre des braves, assaillie à la fois par l'intrigue, par le fer, par le feu, et déchirée dans ses entrailles par la discorde de ses enfants égarés. Aussi, comme le grand Haller pouvait bien s'écrier, il y a plus d'un siècle, en lisant dans l'avenir :

Sag' an, Helvetien! du Heldenvaterland!
Wie ist dein altes Volk dem jetzigen verwandt? *

Comme chacun peut bien dire en portant ses regards ou ses souvenirs de cinquante ans en arrière vers Rothenthurm et Stanz, derniers témoins des vieilles vertus helvétiques à leur moment suprême : O Suisse! il n'y aura jamais plus de force invincible pour tes enfants, que là où ils auront appris à ne pas séparer dans leur cœur les mots de patrie, d'indépendance et de religion.

Voilà le rôle déchirant où la Suisse fut menée, par l'abandon ou le mépris des institutions qui avaient fait sa force morale et sa gloire, aussi bien que son invincible force physique. Elle a, reconnaissons-le, fait d'immenses pas vers sa régénération, mais il lui en reste encore d'immenses à faire. Qu'on ne dise pas : la jalousie des grandes puissances entre elles leur fera toujours respecter son indépendance, il faut se reposer sur la foi des traités. Dès qu'il surviendra une guerre en Europe, soyons-en sûrs, la Suisse par sa superbe position attirera les regards des parties belligérantes; et si l'occasion s'en présente encore, eh bien! l'on tentera encore de violer sa neutralité provisoirement, et au risque d'en offrir plus tard quelque honteux dédommagement, comme si un ulcère semblable au cœur des Suisses pouvait jamais être guéri. Du reste, à cet égard, l'opinion prononcée de la plupart des chefs militaires de l'Europe est bien connue. Nous lisons ces

* Réponds, ô Helvétie! ô patrie des héros! quel rapport y a-t-il entre ton ancien peuple et celui d'aujourd'hui?

mots dans un écrit du général Paixhans : « La Suisse voudra-t-elle défendre sa neutralité? Oui! — Le pourra-t-elle? Non! (*Moyens de défense de la France.*)

Revenons donc à cet égard aux vénérables coutumes des anciens, et alors nous pourrons de toute la force de nos convictions, répondre d'une voix puissante, *oui!* elle le voudra, elle le pourra. Plus d'inutiles déclamations sur la perversité des temps présents, sur la loyauté des temps passés; faisons plus, revenons aux institutions glorieuses et bonnes dans tous les siècles, et parmi ces institutions, rangeons celles que tout nous fait réclamer pour le développement physique de l'homme en général, de la jeunesse et de l'enfance en particulier.

Les exercices militaires, une gymnastique sage et modérée, diversifiée par la marche, la course, le saut, la lutte simple; tempérée par la musique et la culture du vrai sentiment social, telle est, telle a toujours été, telle sera, aussi longtemps que l'homme existera sur cette terre, l'instruction éducative et primitive de la nature, tel est du moins, avec tout ce qui met les facultés naissantes en rapport avec elle, ce qui les prépare, les fortifie, ce qui, sous peine de mille maux intellectuels, physiques et moraux, doit toujours précéder, accompagner et raffermir toute espèce d'enseignement. Nous ne cesserons jamais de le répéter, les exercices du corps lorsqu'ils n'ont pas été dirigés par la morgue et la contrainte d'un système de discipline pédantesque, sont intimément liés avec cette dignité de caractère, cette fermeté de principes, cette pureté, cette simplicité de mœurs, ce mépris de la mollesse et des superfluités qui font repousser jusqu'à

la pensée de tout ce qui est lâche, bas ou efféminé. Ils sont intimement liés avec cette déférence pour l'âge, ce respect pour les lois, cet amour pour la discipline qui distinguèrent si longtemps nos ancêtres : liés, en un mot, avec toutes les qualités qui, selon Jean-Jaques Rousseau, rendent un jeune homme à vingt ans le plus aimant, le plus aimable et le plus généreux des hommes.

Or, nous le demandons, quelle ne serait pas déjà dans une dizaine d'années l'élite d'une nation composée de pareils éléments? quelles ne seraient pas les lois, les améliorations, les vues générales, qu'on pourrait en espérer pendant la paix; l'héroïque et savante résistance qu'ils promettraient en cas de guerre? Le cœur du citoyen, le génie du philosophe, l'âme du vrai chrétien, se réjouissent à cette seule pensée, autant qu'elle épouvante ceux qui ne la comprennent plus.

La patrie Suisse leur apparaît alors comme passant d'un long et nébuleux hiver au vigoureux printemps d'une ère nouvelle d'honneur et de prospérité. Simple par ses mœurs, riche par son industrie, énergique dans son développement trop longtemps comprimé dans son sein, à l'abri de toute influence antinationale, c'est ainsi qu'elle apparaît à tous ceux de ses généreux enfants qui veulent avant tout une Suisse forte pour avoir une Suisse libre; une Suisse enfin toujours prête, s'il le faut, à se hérisser de baïonnettes, aussi fièrement qu'elle se hérissait jadis de ses hallebardes redoutées, alors que ses fils bien moins nombreux avaient pour maxime, que pour être doublement respecté il fallait être doublement respectable, c'est-à-dire, doublement loyal et vigilant pen-

dant la paix, doublement terrible pendant la guerre.

Oui, revenons à cet égard aux institutions de la vieille Suisse, imitons-la, c'est la meilleure manière de la vanter et d'en ramener les beaux jours.

On a beau nous dire que tout a changé, les temps, les mœurs, les hommes; nous ne cesserons jamais de penser que s'il y a entre les temps, les mœurs et les hommes d'immenses différences, il y a aussi entre eux d'indestructibles analogies qu'il faut étudier et respecter. Puisque tout a changé, tout pourra bien changer encore, nous, nos institutions et nos successeurs. Mais jamais tous les raffinements du luxe, tous les progrès de l'industrie, toutes les découvertes de la science, ne feront qu'une civilisation myope, frêle et cacochyme, vaille mieux qu'une civilisation droite, vigoureuse et clairvoyante. Si donc remonter une nation par le progrès moral et religieux est la plus noble moitié de la tâche, remonter son vrai sentiment moral et religieux par le développement physique en est l'éternel complément.

Craint-on que les jeunes gens ne trouvent à ces exercices divers trop de distractions de leurs études, de leurs devoirs? mais c'est précisément pour les y faire vaquer d'autant mieux que tout nous porte à les recommander? Craint-on qu'ils ne s'exposent à des accidents, ou bien qu'ils n'y prennent l'habitude de la boisson, etc.? mais on pourrait prouver que rien n'est plus rare, et qu'il arrive à l'homme plus d'accidents, de maux et de malheurs, comme résultats de la faiblesse ou de la peur, qu'il ne peut lui en arriver jamais par suite de sa

force, ou de son intrépidité. Mais rien au contraire n'est mieux fait que ces exercices pour donner à l'homme avec l'estime de ses propres forces, le sang-froid, la présence d'esprit nécessaires, dans toutes les occasions critiques pour lui et ses semblables; comme aussi rien n'est mieux fait pour venir en aide de la religion et de la morale; puisque l'on sait fort bien que partout où les exercices du corps sont en honneur, la sobriété est une vertu nécessaire; rien n'étant plus contraire que l'intempérance au perfectionnement physique, et au déploiement de la force ou de l'adresse.

Craint-on enfin que l'enfance, la jeunesse ne trouvent point plaisir à ces jeux, à ces exercices? mais le zèle, l'ardeur dont nous l'avons vue animée partout où ils sont dûment organisés (c'est-à-dire, sans leur donner trop l'apparence de leçons), la renaissance de ces institutions en Allemagne, et la faveur que les gouvernements de ce pays semblent leur accorder après une longue expérience, nous sont une garantie du contraire.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi les institutions gymnastiques dont on a essayé récemment en Suisse n'ont-elles réussi qu'imparfaitement? A cela nous répondrons simplement : A quoi serviront au jeune Suisse au sortir des écoles les exercices du corps, si, lorsque rentré dans la sphère des habitudes sociales, il voit que tout est fait pour lui en ôter le goût, la pratique ou l'estime?

Nous avons déjà rappelé plus haut quelques-unes des causes qui contribuèrent à répandre du dégoût pour ces sortes d'institutions. Si l'on rencontrait encore au siè-

cle passé dans quelques cantons, des mœurs simples et patriarcales, de sages coutumes, des fêtes pastorales, dont il y a de touchants restes; si de grands citoyens, de généreuses familles aristocratiques, nobles exceptions, rappelaient encore les vertus des vieux temps, il est pourtant effrayant de réfléchir à l'insouciance avec laquelle, se reposant sur sa vieille réputation, on se croyait alors à l'abri de tout danger, tout en avançant vers cet inévitable abîme de maux et d'erreurs, où la révolution française devait plonger la Suisse.

Bien-être tout matériel, intolérance politique, dogme exclusif religieux, esprit d'analyse outrée, tels furent à peu près les seuls conseillers écoutés pour le développement général des masses; et pourtant il y a d'abondantes preuves que si, tout ce qu'il y avait encore d'intelligence, de cœur et de véritable noblesse, s'y fut étroitement uni et mieux compris, jamais les rochers de l'Helvétie n'eussent retenti du choc d'armées ennemies qui de l'Occident et de l'Orient accouraient pour la délivrer. Jamais son sol n'aurait été foulé et refoulé sous les pas de ses soi-disant libérateurs, et peut-être y viendrait-on chercher de partout encore aujourd'hui des leçons de patriotisme, des modèles de sagesse, en échange de tributs d'amour et d'admiration.

Mais tel avait été, de génération en génération, de proche en proche, l'effet lent d'institutions et de principes arrêtés ou contrariés dans leur développement, que le caractère national en était à bien des égards devenu méconnaissable : nous n'en donnerons qu'un seul exemple historique.

En mars 1798, l'armée française déjà maîtresse de Fribourg et de Soleure, avançait de trois côtés sur Berne; les troupes suisses, quoique mal organisées, avaient donné d'héroïques preuves qu'elles ne demandaient qu'à être mieux conduites pour mieux combattre. Une courte trève, leurre du général français, allait expirer; déjà quelques actes de reprise d'hostilités avaient commencé, lorsqu'un parlementaire suisse arrive les yeux bandés auprès de Schauenbourg, général français, pour lui demander s'il n'y avait pas quelque malentendu. Non, dit le général, j'ai voulu moi-même commencer le bal ce matin à quatre heures. — *Nous voilà donc en guerre, puisque vous avez commencé les hostilités?* répliqua le parlementaire. — Eh, par D.! vous le voyez bien, dit le général impatienté, en le congédiant. (Von Rodt, tome II, p. 247.) — Étaient-ce bien là les descendants des fiers héros de Saint-Jacques, de Sempach et de Morat, les Suisses dont parlaient Machiavel, Walter Scott et De Barante?

Ainsi donc, torpeur d'esprit, langueur de corps, lenteur d'exécution; telles avaient été les suites de l'éducation physique et morale qu'on avait voulu donner au peuple suisse. Si donc il est loin encore de ressembler à ses aïeux, ne mettons pas sur les fils une faute qui a commencé par les pères et qu'il faut réparer. Tout reproche fait aux générations nouvelles, n'est qu'un reproche de plus fait à celles qui s'en vont.

Si nous joignons à ces causes l'esprit étroit de localité, la diminution de la partie la plus saine et la plus belliqueuse de la population, absorbée ou décimée par

la guerre ou le service étranger; si nous y joignons l'influence plus récente des milliers de voyageurs de toute nation qui parcourent chaque année son sol, et qui tentent sa cupidité; si nous y joignons enfin l'influence de modes vicieux d'enseignement, la soif excessive de l'instruction, les travaux trop précoces de l'enfance, les indulgences des parents, les exigences des maîtres, l'indifférence du piétisme, la résistance de la routine, des préjugés et des intérêts personnels, l'esprit de castes, celui des corporations et des bourgeoisies fermées, on comprendra facilement le peu de faveur qu'ont dû trouver en Suisse ces institutions régénératrices, mais sans utilité immédiate, assez apparente.

Voyons le Suisse tel qu'il restera s'il conserve sa physionomie antique, tel qu'il est du moins partout où il a pu le mieux se préserver de ces atteintes funestes. Quel teint vermeil! quelle franche cordialité, quelle promptitude de répartie, quelle prestance généreuse et martiale? Voilà le vieux type pur. Voyons maintenant le Suisse à la mode, tel du moins qu'il menace de devenir là où, libre des entraves oligarchiques, il s'abandonne aux penchants et aux goûts matériels imprimés de si loin : quelle tournure racornie! quels traits tourmentés, quel costume lourd et grotesque! quel tableau pénible! si nous ne voulons omettre ni l'énorme pipe inséparable des lèvres, ni le sac, ni le parapluie obligé, ni les vastes pans remplis de comestibles, etc., quel tableau dont heureusement l'on ne se fait pas d'idée encore dans tous les cantons!

Représentons-nous un groupe de ces derniers entre deux groupes, l'un de Tyroliens, l'autre de Biscayens. Ils ont tous à peu près même climat, mêmes besoins, mêmes institutions communales. Mais quelle différence entre ceux-ci et les premiers; chez le Tyrolien, force musculaire, beauté de sang, symétrie de forme, simplicité naïve, indomptable esprit d'indépendance: chez le Basque, stature déliée, agilité, mépris héroïque de la fatigue, de la soif, de la faim et de toutes les intempéries: chez tous deux, élégance et même noblesse de costume; chez tous deux, esprit actif, amour du travail, dignité de sentiments. Or, nous le demandons, auquel de ces trois groupes, non pas seulement un grand général, un grand génie, mais un homme ordinaire, s'adresserait-il instinctivement pour l'exécution de quelque grande entreprise? Parmi lesquels nous faudra-t-il chercher l'homme libre, le citoyen soldat, le républicain?

L'historien national Zschokke, et d'autres que n'aveugle pas encore l'amour de la patrie, ont déjà depuis plusieurs années signalé toutes ces tendances, pour les combattre. Zschokke a fait paraître entre autres un opuscule pour tâcher d'extirper la peste toujours croissante de l'eau-de-vie; d'autres ont déjà signalé les abus du tabac. Ce narcotique, salutaire pris en certains cas, dans certaines saisons et en petite quantité, peut devenir un fléau destructeur de la santé lorsqu'on en abuse: teint blafard, torpeur de l'esprit, torpeur du corps, yeux hagards, poitrine desséchée, tels sont les symptômes ordinaires de ses effets pernicieux.

C'est à ces effets que bien des voyageurs attribuent la dégénération du peuple turc. Cette race jadis indomptable et fière a commencé par le tabac et fini par l'opium, comme d'autres commencent par l'eau-de-vie et finissent par l'alcohol. Voulons-nous ici prêcher le renoncement au tabac, à la boisson? Nullement; aussi peu que de renoncer au feu parce que l'on peut se brûler ou s'asphyxier, à la lecture parce qu'il y a des romans? Les anciens Suisses étaient, il est vrai, de grands buveurs; mais si l'on croit se faire une gloire de leur ressembler en cela, on ne doit pas oublier que dans ce temps le café, le sucre, le thé, le tabac et les liqueurs spiritueuses, étaient à peine connus en Europe; on ne doit pas oublier que, dans tous les cas, l'abus toujours mauvais de la boisson, devient d'autant plus dangereux que l'homme agit le moins, ou qu'il exerce un état plus sédentaire. Or les anciens Suisses menaient en général une vie d'action, et vivaient beaucoup en plein air. C'est en cela surtout qu'il faut les imiter.

Tous les voyageurs impartiaux et les mieux portés pour la Suisse, s'accordent à dire qu'il s'y opère une détérioration lente, mais sensible des races.* Et par

* Comme il y a plusieurs langues, il y a aussi plusieurs races en Suisse; leur croisement facilité par de nouvelles institutions fédérales, pourrait donner aux Suisses une vigueur nouvelle. Dans le Jura, dans le Hasli, dans le Prettigau, la taille est en général plus élevée que dans l'Appenzell ou les petits cantons. La haute taille se trouve en général plus fréquemment dans les pays où règnent l'industrie et l'aisance, sans excès de travail. L'extrait suivant donne une idée de ce qu'était la taille des Suisses au temps des guerres de Bourgogne.

Hogenbach enfermé au château de Ferrette, entendant la multitude

détérioration, ils n'entendent pas diminution de taille, (il y a de belles races d'hommes; de moyenne comme de haute stature), mais ils entendent altération des forces, comme des formes et de la physionomie, là même où l'on a fait d'ailleurs d'heureux progrès à d'autres égards, politiquement parlant.

Ce que l'oligarchie a déterminé, la démocratie doit-elle le poursuivre? Tous les efforts de la Suisse régénérée politiquement, ne doivent-ils pas tendre aussi à la régénérer physiquement? Si donc le premier pas vers sa régénération ne lui sert qu'autant qu'elle l'affranchit du joug du privilége; si elle ne peut la maintenir qu'autant qu'elle sera forte et résolue, comment le sera-t-elle, si ce n'est au besoin de toute la force, de toute la persévérance, comme de tout l'amour de ses enfants? Et par là que faut-il entendre? La force morale, la force intellectuelle, la force physique, ou toutes les trois réunies? Car, encore une fois, que sera par exemple chez un peuple, la puissance morale ou de résolution, la force intellectuelle ou de conception, sans la puissance physique ou d'exécution? Elle ne sera jamais pour lui qu'un piége, dont toutes les puissances artificielles pourront retarder, mais ne sauront jamais prévenir les suites désastreuses.

de gens qui entraient en ville par la porte de la tour où il se trouvait, demandait parfois au geôlier: Qui sont ces gens-là? si le geôlier répondait: Je ne les connais pas, — Ne sont-ce pas, disait le prisonnier, des gens assez mal vêtus, de *haute* taille, de *forte* apparence, montés sur des chevaux à courtes oreilles? Et si le geôlier repondait: Oui, — Ah! ce sont les Suisses, s'écriait Hagenbach, mon Dieu! ayez pitié de moi. (De Barante, *Histoire des ducs de Bourgogne*, tome X, p. 190.)

Ainsi, maintenir la nationalité du peuple suisse, tout en marchant avec les principes du vrai progrès et de la civilisation; retremper et son âme et son corps par des institutions qui le mettent toujours à une hauteur au-dessous de laquelle, dans la première crise européenne, il serait tôt ou tard écrasé; mettre son esprit d'indépendance à l'abri d'influences antinationales et antirépublicaines, tout en multipliant ses rapports internationaux, tel est le problême dont la solution vaudra pour la Suisse une plus grande victoire que ne furent jamais celles de Morgarten ou de Morat.

Mais quelles lumières, quelles données aideront à cette solution, si ce n'est celles qui l'ont fait obtenir autrefois, en les appropriant aux besoins d'aujourd'hui? Or parmi ces données se trouvent en première ligne les institutions militaires, les exercices gymnastiques; pourquoi, cent et cent fois pourquoi, n'en voudrait-on pas essayer, en les considérant religieusement comme partie inséparable de toute éducation complète, populaire et vraiment nationale?

Si donc elles n'ont pas aussi bien réussi qu'on l'espérait, c'est grâce à une triste combinaison de causes qu'il faut combattre; c'est surtout parce qu'il n'y a plus rien de grand, rien du moins de lié, plus rien que d'ébauché jusqu'ici dans l'ensemble de nos idées et de nos institutions nouvelles.

La meilleure manière de les coordonner toutes, c'est de les faire toutes converger, c'est de les faire aimer, c'est d'y faire prendre un vif intérêt. Si dans chaque canton, l'État formait des corps d'élite, composés de tous

ceux qui, à l'époque de leur entrée au contingent, pourraient attester de leur aptitude et de la part qu'ils ont prise aux exercices militaires et gymnastiques; si tous ceux qui auraient fait partie des bataillons de collégiens, étaient, pour leurs connaissances préliminaires, choisis de préférence pour la formation des cadres, comme habitués d'ailleurs à l'ordre et au maintien de la discipline militaire, nous verrions bientôt tout le monde, enfants, parents et soldats, s'applaudir de cette heureuse innovation; nous verrions bientôt les milices suisses inspirer aux spectateurs étrangers, d'autres pensées que celles que nous pouvons entendre de leurs bouches ou lire dans leurs récits.*

Ce mode d'encouragement irait mieux au but que celui dont nous avons été témoins, dans une réunion gymnastique fédérale où, pour prix, l'on distribuait des pipes, des blaques à tabac, des tabatières, des bourses, etc.—Et pourtant, quoique bien imparfaites ces institutions ont conservé, là où elles existent encore, un touchant caractère de nationalité et de simplicité, où semble revivre et se perpétuer la vieille Suisse.

Nous nous rappelons avoir vu en 1839 arriver à Berne par différentes portes, les petits bataillons des collégiens de Bienne, de Thun et de Berthoud; le bataillon de la ville alla au-devant de ces derniers, et les salua avec sa petite artillerie. Arrivés sur la place de la cathédrale, ils se formèrent en carré, et pendant qu'on allait déposer

* Lire entre autres l'Américain F. Cooper, *Voyage en Suisse.*

les drapeaux, l'on distribua à tous des croix fédérales en métal qu'ils se suspendirent au cou, puis des billets de logement avec le programme des chants et de la fête du lendemain. Il s'agissait d'aller à trois lieues de Berne, célébrer le cinquième jubilé séculaire de la bataille de Laupen. Ensuite on rompit les rangs, et les spectateurs ne pouvaient s'empêcher de sourire en voyant ces petits troupiers âgés de dix à quinze ans, parcourir les rues sac au dos, arme à volonté, couverts de sueur et de poussière, et levant leur petit visage brûlé du soleil, arrêter les passants pour s'informer les uns en allemand, les autres en français, du logement qui leur était désigné d'après leurs billets.

Le lendemain de grand matin ils se rendirent sur le rempart où il y avait foule. A un signal des trompettes, tous se mirent en route pour Laupen sans fusil et couronnés de feuilles de chêne. Ils étaient précédés de la musique de la ville, des étudiants de l'université, et suivis en ordre de tous ceux qui avaient voulu prendre part à la fête. Les étudiants portaient de vieilles bannières, des haches d'armes, des hallebardes, des massues, des épées à deux mains (armes dont quelques-unes avaient joué leur rôle dans cette grande journée). En tête du cortége on remarquait l'épée de Rodolphe d'Erlach, le héros de Laupen. Elle était entourée de lauriers et confiée, selon l'antique usage, au plus jeune de ses descendants. Non loin de la ville on marcha plus librement et chantant en chœurs. On fit une halte ou deux, la route est presque toujours dans les bois ou sur leur lisière. Enfin vers onze heures l'on atteignit le but dé-

siré, le haut de la colline où s'était (il y avait alors cinq siècles), rangée en bataille l'armée des Bernois et des petits cantons.

Il y a sur cette colline boisée un espace ouvert du haut duquel la vue se porte d'un côté sur la chaîne bleuâtre du Jura, de l'autre sur de sauvages cimes des Alpes de Fribourg. Au milieu de cet espace est un noyer, à l'ombre et contre le tronc duquel on avait dressé une espèce de tribune. C'est là que toute la troupe se réunit chapeaux bas. Alors le pasteur de Laupen fit du haut de cette tribune agreste une prière d'actions de grâces; tous l'écoutaient dans le plus grand silence, lorsqu'un seul incident vint un moment le troubler; c'était le bruit des tambours des collégiens de Morat, qui venaient eux aussi se joindre à la fête, et qui le firent avec convenance.

Après la prière, le pasteur lut le récit de la bataille, on entonna un cantique sacré analogue à la circonstance, et les bois retentirent de salves d'artillerie et de chants nationaux. Pendant que la musique se faisait entendre, l'on se dispersa sous les arbres d'alentour pour prendre quelque repos et quelques raffraichissements dont on s'était approvisionné. Vers une heure le rappel battit, l'on se réunit de nouveau autour de la tribune, où quelques orateurs prononcèrent des discours patriotiques. Mais, lorsque placé sur une plate-forme monumentale entourée d'étendards, le jeune d'Erlach, après avoir adressé à la foule quelques paroles vraiment nobles et conciliatrices, vint à soulever en l'air l'épée de son aïeul, l'enivrement fut au comble; les airs et les forêts retentirent d'acclamations réitérées; sur plus d'une

joue, l'on vit rouler des larmes de bonheur. C'était la vieille Suisse même présente là tout entière avec ses glorieux souvenirs, ses plus chères espérances. Ce moment, ce spectacle, nous ne l'aurions pas changé pour toutes les pompes, pour le couronnement de tous les rois et empereurs de la terre, nous sentions trop bien alors qu'il n'y avait plus que la Suisse au monde pour des solennités aussi simples et aussi nationales.

Alors sur l'invitation du préfet de Laupen de venir partager un repas frugal et républicain, le cortége se mit en marche pour la ville de Laupen, située à une demi-lieue delà. Avant d'y entrer, il s'arrêta sur le champ de bataille où les filles et les garçons de tous les villages voisins, en habits de fête et rangés en carré, attendaient son arrivée. Dès qu'il parut, ils le reçurent en entonnant un hymne patriotique dont le refrain était : « Réjouis-toi, Helvétie! vois! tu as encore des enfants comme tu en eus à Saint-Jaques prêts à se dévouer pour toi. » Aux portes de Laupen, tous prirent part à un modeste repas, les tables étaient éparses, et dressées sous le feuillage dans les vergers d'alentour; le temps était magnifique, le soleil brûlant, c'était le 21 juin.

Vers cinq heures l'on songea au retour, et l'on se remit en route pour Berne dans le même ordre. Il y avait bien quelques traînards, mais enfin à neuf heures l'on rentra à la ville, que l'on avait illuminée. C'était dans la rue principale, non pas une foule, mais une cohue, une masse mouvante précédée de flambeaux, et de laquelle s'élevait un mélange de chants, d'acclamations, de fanfares, de roulements de tambours, dont on ne se fait

pas d'idée. Tout le monde, tous les parents surtout voulaient voir les collégiens. Eh bien! dans tout cela nous n'avons vu aucun désordre, aucun accident, rien de soldatesque; nous n'avons entendu aucune plainte, et pourtant là même on parlait alors d'améliorer cette utile, innocente et généreuse institution.

Le jour suivant il y eut revue, manœuvres, exercice à feu; tous s'en acquitèrent très-bien; tout se passa encore à merveille, et chacun se retira avec le sentiment d'un bonheur qui ne peut s'éprouver que dans ces sortes de fêtes. Nous entendîmes à cette occasion de jeunes étrangers s'écrier dans leur admiration : Que de sottises ne nous aurait-on pas évitées, si l'on eût ainsi occupé nos loisirs, exercé notre corps, nourri notre âme.

. . . .

Tel est donc le genre de fêtes, le genre d'exercices qu'il serait désirable et possible d'introduire à Genève. Voilà des spectacles populaires où tous sont à la fois acteurs et spectateurs, des spectacles républicains qui valent bien ceux de la scène et qui sont bien faits pour les remplacer, ou pour en tempérer l'influence.

Oui, ce que tout doit nous faire désirer, à défaut de toutes les sources de santé publique qui nous manquent, c'est, pour les générations qui s'élèvent, plus d'air, plus d'espace, plus de loisirs, plus d'exercices; c'est, sur les Tranchées ou à Plainpalais, quelque part enfin, un champ d'évolutions militaires, entremêlées d'exercices gymnastiques, sous la direction et la surveillance d'hommes expérimentés et spéciaux.

Par exercice nous n'entendons point du tout une

étude monotone et trop systématique; nous ne désirons point voir dresser des machines dangereuses et compliquées, ni priver les élèves de leurs propres jeux. Ce qu'il faut c'est un établissement où toute l'adolescence, celle des écoles, celle des colléges, comme celle des ateliers, puisse venir à des heures, à des jours déterminés, ensemble ou tour à tour, apprendre la grande vertu d'agir, la vertu de connaître sa force aussi bien que sa faiblesse, et l'apprendre avec cet élan de joie, avec cette conscience du devoir, que ce qu'elle en fait c'est tout pour le plus grand bien de la patrie, comme pour le plus grand bien de ses travaux, de son âme et de sa santé.

Si d'ailleurs, comme tout doit nous le faire espérer, l'on se décide à organiser un collége industriel, ces institutions seront plus indispensables que jamais. Nous croyons que les yeux se dessilleront de plus en plus sur la nécessité d'opérer, chez nous comme partout ailleurs, une distinction plus rationnelle entre les différentes branches de l'enseignement. Lorsqu'on ne peut marcher ensemble ou de front, l'on se tient à distance, sinon l'on ne fait que s'entraver. Nous sommes convaincus que les sciences et la littérature, que les arts et le commerce feront un pas immense à Genève, dès le jour où la législature aura pleinement sanctionné cette distinction. Mais une fois qu'elle sera opérée, d'autres conséquences graves pourraient en résulter.

Déjà même, avec la demi-séparation actuelle, chacun a pu remarquer une différence dans les rapports

des élèves entre eux. Nous avons entendu certaines allusions pénibles, certains propos jaloux ou méprisants, de la part de quelques élèves, selon qu'ils appartiennent aux classes françaises ou aux classiques, allusions et propos qu'on entendait rarement autrefois. Alors du moins, le principe d'égalité républicaine était sincèrement introduit et à l'œuvre dans notre collége. Les fils des riches et ceux des pauvres, non-seulement dans la même cour, mais sur les mêmes bancs, participaient aux mêmes jeux, apprenaient à se connaître, souvent même à s'aimer, et ces rapprochements ne contribuaient pas peu à radoucir, à effacer plus tard entre hommes, certaines lignes de démarcation sociale. Eh bien! ces touchants rapports cesseront. Et qu'on ne s'imagine pas qu'un campement de quelques semaines, que des manoeuvres ou des rencontres fortuites, suffisent pour réveiller les sympathies des enfants de Genève qui deviendront de plus en plus étrangers les uns aux autres.

Mais que l'on ait en commun des exercices gymnastiques le printemps et l'hiver, des exercices militaires pendant l'été et l'automne, entremêlés avec des exercices de chant sacré et national; que pour vingt-huit heures par semaine de gymnastique de l'intelligence, les élèves en aient six à huit de gymnastique du corps, de la voix et du cœur, et l'on verra si le danger que nous redoutons ne disparaîtra pas; l'on verra si, au contraire, le plus vif amour de la patrie, si le plus grand respect pour leurs supérieurs, si les plus aimables dispositions

sociales ne jetteront pas en eux les plus profondes racines: l'on verra enfin si (n'importe leur collége, industriel ou littéraire) rangés uniquement et tour à tour selon leur taille, leur force, ou leur voix, si républicainement vêtus d'une manière uniforme, ils n'apprendront pas dès lors, ce qu'ils ne devront jamais oublier plus tard, à n'estimer l'homme que selon sa valeur réelle, et à ne voir la patrie que toute en tous.*

Nous n'avons pas de journée de Laupen à célébrer, mais il serait à désirer qu'on instituât chez nous comme à Berne, comme à Bâle ou Arau, une véritable fête de l'enfance; nos Promotions ne sont pas encore cela, elles ont quelque chose de trop académique. Le 21 septembre, par exemple, serait bien choisi, puisque c'est l'anniversaire de l'aggrégation de Genève à la Suisse comme canton. Ce jour serait le pendant de la grande revue.

Représentons-nous les élèves des différents colléges, réunis militairement, dans ce jour de fête de famille, et défilant en bon ordre vers la plaine, au son des fifres et des tambours. Figurons-nous leur aplomb, leur petit air martial et bien discipliné. Assistons par la pensée à leurs manoeuvres, à leurs évolutions, à leurs feux, puis à leur joyeux repos et à leur repas fraternel sous

* Nous voudrions que l'uniforme fût plus simple, moins dispendieux et plus élégant que celui des collégiens de Berne et d'Arau. La veste pour les exercices gymnastiques, la blouse uniforme pour les exercices militaires, avec baudrier noir, casquette, voilà tout ce qu'il faut. La municipalité ou le gouvernement fournirait ici, comme à Berne, le fusil aux élèves qui le désireraient, à la condition de le rendre en bon état au sortir du collége, et de ne jamais s'en servir que pour leurs exercices.

les vénérables tilleuls de Plainpalais. Écoutons la musique faisant vibrer l'espace de ces vieux airs helvétiques si chers aux vieillards, si doux échos de la voix des temps passés. Prêtons l'oreille à l'allocution des magistrats, leur rappelant qu'à pareil jour leurs pères, de simples anciens alliés, sont devenus membres confédérés de la patrie suisse; et si la population ne rentre pas avec eux en ville, émue et meilleure, Genève n'est plus! non, Genève n'est plus qu'un grand atelier, un grand comptoir, hôtel ou pensionnat, quelque part sur la route de Lyon à Milan.

Mais, si au contraire toute la population sent que cette jeunesse pourrait bien être appelée un jour, non plus à une revue, non plus à une fête nationale, mais à la glorieuse fête de la défense de cette Suisse adorée, avec quel orgueil, n'admirera-t-elle pas dans ces jeunes bataillons l'élément d'une nouvelle armée vraiment nationale, vraiment suisse, et vraiment modèle?

Car ne nous le dissimulons pas, rien n'est en apparence moins suisse et moins national que l'armée actuelle, bien que de grandes améliorations y aient été introduites récemment. En effet, s'il est au monde un moyen de conserver à un peuple un caractère indubitable et parlant de nationalité, ce moyen c'est le costume ou l'uniforme. Or, nous le demandons, qu'y a-t-il de plus étranger à la Suisse que l'uniforme de ses milices, qu'y a-t-il même de plus contraire aux loix de l'économie, de l'hygiène et du bon goût, depuis les pieds jusqu'à la tête? Et quoi, parce que quelque roi a imaginé telle ou telle coupe d'habit, telle ou telle rangée de boutons,

telle ou telle buffeterie dont l'entretien pût occuper le mieux les loisirs de soldats de garnison, il faut nous aussi nous soumettre aux caprices de ces modes, là où la nature et notre constitution politique aussi bien que physique, nous prescrivent telles et telles règles économiques et invariables, qu'ont observées dans tous les temps, les peuples les plus éloignés les uns des autres, les Suisses, les Gaulois, comme les Grecs et les Phéniciens, tous instinctivement sans même se consulter ou se copier. Aussi pouvons-nous dire que notre plus belle fête nationale, la grande revue, manque en grande partie par là son effet, comme toutes les revues en Suisse. C'est du reste l'observation de presque tous les étrangers qui y ont assisté soit à Genève, soit ailleurs; presque tous ont été désenchantés, en ce qu'ils n'ont vu que d'inutiles imitations de gardes nationales* là où ils s'atten-

* Si l'on veut copier, que l'on s'approprie du moins ce qu'il y a à la fois de beau, de bon et d'économique dans l'équipement. Nous avons sous les yeux un ouvrage récent intitulé : *De l'habit du soldat, sous le point de vue hygiénique*, du docteur Metzig, major dans l'armée prussienne. — C'est d'après cet ouvrage consciencieux et complet, que nous pouvons dire hardîment que le costume du milicien suisse devrait être comme suit: casque très-léger en cuir, avec cimier percé à jour pour la circulation de l'air, et grille métallique intérieure pour parer les coups de sabre, (c'est la coiffure du soldat bavarois); cravate noire, libre et s'attachant en nœud ordinaire par devant, (c'est la cravate du soldat écossais); col ouvert; épaulettes en métal uni; lévite descendant au-dessous du genou, tenant lieu de ceinture, et pouvant se relever pour la marche; ceinturon avec giberne mobile et fourreau de sabre ou baïonnette, (comme on le porte dans les bataillons d'Afrique); courtes poches latérales pour alléger le havresaç, et ne rien mettre dans le casque; pantalons qui puissent se relever et se rattacher aux genoux; guêtres en cuir, ou bottes courtes; manteau en laine imperméable qui

daient à voir des troupes suisses, des citoyens soldats avec le vrai cachet d'indépendance helvétique.

Telles sont les institutions qu'il serait à désirer qu'on établît à Genève, qu'on rétablît partout en Suisse sur une meilleure base en les coordonnant avec les institutions militaires. Elles seraient nécessaires quand bien même l'avenir politique de l'Europe serait rassurant au point de nous faire envisager l'état de guerre comme désormais impossible; elles sont indispensables dans tous les temps, comme moyen de concourir au perfectionnement moral de l'homme. Aussi longtemps que les mots Énergie et Vertu, Progrès et Prévoyance auront quelque valeur, quelque analogie, aussi longtemps que les mots Vaillance, Indépendance, Suisse et Liberté seront synonymes; aussi longtemps enfin que le peuple suisse sera entouré d'armées permanentes, de puissances dirigées par des principes politiques adverses, il doit être le premier des peuples à porter ses regards vers l'horizon, le dernier à poser les armes.

Ainsi ne désespérons pas de voir s'organiser des institutions qui au besoin remplacent nos remparts, et

puisse, ainsi que le *plaid* écossais, se rouler en bandoulière légère, de l'épaule au côté; ceinturon ou baudrier noir; car les blancs, surtout croisés sur la poitrine, sont autant de points de mire pour les tirailleurs ennemis: circonstance qui n'est pas à mépriser dans un pays comme le nôtre. Voilà un costume conforme à toutes les lois de l'économie, de l'anatomie et de l'hygiène, costume élégant et martial, qui pourra se transmettre de père en fils et qui sera de mode dans deux cents ans, comme il l'était en principe il y a deux mille, quelles que soient les modifications apportées à l'armure.

qui fassent qu'à l'avenir comme au vieux temps, les Suisses sentent toujours leur plus ferme boulevard, tout en eux-mêmes, tout en leur bon droit. Il est vrai que toutes les fois qu'il en est question, mille préoccupations d'un autre ordre viennent s'interposer; il est vrai qu'au lieu de voir un ensemble harmonieux de tout ce qui constitue la vraie civilisation d'un peuple, les uns sont retenus par des idées vagues de paix universelle, de perfection céleste; les autres par des idées confuses de dureté, de barbarie qu'ils allient avec celles de force et de santé corporelle; il est vrai encore que d'autres n'en voyant point l'utilité immédiate, sont retenus par des idées d'*advienne que pourra*, et c'est là le plus grand nombre, mais voilà aussi ce qui rend si forts ceux qui soit par intérêt immédiat et personnel, soit par habitude, s'opposent à toute espèce de changement à cet égard; mais c'est là une raison de plus selon nous, pour ne pas abandonner ce sujet, en désespoir de cause.

Certes, de perfectibilité à perfection il y a toujours un intervalle incommensurable; la perfection absolue, comme l'unité, comme la paix absolue, sont le rêve perpétuel de bienveillantes âmes en guerre perpétuelle avec l'histoire du cœur humain; or ce n'est pas sur des rêves ou des espérances qu'il faut nous baser. Mais que craignons-nous? de voir s'élever une génération d'hommes de cœur et d'action? alors, soyons conséquents, doublons le nombre des leçons, étiolons la fleur de notre jeunesse, vendons nos arsenaux, déchirons nos uniformes, aussi bien n'ont-ils rien de suisse.

Le temps pourrait bien venir où plus que jamais Ge=

nève et la Suisse entière auront besoin d'hommes de cœur et d'action; le temps où il ne suffira plus d'avoir, dans nos Conseils, de fortes têtes, de grands orateurs, pour éclairer les esprits, pour inspirer de grandes résolutions, mais où il faudra en dehors de grands cœurs pour les comprendre, et surtout des bras, des bras forts et en masse pour les seconder.

Serait-ce que nous craignons des institutions à la Pythagore, à la Lycurgue? nous ne demandons rien de semblable; d'aileurs ils n'ont péché que par excès, mais leur principe a produit des merveilles.

Ne nous faisons pas illusion sur notre renommée, sur notre neutralité, sur la foi des traités. Si la Suisse se trouve jamais encore dans la nécessité de repousser une invasion quelconque, c'est alors qu'elle saura apprécier avec confiance le bonheur de posséder une race d'enfants énergiques de corps et de cœur. Plus notre civisme, plus notre enthousiasme, plus le souvenir des aïeux nous feront concevoir des prodiges de valeur et de persévérance, plus la Suisse sera exposée à en être la victime, si la majorité de sa population n'a pas la force corporelle pour les accomplir. Dans les armées des grands empires, si des milliers d'hommes succombent dans une campagne, des milliers sont là pour les remplacer. Une petite armée de citoyens, qui ne se font pas un métier permanent, mais un devoir d'être soldats pour l'heure du danger, doit être plus qu'aucune autre armée composée d'hommes qui puissent mieux que leurs ennemis, supporter au besoin et au premier signal les marches forcées, les intempéries,

les privations, etc.; or ce n'est pas avec des corps faibles ou mal exercés, que ces efforts sont possibles; ce n'est pas même avec des corps bien nourris, s'il ne s'y joint la force musculaire, et au besoin l'habitude de l'abstinence. Voyez ce coursier si bien repu, si vigoureux en apparence, faites-lui faire une course extraordinaire, suivez avec lui au galop tel autre cheval moins brillant, loin de jamais l'atteindre, il tombera d'inanition au bout de quelques heures.

C'est avant que l'homme ait pris son développement, et acquis d'insurmontables habitudes, c'est pendant l'adolescence que le corps doit apprendre à supporter les privations, la fatigue et même la douleur. De Bonstetten dit quelque part qu'un jeune homme peut aussi aisément devenir voluptueux que stoïque; et il se rappelle qu'à l'âge de dix-huit ans, il trouvait plaisir avec quelques amis à s'endurcir, à coucher sur terre, etc.; voilà de ces choses qui ne s'apprennent en effet qu'à l'âge où le corps est, ainsi que le cœur, susceptible encore des plus généreuses résolutions; voilà ce qui double la force morale de l'homme, et par elle la force d'un peuple entier. Activité d'esprit, sans activité de corps, voilà ce qui prédispose à son affaiblissement, aux insomnies, à l'état fébril du cerveau; voilà ce qui, déterminant les maladies morales, les maux nerveux, devient fatal aux sociétés; et ce ne sera point par des déclamations, ce ne sera ni par des réprimandes, ni par des traités de morale, ni par des sermons, ni par des catéchismes seulement, qu'il sera possible de prévenir ces maux et ces dangers. Que serviront des convictions for-

tes à des constitutions faibles? aussi peu que la nourriture d'un homme fait peut servir à un enfant; moins d'instruction théorique et plus d'éducation pratique, tel est toujours le mot de l'énigme que donne la nature.

Ainsi donc à une époque où les moralistes, où les législateurs de toutes les opinions, de tous les pays proclament que si l'édifice social menace de s'écrouler du faîte à la base, c'est de la base au faîte qu'il faut arrêter la dilapidation : à une époque où tous s'accordent à dire que c'est avant tout aux masses qu'il faut porter remède, que ce remède c'est une éducation à la fois libérale, forte et progressive; à une époque enfin où, d'accord avec Jean-Jaques Rousseau, Locke, Montaigne, et toute l'antiquité, les Girard, les Necker-De Saussure, les Naville nous signalent l'incohérence, l'insuffisance et les dangers des systèmes actuels d'éducation, il est bien pénible de voir l'indifférence avec laquelle on s'en tient chez nous à des méthodes usées, il est déplorable de voir l'exiguïté de la somme allouée jusqu'ici à l'école de gymnastique, et la défaveur qui plane sur une institution dont on aurait pu tirer si bon parti.

Mais nous le répétons en concluant : par gymnastique, nous n'entendons pas seulement une série d'exercices et de mouvements systématiques; nous désirons qu'indépendamment de ces exercices-là, notre jeunesse ait aussi du temps pour des jeux libres à sa façon. « Pour l'exercice même des forces physiques, » dit Mme Necker-De Saussure, « rien ne peut remplacer le libre essor des enfants; les leçons de gymnastique, de danse, d'escrime sont excellentes chacune pour son objet; mais toujours

l'attention y est exigée : il n'y a pas là d'élan complet et pourtant il en résulte plus de fatigue. Quand il faut régler les mouvements des bras ou des jambes, la pensée dirigée vers le jeu des organes constate la difficulté d'en disposer, la lutte entre l'esprit et la matière devient pénible et lasse bientôt. En revanche la volonté spontanée commande-t-elle, l'âme maîtresse absolue oublie qu'il y a un esclave à faire obéir, l'esprit ne s'aperçoit plus de la matière, l'enfant court, il vole, il arrive avant de se douter qu'il est parti. Telle qu'une intelligence incorporelle, il s'imagine franchir l'espace par un simple acte de son désir. C'est là pour lui l'activité, c'est la vie; toutes ses forces s'exercent, son sang circule; il est l'être que le Dieu de la nature a voulu, » et plus bas elle ajoute :

« A la campagne, les enfants ont des plaisirs dont eux-mêmes ne s'aperçoivent pas, un certain charme agit sur eux sans qu'ils s'en doutent. Ceux qui sont le plus décidés à ne pas se permettre de distraction en étudiant, acceptent avec transport la proposition d'aller apprendre leur leçon à l'ombre d'un arbre. Toute occupation en plein air leur est agréable et pourquoi? C'est que leur âme alors est doucement remuée, c'est que les mille sensations éparses dont les beaux-arts rassembleront un jour les effets, agissent sur eux par une secrète magie. Ils ont déjà la poésie dans le cœur, mais c'est surtout quand leur être entier est en activité au sein de cette nature qui a pour eux tant de charmes qu'ils font provision d'agréables souvenirs, etc. » (*De l'éducation progressive*, tome II, liv. VI, chap. 5.)

Si donc l'espace, le temps, l'insalubrité de certains quartiers, l'exiguité de notre territoire, etc., rendent une école de gymnastique d'autant plus nécessaire à notre jeunesse, qu'elle ne s'y rende pas du moins comme à une leçon ordinaire, le but en serait manqué.

La gymnastique doit être en plein air autant que possible, entremêlée avec les exercices militaires, et des jeux de barres, de ballons, etc. — Espérons tous que les yeux vont se dessiller de plus en plus sur la nécessité de restreindre la manie des leçons dont nous sommes envahis. « Depuis quinze à vingt ans, » dit encore Mme Necker-De Saussure, « les progrès qu'on avait faits dans notre Genève se sont ralentis, si même la marche n'a pas été rétrograde. La jeune génération n'égale pas en stature et en force celles qui l'ont précédée. » Ailleurs elle rappelle l'heureuse influence de l'ancien mode de vivre au collége (quelque imparfait qu'il fût). Oui, espérons que le peuple genevois marchera dans une voie de progrès complet et simultané. Encore un fois, que lui servirait de regagner la démocratie, d'avancer la science, l'industrie, s'il perdait les moyens de se rendre de plus en plus fort et respecté?

Nous ne voulons pas voir revivre la grossièreté des vieux temps, ou la confondre avec leur franchise et leur simplicité, mais certes cette grossièreté vaut toujours mieux que la faiblesse ou la langueur. « On était plus grossier de mon temps, » dit Rousseau dans sa lettre à d'Alembert. « Les enfants rustiquement élevés, n'avaient point de teint à conserver, et ne craignaient point

les injures de l'air, auxquelles ils s'étaient aguerris de bonne heure. Les pères les menaient avec eux à la chasse, en campagne, à tous leurs exercices, dans toutes les sociétés. Timides et modestes devant les gens âgés, ils étaient hardis, fiers, querelleurs entre eux; ils n'avaient point de frisure à conserver, ils se défiaient à la lutte, à la course, aux coups; ils se battaient à bon escient, se blessaient quelquefois et puis s'embrassaient en pleurant. Ils revenaient au logis suant, essoufflés, déchirés : c'étaient de vrais polissons; mais ces polissons ont fait des hommes qui ont dans le cœur du zèle pour servir la patrie et du sang à verser pour elle. » Que penserait Rousseau s'il revoyait Genève et la proportion de ses enfants pour lesquels un courant d'air, un rayon de soleil, une goutte d'eau de plus ou de moins sont quelquefois un événement, un obstacle sérieux? Son ombre indignée ne nous rappellerait-elle pas encore que si la nuit de l'Escalade, les Genevois eussent cherché leur chaussure plutôt que leurs hallebardes, Genève n'existerait plus? Nos ancêtres, il est vrai, n'ont jamais eu le même besoin que les Suisses de ces jeux, mais leur utilité n'en est pas moins incontestable. Adoptons-les comme un substitut à leur manière de vivre moins renfermée, plus active: le chant sacré, le chant national, en tempèreront les effets; la présence des parents, des maîtres, des amis en dirigeront les principes, en préviendront les abus. Les études, les devoirs, la santé, le caractère, tout y gagnera, et nous aurons des citoyens vigoureux et généreux, sans qu'il soit nécessaire qu'ils commencent par être polissons.

Tout donc doit nous porter à désirer que des mesures énergiques soient prises en faveur du développement physique de la population. Or parmi ces mesures les suivantes nous semblent le mieux fondées.

1° Une différente organisation du travail dans les colléges et coordonnée avec leur séparation.

Organisation générale d'après laquelle par exemple, on diviserait l'année scolastique en deux parties. Dans l'une que l'on pourrait nommer semestre *historique;* l'on s'occuperait beaucoup plus de la pratique des langues et de la connaissance des faits naturels, historiques, etc. Pendant ce semestre l'enseignement rationel, arithmétique et mathématique pourrait avoir lieu sans inconvénient. Dans l'autre, que l'on pourrait nommer *littéraire*, l'on s'occuperait beaucoup plus que dans le précédent de la partie essentiellement analytique de la grammaire et des langues, des classifications naturelles, etc., alors l'enseignement mathématique serait principalement pratique, de cette façon l'attention n'étant pas trop longtemps fixée de la même manière par le même genre d'études, le développement du cerveau n'en souffrirait aucune atteinte.

Organisation particulière des jours et heures de travail, d'après laquelle, en donnant au moins trois après-midi de demi-congé par semaine, il serait possible de trouver au moins deux heures chaque fois pour l'exercice en *commun*, tantôt militaire, tantôt gymnastique, tantôt musical, selon la saison et sous la surveillance

de maîtres chargés de ce département.* Il serait obligatoire pour tous les élèves admis en classe, aussi bien que toute autre branche de l'enseignement régulier, et l'exemption ne s'en accorderait jamais à la légère et sans l'autorisation d'un médecin de confiance.

Cette réorganisation partirait de ce principe que s'il était jamais possible à un seul régent de diriger toutes les études d'un même collége, et de suivre constamment les mêmes élèves d'une classe dans une autre jusqu'à leur sortie, l'enseignement général n'en aurait que plus de liaison et de force, et la classification n'en serait que plus judicieuse. Mais, ce mode étant impraticable, la meilleure manière de s'en rapprocher, c'est de confier l'enseignement à un aussi petit nombre que possible de maîtres capables, entièrement et uniquement dévoués aux leçons publiques.

Nous vivons à une époque où les spécialités distin-

* Dans la supposition d'une séparation des colléges, il faudrait réunir les élèves des classes correspondantes en ordre, la 6me industrielle avec la 6me littéraire, la 5me avec la 5me, et ainsi de suite. Il y aurait outre cela des réunions générales. L'hiver, les leçons de gymnastique seraient plus systématiques et nécessairement sous le hangar. Un des temples chauffés pourrait dans la même saison réunir les élèves ensemble ou tour à tour pour les exercices de chant, d'après la méthode du méloplaste. Ces chants auraient principalement pour objet la piété, l'amour des lois, le respect dû aux parents, aux magistrats, les louanges de la patrie et des aïeux, et différents sujets agréables et décents. Les élèves du collége des jeunes filles pourraient de temps en temps y prendre part. — Au printemps auraient lieu les exercices militaires, ceux de gymnastique naturelle en plein air : en été des courses, des excursions sac au dos, toutes choses que l'on peut varier à l'infini. Le 21 septembre, fête et revue ; viendraient ensuite les vacances, etc.

guées doivent être réservées pour les hautes volées académiques, où en général elles sont beaucoup mieux placées que pour l'enseignement élémentaire. Ce dernier doit être entièrement laissé aux régents ordinaires qui en ont et le goût et l'habitude. L'on doit d'ailleurs supposer que tout homme qui a profité des innombrables ressources qu'offrent aujourd'hui les progrès de la science et des lettres, doit être en état de se charger lui-même de l'enseignement complet de sa classe (ou tout au moins d'une des classes) en arithmétique, en histoire naturelle, dans une langue moderne, aussi bien que dans les langues mortes. De cette façon l'enseignement des mêmes branches pourrait avoir lieu aux mêmes heures et jours par les mêmes maîtres.

Nous croyons que moins de régents, mieux payés, plus exclusivement occupés de leurs classes, n'en seront que plus considérés et ne feront que mieux marcher les deux colléges, à moins de frais pour l'État, comme au plus grand profit de tous, et cela bien mieux encore s'ils sont moins obligés de recourir aux répétitions. Celles-ci à la suite des leçons régulières, sont de véritables empiètements sur la santé des élèves, empiètements auxquels les régents doivent trouver leur plus grand intérêt de résister les premiers.

2° Parmi ces mesures nous croyons bien fondée :

Une modification générale et bien coordonnée des grammaires et de la méthode d'enseignement. Il est étonnant que l'on persiste encore à se servir d'ouvrages faits dans l'esprit d'une époque, où l'enseignement et l'éducation étaient dans leur enfance, de méthodes

créées la plupart par des érudits, des hommes faits, pour d'autres érudits ou hommes faits, plutôt que pour des enfants; méthodes qui datent d'une époque de civilisation renaissante et confuse, et qui ont assez longtemps coûté à l'homme et des larmes et la fleur de sa jeunesse, en lui faisant consacrer huit années à une étude qui n'en exigerait que trois ou quatre. Il est temps enfin de ne plus sacrifier l'étude des choses et des faits, à l'étude des mots, des phrases et des règles qui n'en sont que l'expression ou le résultat.

Il y a donc à cet égard deux extrêmes à éviter dont on ne saurait trop se garder: d'abord, surcharger l'élève de leçons, et sacrifier son existence présente à ce que l'on croit être son avenir; ensuite laisser trop agir en lui la nature, sacrifiant son avenir à la jouissance sans bornes du présent. Le juste milieu qu'il faut maintenir, consiste principalement dans l'exercice graduel des facultés, selon les méthodes les plus naturelles. Ces méthodes on les reconnaîtra à ce signe qu'elles font à la fois aimer le travail et faire des progrès. Il en est par exemple pour l'étude des langues, qui ont plus ou moins ce mérite et dont on pourrait tirer parti en les combinant en une seule.*

«Il est de fait,» dit Mme Necker-De Saussure, «qu'un

* Nous citerons ici les méthodes de Robertson, d'Hamilton, de Jacotot, d'Ollendorf, etc.; quoique incomplètes, elles sont plus naturelles pour l'âge de neuf à quatorze ans, qu'aucune autre que nous connaissions, et sont le résultat éprouvé de longues recherches. Appliquées à l'allemand, au grec, au latin, seules langues que nous désirions voir enseignées régulièrement dans nos colléges, elles prépare-

enfant de sept ans bien organisé serait capable d'acquérir en un an toutes les connaissances que ses contemporains ont mis quatre ans à acquérir; » et ailleurs elle ajoute: « Mais, pour tous les enfants, la faute principale consiste dans l'excessive longueur du temps destiné à l'étude durant le premier âge, faute dont le moindre inconvénient est de faire manquer le but pour lequel on la commet, car rien n'amortit plus sûrement la vivacité de l'intelligence. Dans le grand établissement d'Hofwyll où il arrive des élèves de tous les coins du monde, les instituteurs ont *uniformément* observé que les enfants retardés sous le rapport des connaissances, mais vigoureux et bien développés physiquement, prenaient au bout de quelque temps de l'avantage sur les autres et le conservaient, tandis que les enfants délicats voyaient bientôt s'effacer leur prééminence. » (Liv. VI, ch. 5.)

3° Il nous semble que l'étude d'un manuel ou traité d'hygiène et d'anatomie, ainsi que des cours réguliers et succincts sur ces matières, donnés aux jeunes gens des plus hautes volées, contribueraient à les mettre en garde contre bien des dangers, et à les éclairer sur bien des soins qu'exige leur constitution physique.

4° Il serait à désirer que le manége fût accessible à tous les jeunes gens.* C'est ainsi qu'un bâtiment (qui a

raient les élèves aux connaissances grammaticales et littéraires sans leur en donner le dégoût. Car la grammaire et le goût classique émanent en principe de la pratique des langues et de leur comparaison, et non *vice versâ*.

* Il l'est à Berne à tous les étudiants, moyennant cinq batz par leçon. De plus ils ont l'exercice militaire et un professeur régulier de stratégie, exercice dont il leur est tenu compte plus tard.

coûté environ 200,000 francs à l'État) pourrait mieux encore remplir sa destination. Il est aussi essentiel pour un jeune homme de savoir au besoin monter un cheval, l'ateler, le brider, le débrider, conduire une voiture, que de connaître à fond les lois de la vitesse, de la pesanteur ou de la logique.

5° Nous rappelons ici la nécessité de rattacher au collége les volées intermédiaires. Si cette nécessité est grande sous le point de vue des progrès littéraires et scientifiques, si elle l'est sous le point de vue de la discipline, elle l'est bien plus encore sous le point de vue de la santé et du développement physique. Qu'on ne hâte pas l'adolescence, et loin d'avoir perdu son temps, la jeunesse n'en sera que bien plus heureuse, plus saine, plus éclairée et plus apte à sentir par elle-même ses vrais devoirs politiques, moraux et religieux. D'un autre côté, qu'on ne tienne pas la jeunesse comme esclave d'une discipline trop sévère, et l'homme n'en sera que plus homme, son émancipation subite n'en sera que moins à craindre. Laissons les lisières à un autre âge, car une défiance continuelle de la jeunesse engendre en elle une défiance de ses propres forces, à certains égards pire que la présomption; ou bien elle tend à lui donner des idées qu'elle n'aurait pas sans cela.

6° Une commission de santé pourrait être adjointe à la commission d'architecture dont nous avons parlé plus haut (p. 66), et contribuer avec elle à éclairer le public sur ses véritables intérêts sanitaires, en empêchant toute construction malsaine; en indiquant les meilleurs moyens d'assainir l'atmosphère et la popula-

tion; en prévenant divers abus, tels que ceux des tourbillons de poussière causés par le balayage des ponts et des rues, lorsqu'on le fait sans irrigation, etc.

7° Il faudrait aussi tirer un bien meilleur parti de nos eaux, les plus belles eaux du monde, comme moyen de propreté facilité à toute la population, soit en arrosant les rues étroites pendant les chaleurs, soit en ménageant sur les rives les plus aérées du lac, des emplacements suffisants et convenables, pour l'un des plus efficaces exercices que la Nature nous présente et nous prescrive pour la santé, autant que pour l'art si précieux de nager.*

8° Il semble que toute loi qui favorisera le libre établissement et le droit de combourgeoisie dans notre canton, y pourra contribuer éminemment au mélange et au perfectionnement des races, (vœu qui n'est point en contradiction avec ce que nous avons exprimé plus haut au sujet des expatriations.)

9° Enfin il est à présumer que Genève gagnera beaucoup aussi sous ce double rapport, lorsque de nouveaux usages auront contribué à détruire certains préjugés sociaux qui ne sont plus de notre siècle, et qui favorisant trop les alliances patronymiques, et les ma-

* Quelqu'un qui sort par la porte de Rive, par exemple, pour prendre un bain, est obligé de faire une petite lieue avant de trouver un endroit propre, convenable et loin des passants; inconvénient qu'il serait facile de lever, si, pendant la belle saison, le chemin d'en bas, (de Plongeon au pied de la côte, le long du lac), était exclusivement réservé aux baigneurs. Il serait facile de faire reconnaître cette destination au moyen d'un surveillant, ou même d'une simple barrière, surmontée d'un écriteau.

riages entre consanguins, contribuent à une détérioration des races d'autant plus rapide que les riches sont en général le moins portés à exercer leur esprit, leur corps, et leurs facultés diverses.

Mais comment sera-t-il possible de modifier quelques-uns de ces usages? C'est ce que nous essaierons d'examiner en partie dans le paragraphe suivant.

VII.

DÉVELOPPEMENT NATIONAL PAR L'ÉDUCATION PUBLIQUE DES JEUNES FILLES.

L'homme pense, invente et analyse; la femme sent, admire, et juge de l'ensemble ou des résultats: telle est la différence générale que l'on ne doit jamais perdre de vue en s'occupant de l'éducation des femmes. — Cependant ainsi que les études littéraires ou la culture des beaux-arts doivent servir de correctif à cette disposition de l'homme, de même des études analytiques doivent servir de correctif à cette disposition de la femme, et venir en aide de son talent naturel d'observation. Ces études devront être plutôt grammaticales et zoologiques que mathématiques.

Mais dans l'un et l'autre cas, il faut bien prendre garde de prendre le remède pour la nourriture; autant l'abus des études littéraires est-il dangereux pour l'homme, autant celui des études analytiques est-il

dangereux pour la femme. Il n'est pas plus dans sa constitution intellectuelle que dans sa constitution physique, de pouvoir échanger avec l'homme sa destination sur la terre. Aussi peut-on regarder comme une des monstruosités d'une fausse civilisation, cette prétention de faire suivre à l'un et à l'autre le même plan, le même genre d'études; et quand on le pourrait, le résultat pour la société en serait aussi funeste que si, intervertissant les rôles, on cherchait à donner à tous les hommes un genre d'éducation qui ne convient naturellement qu'aux femmes. On revient de ces idées.

La physiologie est parfaitement d'accord avec l'expérience, pour nous montrer la voie qu'il faut suivre. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans des détails qui d'ailleurs ne sont pas de notre compétence; nous ferons remarquer seulement que si l'histoire du genre humain nous montre parmi les femmes des auteurs de romans et de poésies, des Sapho, des Porter, des Staël, elle ne nous montre point de femmes philosophes. Les Dacier, les Sommerville, les Dudevant, sont des anomalies, et ce n'est pas dans des exceptions qn'il faut chercher la règle. L'organisation de la femme est telle que sous le plus humble toit, dans le cloître le plus solitaire, comme sur le trône du plus vaste empire, elle a besoin de l'appui, de la société ou des conseils de l'homme. C'est une loi constante de la nature.

De cette disposition organique de la femme, de sentir plus vivement que l'homme, il doit en résulter chez elle un discernement plus exquis des convenances, un attachement plus prononcé pour la vie de famille et

le foyer domestique; il doit en résulter aussi un amour plus grand, plus conservateur de tout ce qui existe, ou du moins de tout ce qui a existé pour elle; un dévouement plus modeste et plus désintéressé, enfin un sentiment plus essentiellement religieux, c'est-à-dire, plus pratique et mieux fondé sur la contemplation de la nature, sur l'amour de la paix et de l'humanité.

C'est en effet ce que l'on observe en général.

Mais d'un autre côté une pareille disposition doit être plus exposée à des tendances extrêmes, et l'expérience est là pour nous prouver encore que c'est chez elle qu'on trouve le plus de penchant au mysticisme, au fanatisme, à la sentimentalité, à la sensualité, aux maladies nerveuses, aux passions violentes, à la folie, et à leurs fatales conséquences.

La femme complète sera donc celle qui sera la plus douce, la plus modeste, la plus éclairée et la plus sage; s'il s'y joint les talents, la beauté et la santé, s'il s'y joint la tolérance sociale et la vraie charité, elle sera la femme parfaite, et l'ange gardien de l'homme sur la terre.

Tel est le beau idéal qu'il faut se poser pour but dans l'éducation des femmes. Mais sera-ce par l'éducation domestique seule, que ce but pourra être atteint?

Cela se pourrait jusqu'à un certain point dans l'Orient, où l'influence et le rôle des femmes sont tout à l'intérieur; mais chez nous où la vie sociale attire au même foyer les mêmes familles, cette éducation aurait plusieurs inconvénients, entre autres celui de ne montrer le monde que sous une de ses faces; elle contribuerait à

enraciner des préjugés dont l'abus peut devenir fatal à toute société, en faisant envisager la patrie entière dans ce qui n'en est qu'un cercle souvent bien étroit.

Sera-ce par l'éducation de pensionnat seulement que ce but pourra être atteint? Mieux sans doute que par le moyen précédent, mais moins encore qu'on ne l'espère. Car chaque pensionnat est à lui seul à quelques égards une petite coterie, une manière de couvent qui ne se rattache et ne s'intéresse que par des liens assez faibles à la nature et à la société entière.

Or la société, or la patrie entière n'est-elle pas aussi vivement intéressée à posséder le plus grand nombre possible de femmes complètes que d'hommes complets? Doit-elle donc prendre une moins vive part à l'éducation des filles qu'à celle des garçons? La responsabilité des maîtres dans un cas, doit-elle être plus grande que dans l'autre? La surveillance générale ne doit-elle pas être la même pour tous? Nous pensons que des raisons analogues à celles qui font militer pour l'éducation publique et en commun en faveur des garçons, doivent faire militer pour un mode semblable en faveur des filles.

Nous le croyons d'autant plus nécessaire aujourd'hui, que la carrière franchement démocratique dans laquelle nous devons entrer nous en fait un devoir impérieux. Nous l'avons dit plus haut, les femmes possèdent plus que les hommes l'instinct conservateur de tout ce qui existe, par cela seul qu'il existe; la politique n'est guère plus leur fait que la diplomatie; il est donc à présumer que c'est de leur part que viendra la plus vive antipathie contre les améliorations et les changements né-

cessaires qui pourront émaner de la nouvelle législature. Nous ne leur en faisons pas un crime, ce sera de leur part avec les plus généreuses intentions; mais lorsqu'on réfléchit à l'irrésistible influence qu'elles exercent de proche en proche sur les pères, sur les fils, et sur les mœurs, lorsqu'on réfléchit que les hommes sont en général partout plus ou moins, ce que sont les femmes, ou ce qu'elles désirent qu'ils soient, l'on ne peut s'empêcher de redouter pour notre avenir politique, des complications funestes à notre nouvelle nationalité, comme résultat de ces regrets du passé, de cet exclusisme plus antinational encore où l'on cherchera son contrepoids, son refuge.

Nous ne parlons ici qu'en thèse générale et ce que nous avons vu en Allemagne, en Angleterre, nous est une garantie que nos concitoyennes pourraient allier plus généralement aux qualités domestiques, aux connaissances variées qui les distinguent, ces qualités sociales que l'on remarque dans les classes moyennes et même dans les classes élevées des grandes villes, qualités d'autant plus précieuses dans une petite ville, que la tendance à l'exclusisme social, à l'esprit de coterie, y est plus naturellement enracinée dans les mœurs, et que c'est par là qu'on peut le mieux en combattre la contagion, les tristes conséquences ou le retour.

Or, où pourront le mieux s'acquérir, s'exercer d'aussi précieuses qualités, si ce n'est de bonne heure et par une éducation vraiment sociale, c'est-à-dire dans un collége public sous une surveillance paternelle et commune? Car un collége est toujours, par les rapports qu'il établit entre les élèves, l'image et l'école de la société.

Mais à ces raisons se joignent encore celles de l'urgence et de l'embarras où se trouvent plusieurs familles à l'égard des jeunes filles comme à l'égard des garçons. Que de parents, par exemple, pour faire donner l'instruction nécessaire à leurs filles, ne sont pas obligés d'aller chercher tel maître à Coutance, tel autre à l'autre extrémité de la ville. Quand on considère que Genève avec une population de 30,000 âmes peut à peine donner l'éducation publique à une centaine de jeunes filles, tandis que Berne, avec 19,000, la donne largement et généreusement à près de 700, l'on doit avouer qu'il est temps enfin de remédier à un pareil état de choses. Il est temps de coordonner entre elles, comme on l'a fait ailleurs, toutes ces institutions éparses et morcelées, excellentes en elles-mêmes si l'on veut comme expédients, mais déplorables comme ensemble.

D'un collége pour les jeunes filles.

Ces vérités ont été si bien appréciées dans presque tous les cantons de la Suisse, que successivement à Schaffouse, à Zurich, à Bâle, à Berne l'on s'est occupé de fonder des colléges pour les jeunes filles autant pour les bienfaits que l'on en espère sous le point de vue social que sous celui de l'instruction, de la moralité, de l'harmonie et de la surveillance générale.

A Berne par exemple, les parents étaient obligés ou de laisser leurs jeunes filles sans éducation, ou de s'en occuper aux dépens de leurs affaires, ou bien de les en-

voyer dans des pensionnats éloignés en Allemagne ou dans la Suisse romane, ce qui était un mode aussi dispendieux que peu rassurant. Aujourd'hui un père de famille peut, pour trente à quarante francs par an, obtenir pour sa fille avec toutes les garanties désirables une éducation complète, qui lui aurait coûté annuellement trente à quarante louis au moins.

Bien plus, à l'époque de la fondation du collége de Berne, il n'y avait dans toute la ville qu'un pensionnat de jeunes filles, il y en a aujourd'hui quatre ou cinq florissants, car la réputation de ce collége fait qu'on y envoie plusieurs jeunes étrangères comme externes. En sorte que loin d'ôter des moyens d'existence aux personnes qui se vouent à l'instruction, un pareil établissement ne fait que les augmenter; comme il est fait aussi pour ouvrir aux institutrices et aux instituteurs dans le pays même une carrière assurée et agréable; chaque classe étant à la fois sous la direction d'un maître pour l'enseignement, et d'une maîtresse pour la surveillance des leçons, des exercices, des travaux domestiques etc.

Nous croyons devoir citer ici un article du *Fédéral* (du 19 novembre 1841) sur le même sujet, et relatif aux deux colléges de Berne.

« En 1834 la ville de Berne fonda une école pour les jeunes filles; dans l'origine cette école n'eut que quatre classes, et le nombre des élèves ne s'éleva pas au-dessus de cent, mais déjà en 1835 ce nombre était doublé, et dès lors il a toujours été croissant. Cette circonstance, la séparation des bourgeois de la ville et des habitants,

amena la création d'une seconde école destinée aux filles des habitants, école dont le succès n'est pas moins grand.

« Supériorité dans l'instruction, moralité dans l'éducation, fusion des diverses classes de la société qu'avaient longtemps séparées d'étroits préjugés, voilà les résultats qu'on a obtenus à Berne, et en vue desquels nous croyons devoir attirer l'attention de nos concitoyens sur ces écoles.

« En face de la charmante vallée de Rabenthal qu'arrose l'Aar et que dominent des coteaux couverts de bois et de vergers, on voit à Berne une promenade écartée et ombragée de grands arbres. C'est là que presque tous les jours d'été, à dix heures du matin, deux à trois cents jeunes filles forment des rondes, des danses, des jeux divers, que les maîtres et les maîtresses mettent en train et dirigent avec la meilleure grâce du monde. C'est le quart d'heure de récréation des élèves de l'ècole des habitants; leur nombre total dépasse trois cent soixante. Non loin de là les élèves de l'école des bourgeois, presque aussi nombreuse, ont aussi leurs distractions, leurs jeux, leurs promenades. Ces deux institutions rivalisent de zèle et de succès; mais comme notre intention n'est pas d'établir une comparaison entre elles, mais de chercher un exemple bon et praticable pour Genève, nous ne nous occuperons que d'une de ces écoles, et nous choisissons celle qui parait être la meilleure, si tant est qu'on puisse avoir une préférence quand les nuances sont si peu tranchées.

« A en juger par l'ardeur que les élèves de l'école des habitants mettent à leurs leçons et par l'attachement qu'elles montrent en toute occasion pour leurs maîtres et leurs maîtresses, on ne saurait douter de la bonté du système d'éducation et d'instruction qui les dirige. — Cette école est divisée en trois parties : l'école élémentaire, l'école secondaire, et l'école de perfectionnement. Chacune de ces divisions a plusieurs classes.

« On admet les jeunes filles dans l'école élémentaire à quatre ans ; dans la secondaire, dès l'âge de dix ans, et dans celle de perfectionnement dès l'âge de seize ans. — Cette dernière division peut, à quelques égards, être considérée comme une espèce d'école normale, à laquelle les jeunes mères de famille qui désirent étudier la méthode d'enseignement si naturelle dont on se sert dans l'établissement, peuvent assister. Nous allons donner à nos lecteurs un aperçu de cet enseignement.

« Pour les leçons de langue allemande (ce serait chez nous la française), les plus jeunes élèves sont préalablement exercées par des compositions orales. A cet effet on leur donne pour tâche, hors de l'école, de se préparer à faire de vive voix toute la description de différents objets familiers, tels, par exemple, qu'une chambre, un arbre, un vêtement, un meuble, un animal, etc. ; elles doivent en indiquer les qualités, l'usage, l'origine, etc.

« Ce genre d'exercice, tout en intéressant les élèves, excite et maintient leur attention, réveille en elles mille observations dont le maître tire habilement parti ; par

exemple, s'il s'agit d'une chambre, il leur demande de quoi elle se compose; tel objet en est-il partie ou ornement? Lorsqu'il adresse une question, toutes les élèves qui désirent y répondre l'indiquent en levant la main. . . . . .

« S'il s'agit de syntaxe, et que le maître demande quelques exemples de phrases où le verbe soit neutre, actif ou passif, elles lui en fournissent de quoi remplir une grammaire, au lieu de les y aller chercher ou étudier le plus souvent en vain.

«S'agit-il d'histoire naturelle, de botanique, le maître ou la maîtresse, entouré de branches et de fleurs que les élèves s'empressent d'apporter, en choisit une, et la présentant à la classe, invite à lever la main toutes celles qui se croient capables de répondre aux différentes questions adressées à ce sujet : à quel arbre appartient cette branche? Quelles fleurs, quels fruits porte-t-il? Où croit-il, que fait-on de son bois, de son écorce? etc., etc. Tout cela sans nomenclature pédantes et rébarbative. Ce sont des connaissances pratiques et des idées que l'on cherche surtout à mettre dans ces jeunes têtes.

«Le calcul de tête, d'observation et de comparaison précède de même le calcul scientifique; les premières leçons de numération se donnent au moyen de jetons, de graines, de cailloux.

« Si, à l'heure de la leçon de dessin, l'on entre dans une des classes élémentaires, l'on a le plaisir de voir une trentaine de petites filles ayant chacune devant elle, suivant son âge, six, huit ou douze figures géométriques

coloriées, dont elle cherche à former un ensemble régulier, tandis que les plus avancées exercent leurs mains et leur jeune imagination à les retracer à leur gré sur des ardoises divisées en très-petits carrés, ce qui leur inculque sans peine des idées de réduction, de symétrie et de proportion. On a remarqué que dans les classes supérieures, les figures les mieux tracées et les plus ingénieuses étaient l'ouvrage d'élèves qui avaient passé le plus de temps à ces exercices préparatoires.

« D'après le même principe de consulter la nature dans toute espèce de développemeut, les premières leçons de chant, de mesure et de cadence, s'y donnent en faisant danser et chanter les élèves, soit en rondes, soit deux à deux; elles apprennent ainsi sans ennui, une trentaine d'airs choisis, qne dans une classe supérieure elles répètent, non plus en dansant, mais accompagnées, soit d'un instrument, soit de la voix du maître de musique.

« De la sorte, les élèves arrivent dans l'école secondaire munies d'un petit trésor d'expérience et d'observations, tiré de leur propre fond, ce qui leur rend infiniment plus facile et plus agréable l'enseignement supérieur soit analytique, soit synthétique.

« Profiter de toutes les occasions pour exciter et développer le sentiment religieux par la contemplation des œuvres de la création, leur inspirer la religion du cœur et de persuasion intime, tel est le but que l'on ne perd jamais de vue dans toutes les branches de cet enseignement. »

Vient ensuite le tableau des heures de leçons. La religion, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, la

conversation, la composition, la littérature, la grammaire, le chant, le dessin, l'écriture, l'arithmétique, les ouvrages d'aiguille, etc., tout y est distribué d'une manière très-conforme aux lois de la physiologie, c'est-à-dire, en faisant marcher de front l'enseignement moral, intellectuel et physique avec l'observation et l'expérience à la portée de chaque élève. C'est là l'*Anschauungsunterricht* dont nous parlions plus haut.

« Ainsi que le nom l'indique, les jeunes filles de l'école de perfectionnement y complètent leurs connaissances dans ces diverses branches; de plus on les initie à l'administration d'un ménage et aux règles les plus indispensables de l'économie domestique. Celles qui le désirent y reçoivent des leçons en astronomie, physique, chimie, etc. » — Cependant l'on se garde toujours autant que possible de faire tomber les élèves dans le genre suffisant, pédantesque et vaniteux auquel ces études et un mode d'examen public pourraient les exposer.

Nous pourrions ajouter que l'éducation physique, surtout dans l'école des filles d'habitants, y est depuis quelque temps particulièrement surveillée. Nous devons dire à ce sujet qu'au bout de quelques années, l'on n'a pas tardé à s'apercevoir du danger qu'il y avait sous plus d'un rapport, à exiger trop de travail intellectuel et d'assiduité de la part des jeunes filles, et l'on commence à voir de mieux en mieux que peu de leçons bien faites valent mieux que beaucoup de toute espèce de leçons nécessairement mal faites.

Indépendamment des promenades, des bains, des danses et des jeux en plein air, les élèves ont l'avantage d'avoir pour l'hiver une grande salle pour des exercices de callisthénie, soit de gymnastique appropriée aux jeunes filles, exercices qui sont dirigés par des maîtresses ou sous leur surveillance.

Chacun sait combien, sous ce rapport seul, un pareil établissement serait précieux à Genève. Chacun sait combien de jeunes filles souffrent chez nous à l'époque la plus intéressante de leur existence du manque d'air, de mouvement et d'espace suffisant.

A cet égard il faut l'avouer, les jeunes anglaises sont bien favorisées par l'habitude qu'on leur donne de se livrer à des exercices dont l'effet serait le plus heureux s'il s'y joignait la grâce française. Nous citerons comme un trait caractéristique de cette éducation moins renfermée, plus expansive et naturelle, l'usage des Anglaises mariées ou non, de ne pas hésiter à saluer les premières un homme de leur connaissance, qu'elles rencontrent soit en rue, soit en société, et pourtant elles ne sont pas en somme totale moins fidèles qu'ailleurs à leurs époux, ni moins bonnes ménagères.

Nous voudrions encore citer ici tout ce que Mme Necker-De Saussure dit à ce sujet, (*Éducation progressive*, liv. XI, chap. 7), dans ces lignes où elle rappelle les funestes conséquences des absurdes idées que l'on se forme aujourd'hui de ce qui constitue l'éducation et le développement physique de la femme. Telle jeune personne, dit-elle, ne veut pas manger de peur de prendre de l'embonpoint, telle autre ne veut pas marcher de peur que son pied ne grossisse, etc.

C'est dans les villes, surtout, selon elle, que l'inaction, l'immobilité physique ont des effets déplorables. On croit avoir beaucoup fait quand on mène les jeunes filles à la promenade si le temps est beau; mais quel essor peut leur donner une démarche bien compassée où il est de rigueur de se tenir bien droites, de veiller sur sa contenance, sur ses vêtements, de parler très-bas? A peine la circulation du sang est-elle assez accélérée pour répandre dans les membres quelque chaleur. Les muscles des bras, des épaules, des reins restent inactifs; ces muscles si nécessaires qui unissent les os et les empêchent de fléchir, qui contiennent par leur jeu l'épine dorsale et la maintiennent dans une bonne position; ces muscles ne prennent aucune force, l'épine restée molle et flexible succombe sous le poids de la tête et des bras, et se courbe bientôt dans l'endroit le plus faible.

A ces causes elle en joint d'autres, telles que l'abus des boissons chaudes, la compression de l'estomac et des côtes par les corsets trop serrés, le manque d'exercice, etc., viennent ensuite l'aigreur de caractère, les contrariétés, tout ce qui arrête le cours de la gaîté naturelle.

Le résultat de tout cela, elle nous le fait sentir ailleurs, c'est la dégénération féminine, la nécessité croissante d'établissements orthopédiques, la multiplicité des victimes de la maternité, les souffrances des nourrissons ou leur abandon forcé à des mercenaires.

Or, nous le demandons, quoique nous ayons déjà traité ailleurs ce sujet, combien de ces maux ne seraient pas prévenus chez nous par le seul fait d'un collége de jeunes

filles? Quels bienfaits n'en résulteraient pas pour bien des familles, pour bien des mères qui souvent gémissent d'être privées de moyens rassurants de sauver leurs filles, qui les voient languir et dépérir en dépit de remèdes et de soins incapables d'aller à la source du mal? Quelle amélioration de sang, quelle vigueur, quelle beauté n'y gagnerait pas plus tard toute la jeunesse, toute la population?

Mais le plus grand bienfait qui résulte de ces établissements, c'est la diffusion de sentiments de bienveillance entre les différentes classes de la société, c'est la touchante habitude de la part des filles des riches de voir dans leurs plus pauvres condisciples des soeurs et non des protégées; c'est l'habitude de la part de celles-ci de voir autre chose que de l'orgueil ou de la vanité chez celles qui sont le mieux favorisées de la fortune; chez toutes c'est un sentiment d'affection pour leurs maîtres et leurs maîtresses, d'amour pour la patrie commune, d'enthousiasme pour l'accomplissement de leurs devoirs bien fait pour arracher des larmes et la conviction aux plus incrédules.

Cette aristocratie bernoise, qu'on supposait si entichée de ses priviléges, de ses démarcations, s'est déjà presque toute réconciliée avec un système qui n'entraîne aucun des inconvénients que l'on s'était figurés d'abord. Car l'intimité, les relations sociales qui peuvent en résulter plus tard pour les jeunes filles et pour la ville en général, ne sont qu'analogues à celles qui s'établissent entre garçons d'un même collége, c'est-à-dire qu'elles tendent à effacer, du moins à radoucir toutes

ces distinctions tranchées, jalouses et haineuses, qui sont autant de germes de discorde. Que sera-ce donc si dans une même cité, sous une même surveillance, colléges de garçons et colléges de filles tendent harmonieusement vers ce même but, sans lequel la religion n'est qu'une utopie, la république, la patrie un vain mot.

Voilà l'ébauche de l'établissement que tout doit nous engager à fonder un jour à Genève. Les deux colléges qui existent à Berne l'ont été l'un aux frais de la municipalité, l'autre au moyen d'une souscription de tous les pères de famille intéressés, s'élevant à une somme d'une quarantaine de francs de Suisse par an.

Nous croyons que la Démocratie à Genève nous en fait désormais une nécessité, un devoir. Si c'est par les hommes qu'il faut réformer l'état politique d'un peuple, c'est par les femmes qu'il faut réformer son état social. Or nous le demandons, notre état social est-il tel qu'il n'y ait rien de mieux à espérer, tel qu'il n'y ait rien de mieux à faire que ce que nous avons fait jusqu'ici? Quel est-il cet état pour que nous le regrettions si amèrement? Voyons impartialement si c'étaient réellement de nouvelles années de bonheur qui nous étaient réservées en suivant la vieille route; voyons s'il y avait nécessité réelle à un changement, et pour cela qu'on nous permette de citer l'article suivant, extrait d'un journal qu'on n'accusera pas d'avoir été trop favorable à notre révolution.

VIII.

DÉVELOPPEMENT NATIONAL PAR LA DÉMOCRATIE.

« Nous allons voir, dit-on, la démocratie entrer dans nos lois, il est moins sûr qu'elle pénètre dans nos mœurs. Sous ce rapport, en effet, Genève a certainement beaucoup à faire. Chez nous, les idées d'égalité sont généralement admises en théorie, mais en pratique fort peu. Aux yeux des étrangers nous passons tous, à tort ou à raison, depuis le premier jusqu'au dernier, pour fort peu démocrates. La fierté, ou peut-être la raideur de notre caractère national jette souvent sur toutes nos formes une teinte générale de hauteur froide et calculée, qui prive nos allures de cette cordiale et franche bonhomie qu'on rencontre dans toutes les classes de la société chez nos confédérés des cantons démocratiques. Il faut bien le dire, au risque de froisser encore quelques susceptibilités trop vives, c'est vraiment là que le bât nous blesse.

« A défaut de titre de noblesse ou de priviléges honorifiques, nous sommes singulièrement ingénieux à nous créer une foule de petites distinctions qui semblent d'autant plus marquées qu'elles reposent sur des motifs puérils, sur des nuances presque imperceptibles. Sans doute la fortune et l'éducation produisent jusqu'à un certain point partout les mêmes résultats, mais nous allons bien plus loin, et, non contents de ces divisions naturelles, nous en multiplions le nombre à l'infini, de telle sorte

qu'il y a dans notre échelle sociale presque autant de degrés qu'il peut en exister dans ces deux éléments de son organisation. Cela serait bien peut-être si nous acceptions toutes les conséquences de cette hiérarchie, et si nous nous soumettions à l'espèce de discipline qui devrait natutellement en résulter. Mais, hélas! il n'en est rien. Dès qu'il s'agit de rendre hommage à une supériorité quelconque, l'amour de l'égalité reprend le dessus, et nous nous révoltons contre des prétentions plus légitimes, peut-être, que celles que nous montrons nous-mêmes en toute occasion à l'égard de ceux que nous tenons pour nos inférieurs. De cette manière, chacun s'isole dans l'étroite sphère de ses relations intimes, et regarde avec un certain dédain quiconque est en dehors de ce cercle.

« C'est à peine si les amitiés de collége, assez communes cependant chez nous où l'éducation publique est généralement en faveur, viennent quelquefois rompre ce préjugé, tant il est bien enraciné dans nos habitudes. Souvent des hommes qui ont fait toutes leurs études ensemble, qui suivent à peu près la même carrière et s'y distinguent également par leurs facultés intellectuelles, voient, dès qu'ils ont quitté les bancs de l'école, s'élever entre eux un mur infranchissable qui rompt tous leurs rapports, et change la noble émulation dont ils étaient animés jusque-là, en une jalousie stérile et malveillante. Alors, plus de lien, plus d'intérêt commun, plus de ces échanges d'idées, de ces frottements de caractères qui modifient les individualités au profit du corps social. Chacun suit sa route à part, se défiant des

autres, suspectant leurs intentions, condamnant leurs vues, sans vouloir seulement en discuter les principes.

« Cette tendance est peut-être favorable au développement des originalités particulières, mais le caractère national s'en ressent et ne consiste bientôt plus que dans un esprit de blâme chez les uns, d'irritation chez les autres, d'où résulte en toutes choses le dégoût et le découragement.

« Pour nous servir d'un mot local qui n'a pas de correspondant en bon français, c'est ce qui rend le Genevois *avenaire*, c'est-à-dire toujours prêt à voir le mauvais côté des choses, à critiquer, à se plaindre, et prive son commerce de cette aménité bienveillante dont rien ne saurait compenser l'absence, car rien ne peut remplacer le charme qu'elle répand sur toutes les relations de la vie.

« On trouvera notre jugement bien sévère, on l'accusera peut-être d'injustice. Mais quand on se juge soi-même, les ménagements ne sont pas de saison, il vaut mieux risquer d'aller au-delà que de rester en deçà de la vérité. Nous ne prétendons point d'ailleurs nous ériger en censeurs de nos concitoyens, sans prendre pour nous-mêmes une large part des observations que nous a suggérées l'étude du caractère national. Nous avons puisé nos données dans notre propre expérience et nous ne croyons pas nous tromper en disant que chacun de nos lecteurs les trouvera confirmées par la sienne.

« Mais, dira-t-on, à quoi bon dévoiler ainsi les défauts de notre société? Pourquoi cette espèce d'examen public de conscience qui peut blesser tant de susceptibilités et

d'où ressortent des reproches vagues qui s'adressent à tout le monde, mais que chacun peut prendre pour une attaque personnelle?

« A cela nous n'avons rien à répondre, sinon que cette objection prouve précisément la justesse de nos remarques et en même temps leur utilité, car la première condition pour se corriger d'un défaut, c'est de commencer par le reconnaître.

« Si les amours-propres sont tellement irritables, qu'on ne puisse jeter en l'air une critique générale sans qu'aussitôt chacun porte la main à sa joue, comme s'il venait de recevoir un soufflet, cela ne provient-il pas de cet esprit étroit et jaloux, de cette disposition peu bienveillante dont nous parlions tout à l'heure? Dans ce perpétuel conflit d'intérêts croisés, tout se résume en questions personnelles. On ne peut attaquer ou défendre une idée sans être soupçonné d'attaquer ou de défendre des individus. C'est au point qu'il faut se résigner au silence, si l'on ne veut risquer de froisser quelqu'un. Certes, un pareil état de choses n'est guère favorable au développement intellectuel du pays. Il n'est propre qu'à créer un mécontentement réel, bien qu'il repose peut-être sur des griefs vagues, imaginaires, un mécontentement qui jette la division entre des hommes faits pour s'entendre et s'éclairer mutuellement s'ils voulaient bien laisser de côté leurs petites préventions et leurs injustes défiances.

« Avec la démocratie qu'on nous nous prépare il faut absolument un autre mode de vivre, car le pouvoir et l'influence appartiendront à ceux qui sauront s'unir

pour former une majorité, et il importe dans l'intérêt de tous que cette majorité soit du côté de l'intelligence, compte dans ses rangs les plus capables et les plus éclairés.

« Si nous ne voulons pas voir l'égalité nous imposer violemment son joug despotique, il faut savoir accorder à ses prétentions ce qui est juste et raisonnable. C'est le seul moyen de la renfermer dans les limites salutaires. Si nous ne voulons pas voir le niveau s'abaisser rapidement, nous devons employer tous nos efforts à le faire monter ou du moins à le maintenir à une hauteur convenable. En d'autres termes, nos innombrables petites corporations intellectuelles et sociales doivent chercher à se fondre en un centre commun autour dequel puisse venir se grouper tout ce que le pays renferme de lumières et de dévouement. C'est difficile, nous ne le nions pas, mais nous croyons que ce n'est peut-être point impossible.

« Genève est une petite ville où tout le monde se touche, et où l'égalité une fois introduite dans les relations politiques, réagira nécessairement sur tous les autres rapports de la vie habituelle. Si vous fermez votre porte à cette égalité, elle ne s'en développera pas moins, avec cette différence seulement qu'elle prendra des allures plus désordonnées et plus brutales. D'ailleurs si Genève est petite ville par son étendue et par le chiffre de sa population, elle est aussi grande ville sous plus d'un rapport. C'est une capitale, centre de gouvernement, d'instruction, de commerce et d'industrie. Pourquoi donc ne chercherions-nous pas à profiter de tous les avantages de

notre position, à nous approprier ce qu'il y a de bon dans les grandes villes? Là, malgré toutes les distinctions sociales, règne une certaine égalité qui rapproche les hommes dont l'intelligence a été développée par l'éducation, sans trop regarder leur naissance et leur état. A côté de tous les titres de noblesse se trouvent ceux de l'esprit et du talent, qui ne dépendent ni du rang, ni de la fortune. C'est ainsi que toutes les véritables forces morales et intellectuelles d'une nation viennent former un faisceau lumineux qui rayonne au loin et fait la gloire du pays.

« Assurément les éléments ne nous manquent point pour obtenir dans une sphère plus restreinte sans doute, mais encore assez étendue, un semblable résultat. Il ne nous faut pour cela qu'un peu plus d'accord, un peu moins d'exclusisme, un peu plus de largeur dans nos idées, un peu moins de pédanterie dans nos mœurs. Sous ce rapport plutôt que sous celui des institutions politiques, nous pouvons trouver de bons exemples à suivre chez nos confédérés. Le caractère genevois ne saurait que gagner à se fondre un peu avec le caractère suisse. Alors nous pourrons espérer de voir se développer chez nous une démocratie éclairée, basée sur le plus grand essor possible de toutes les facultés nationales, et fécondé en résultats heureux pour l'avenir du pays. Autrement nous marcherions droit à l'abaissement et à la ruine de tout ce qui peut désormais faire encore la bonne renommée de Genève. »

(*Extrait du n*° 14 *de la Constituante genevoise.*)

Nous le demandons, était-ce bien là un état de choses que nous devions tous regretter, tous admirer? Ne devons-nous pas au contraire accélérer par tous les moyens possibles un retour général à une meilleure harmonie sociale, à des rapports moins exclusifs, plus fraternels, à des rapports tels qu'on puisse s'étonner un jour que des républicains aient pu vivre ainsi sous le même ciel, pour la même patrie, avec un pareil bonheur?

Mais le premier moyen pour y parvenir, n'est-ce pas d'admettre dans nos mœurs, de rétablir dans nos esprits aussi bien que dans nos lois, les principes qui président à la fondation de toute république? le second moyen, n'est-ce pas de laisser librement circuler les idées généreuses qui en émanent, n'est-ce pas d'étouffer partout où elles se trouvent les idées rétroactives de jalousie, d'intolérance ou de domination? Et si par la force des habitudes, ces moyens ne suffisent plus ou ne sont plus de facile exécution, n'est-ce pas là une raison de plus encore pour préparer les générations naissantes à ne pas voir la patrie, le peuple dans telle ou telle classe, dans tel ou tel parti, dans tel ou tel quartier, une raison de plus pour les pénétrer depuis l'enfance jusqu'à l'âge viril de sentiments sans lesquels l'œuvre du législateur, demeurera toujours insuffisante, ridicule ou vaine?

Nous n'hésitons pas à le dire, l'organisation de laquelle nous allons sortir, ne pouvait pas permettre la possibilité de voir jamais s'établir sur un pied vraiment large et républicain les institutions nécessaires pour produire un pareil résultat.

Nous n'en cherchons pas la faute dans les personnes, car nous croyons *encore* qu'en ces sortes de cas, le mauvais vouloir est plutôt l'effet de l'habitude, ou d'une imparfaite organisation, que celui de vues toutes personnelles ou d'une opiniâtre résistance. Ce ne sont pas les machines qui ont le plus de rouages qui valent le mieux, et ce n'est pas toujours la faute de tel ou tel rouage plutôt que de tel ou tel autre, si l'ensemble ne marche pas. Nous croyons au contraire que si tous ceux qui parlent de réformes voulaient se demander consciencieusement d'abord, pourquoi ils les réclament ou les refusent, l'on finirait par mieux s'entendre, bien des inégalités seraient aplanies, bien des barrières levées, pour ouvrir aux enfants de la commune patrie un nouveau champ d'action, une nouvelle perspective d'un bonheur plus vrai; et au lieu des frictions affreuses qu'on redoute, on ne s'exposerait qu'à des répulsions moins antipathiques, ou à des rapports plus affectueux.

Chacun verrait alors que ce fleuve de la démocratie dont quelques-uns se font un si terrible épouvantail, ne roule en résumé que par la fusion de ses propres idées de réformes avec des idées analogues, vaguement éparses dans presque toutes les têtes, en sorte que chacun a sourdement, quoique involontairement peut-être, travaillé par ses actes ou ses discours à ce résultat. Faibles ruisseaux, depuis plusieurs années errants ou stagnants dans le champ de notre imparfaite nationalité, ces idées se sont peu à peu attirées, réunies pour former un bras du fleuve qui doit fertiliser nos bords. Il ne les ravagera que si les passions humaines en viennent

troubler ou refouler le cours. C'est là que Genève, c'est là que la Suisse ont puisé jadis leur existence, leur force et leur accroissement; c'est de là peut-être que découlent les principes les plus généreux des sociétés modernes, pourquoi ne retournerions-nous pas nous y retremper hardiment? Aussi vieux que le monde, ccs principes datent du jour où les sociétés humaines ont senti le besoin moral de se donner des lois, du jour où l'homme a senti qu'il fallait secouer le vieil homme, s'armer d'une énergie nouvelle, toutes les fois qu'il se voyait menacé, dans un avenir non éloigné, d'être arrêté dans sa marche vers le but général de tout vrai progrès.

La nature a établi assez de distinctions entre les hommes, il en résulte assez de mécomptes, de sujets d'envie, de haine, de mépris ou de pitié, (dans les démocraties aussi bien que dans les monarchies), sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter, en nous élevant nous-mêmes et les nôtres, sur de frêles piédestaux. Ceux qui tiennent à ces élévations artificielles peuvent se rassurer : jamais les rêves des socialistes ou des communistes n'empêcheront les hommes d'être plus jeunes ou plus vieux, plus forts ou plus faibles, plus sages ou plus méchants, plus beaux, plus laids, plus riches, plus pauvres, les uns que les autres; ils ne les empêcheront jamais d'être, suivant mille causes, mille accidents divers, de tempérament, de position, de climat, d'éducation, etc.; tour à tour plus heureux ou plus malheureux, et tous différents, non-seulement les uns des autres, mais souvent encore différents d'eux-mêmes.

C'est en cela seulement que, tout bien pesé et contre=

balancé, nous sommes et nous serons à jamais tous égaux. Il est évident que l'égalité immuable, absolue n'entraînerait rien moins que la cessation absolue de toute énergie, de tout développement, comme celle de toute espérance, de toute vertu, de tout bonheur. Il est évident aussi que pour une nation, comme pour un individu, les aïeux peuvent être un titre de gloire, un noble motif d'émulation, aussi bien qu'un sujet de reproche, mais un mérite réel, un mérite inhérent à la nation ou à l'individu, jamais; pas même là où ils sont un titre à certains droits, à certains privilèges.

Si donc nous voulons vivre heureux dans une démocratie, n'ajoutons pas aux maux des flottantes inégalités naturelles, le fléau certain des inégalités artificielles. Soyons franchement démocrates, et nous nous sentirons tous plus à l'aise, et nous respirerons un air plus libre, plus pur d'alliages incompatibles, et Genève sera une République de nom et de fait, car ses enfants seront tous républicains de droit et de cœur.

Cependant, nous dira-t-on, comment est-il possible que dans une démocratie, la foule, le peuple se choisisse des représentants, ou obtienne par ceux-ci la surveillance d'intérêts ou de besoins qu'il ne sent pas, qu'il méprise, ou dont il ne se soucie pas? Où sont les balanciers, les moteurs qui feront marcher cette machine, les compensateurs qui la règleront? Nulle part, dans un peuple, dirons-nous, si l'homme n'est que l'automate de Descartes, partout s'il y a dans son âme souvenir, espérance, amour, sentiment et vie; partout, s'il y a action et réaction permanente des hommes sur

les choses, des choses sur les hommes; elle a lieu en mal, pourquoi n'aurait-elle pas lieu en bien?

Mais si c'est réellement un mal que la démocratie, si l'on désire pour Genève une forme mixte de gouvernement, une forme aristo-démocratique, qu'on le déclare franchement, chacun saura bien alors à quoi s'en tenir.

Cependant, qu'on veuille bien aussi considérer qu'un gouvernement mixte, ne reposant que sur des principes mixtes, et ne produisant aucune mesure large, ou clairement basée, il en résulte une influence sociale et morale très-pernicieuse sur le caractère des peuples qui le subissent, et qui n'en saisissent pas l'ensemble. Le premier effet de cette influence sur le caractère individuel, c'est à la longue le défaut de franchise, la confusion des idées, et l'indifférence à la chose publique. S'il est vrai que l'Appenzellois franc démocrate, que le Prussien franc monarchiste, que l'Anglais franc aristocrate, aient, comme on le dit, plus de franchise que le Neuchâtelois, qui n'est franchement ni l'un ni l'autre, ce n'est pas la faute de celui-ci, et ce reproche n'est que la critique la plus forte qu'on puisse faire des gouvernements mixtes en général.

Que l'on parle contre la licence, l'anarchie, la démagogie, rien de plus louable; que l'on prêche la haine, les dangers des principes démocratiques dans une monarchie absolue, cela se conçoit; mais que l'on prêche la haine, les dangers de ces principes, dans une vieille démocratie, dans une république suisse du dix-neuvième siècle, c'est ce qui ne peut que troubler la marche naturelle de tout progrès, en portant le trouble dans

tous les esprits, la défiance dans tous les cœurs, la langueur ou l'incertitude dans tout le corps social.

Ce qui est reconnu excellent partout ailleurs, serait-il mauvais chez nous? quelle triste patrie serait-ce alors que la nôtre? Jetons les regards autour de nous, vers l'Europe civilisée; partout en général l'on voit les levains d'effervescence, les prétextes de réorganisation sociale diminuer; partout l'on voit l'industrie, les arts, les sciences, la littérature prendre un essor nouveau, lorsque comme en Prusse, les principes d'égalité civile sont clairement consacrés dans les lois, noblement semés dans les cœurs; partout du moins l'on y voit les esprits d'eux-mêmes tendre à cette adoption tacite, qui doit amener la reconnaissance légale des principes de liberté de la pensée, de la parole, de l'action, correspondant aux besoins les plus naturels de l'humanité; partout enfin l'on voit plus de patriotisme, plus de religion, moins d'hypocrisie, plus de cordialité là où, sous tous les points de vue, l'intolérance sociale ou l'influence étrangère sont arrêtées dans leurs vues ambitieuses comme en Allemagne et même en Russie. De ces idées, de ces principes nous avions, il est vrai, autant que ces peuples une bonne part dans la lettre de notre constitution, mais nous étions loin encore de l'avoir dans son esprit, bien loin de l'avoir à un degré suffisant dans nos usages, dans nos rapports et dans nos mœurs; or que sont les uns sans les autres? un artifice, une déception, un édifice sans base ou sans ciment.

Le plan que nous nous sommes tracé nous interdit

d'examiner ici quelle sera l'influence des nouvelles institutions démocratiques sous le point de vue social, politique et religieux. Nous indiquerons simplement les principales données sans lesquelles leur mécanisme nous semblerait incapable de produire les heureux résultats qu'on en doit attendre.

1° Ce mécanisme doit être à l'abri de toute influence étrangère ouverte ou secrète, politique ou religieuse, ne résultant pas clairement du concert général et naturel des peuples dirigés dans leurs rapports internationaux par le droit des gens, par l'amour de la paix, du commerce et de la civilisation.

2° Il doit être tellement simple dans son principe, clair dans sa marche, que la généralité des citoyens en comprenne aisément l'ensemble et le but, et ne voie de mystère que dans la sagesse providentielle des lois qui en découlent. C'est ainsi que, depuis le premier magistrat jusqu'au dernier des citoyens, chacun dans sa sphère pourra le mieux sentir comment il peut contribuer pour sa part au progrès et au bonheur de tous; et il n'en résultera pas d'autre démarcation qu'une distinction plus juste, plus facile et plus efficace du mérite et des talents, d'autre fusion qu'une sympathie plus fraternelle, plus efficace de toutes les classes de citoyens. Telle est la condition de la vertu républicaine. Pour la mieux inspirer, il serait à désirer qu'un ouvrage clair et succinct, fût mis entre les mains des jeunes citoyens de la ville et de la campagne. Ce catéchisme

politique leur indiquerait la nature de leurs droits et de leurs devoirs, ainsi que l'organisation de l'État. Des ouvrages semblables existent en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, et nous ne voyons pas en quoi ils seraient chez nous moins utiles ou plus dangereux.

Mais comme en religion l'étude seule du catéchisme est souvent insuffisante et même absurde, s'il ne s'y joint l'habitude et l'occasion de pratiquer les devoirs du chrétien, de même en politique l'étude machinale des droits et des devoirs du citoyen est-elle insuffisante et absurde, s'il ne s'y joint l'occasion et l'habitude de les pratiquer. Or dans l'un et l'autre cas le plutôt on s'y exercera dès l'âge de raison, le mieux on les aimera et les comprendra. L'État trouvera ainsi dans la masse des citoyens d'autant plus de garantie pour le progrès de l'esprit public et des vertus républicaines, aussi bien que pour le progrès de la religion et des vertus chrétiennes. D'ailleurs loin d'être une source de troubles, ce sera pour la jeunesse un motif de plus d'aimer les lois, de s'attacher à son pays et d'en être toujours plus fière.

Pourquoi redouterait-on de voir se répandre chez tous les citoyens de saines idées en politique? Qu'y perdrait leur caractère? N'en doit-il pas être de cette connaissance comme de toute autre? Ne vaut-il pas mieux la répandre que de la refuser ou de la concentrer? Elle perdraît, nous dit-on, en profondeur ce quelle gagnerait en étendue. Que sont alors nos puits de science, s'ils risquent sitôt d'être épuisés? leur obscurité seule ferait-elle leur profondeur? sinon, pourquoi donc en être si avare? répandez à flots toute science

salutaire, et vous la verrez s'élever et retomber sur tous en pluie et en rosée fertilisante.

La brigue et l'esprit de parti auront bien moins de prise sur des citoyens ainsi préparés, et l'on ne verra pas, comme il y a quelques mois, de braves gens confondre les mots; Constituante, Conseil d'État, Conseil Représentatif, et se faire des idées et des terreurs ridicules sur l'existence, l'origine et l'avenir de Genève.

3° Comme le principe de tout faire pour le peuple et rien par lui dans une démocratie énergique et sincère, est aussi insoutenable que le principe opposé de faire tout par le peuple et rien pour lui, il n'y aura de conciliation possible et durable entre ces deux extrêmes, comme il n'y aura d'occasion d'exercer ces devoirs et ces droits, et d'en maintenir le principe sans confusion, qu'en habituant les citoyens à participer distinctement à l'élection directe des pouvoirs législatifs, à l'élection directe des pouvoirs exécutifs, à l'élection directe des pouvoirs municipaux. Car ces pouvoirs seront toujours d'autant plus respectés qu'ils auront le mieux la sanction populaire en leur faveur; ils se sentiront d'autant plus forts qu'ils verront mieux leur force dans la force des lois, celle des lois dans leur harmonie avec les mœurs et les institutions; ils seront enfin d'autant plus dignes qu'ils verront le mieux leur dignité dans celle de la nation qu'ils représentent et qu'ils doivent faire respecter.

Si outre cela le sentiment moral des masses est périoquement mis à l'épreuve, exercé et tenu en respect par la salutaire institution du jury; si leur sentiment reli-

gieux est exercé de même, et tenu en haleine par leur participation au choix de leurs conducteurs spirituels, soyons persuadés qu'alors la tâche des premiers n'en sera que plus douce, ou moins pénible; que les exhortations des seconds ne seront que mieux écoutées; soyons persuadés que l'influence et la position des uns et des autres seront d'autant plus sûres et plus belles qu'ils ne viseront à d'autre popularité qu'à celle qu'inspirera toujours le sentiment du devoir accompli.

C'est ainsi que d'un côté l'indifférence religieuse, l'intolérance, l'impiété; de l'autre les vues étroites, ambitieuses et personnelles, les brigues, l'indifférence à la chose publique seront le mieux combattues ou le mieux démasquées. C'est ainsi que le mérite étant le mieux apprécié, et que l'esprit de castes s'armant le moins du microscope de l'exagération ou du miroir à mille faces de la vanité, pour grossir ou multiplier les distinctions et les défauts, l'égoïsme individuel ou local, ainsi que l'intolérance religieuse ou sociale perdront de plus en plus de leur empire.

4° Ce mécanisme marchera d'autant mieux que l'on partira le mieux de cette idée (commune aux républiques comme aux monarchies) que si un seul homme avait assez de perspicacité, de génie ou d'expérience, pour comprendre et diriger lui seul l'ensemble de tous les intérêts, son administration ne pourrait qu'y gagner en force, en unité, en harmonie. C'est une semblable idée qui a, dans certaines républiques, déterminé les citoyens à se donner par fois un dictateur pour un certain

temps. Or le remède n'étant pas humainement possible ou pouvant faire tomber dans un plus grand mal, il faut du moins chercher à se rapprocher de cette idée, en réunissant les branches de la haute administration générale entre les mains d'un aussi petit nombre que possible de capacités responsables, aussi distinctes que distinguées.

5° Mais si, pour faciliter l'intelligence des lois par l'intelligence des droits et des devoirs du citoyen, il importe d'éviter soit la confusion des pouvoirs en les concentrant, soit leur faiblesse en les dispersant, il n'importe pas moins que les uns et les autres soient constitués de manière à ne pas amener un état de choses tel que celui que nous avons signalé plus haut (page 38), de manière en un mot à ce que les mandataires de la nation ne se pénètrent jamais de cet esprit de corps assez facile et contagieux, qui fait envisager avec insouciance ou mépris toute idée qui n'est pas conçue dans son sein. Il sera donc essentiel au salut et à la paix de l'État, que les corps appelés à s'occuper de ses affaires ne dégénèrent jamais en corporation se recrutant elle-même d'une manière directe ou indirecte. Mais il faudra dans ce but que ces corps n'absorbent jamais toutes les capacités, toute l'élite de la nation ou des conseils, et qu'ils viennent souvent se reposer, se réchauffer, ou s'éclairer au foyer commun.

Cependant comme il n'est pas moins essentiel au salut de l'État et à la marche de l'administration, que ceux qui s'en occupent le fassent avec zèle, avec suite, avec

connaissance de cause et d'effet, il est indispensable que la Législature les entoure de garanties suffisantes de temps, d'appui, d'expérience, d'indépendance et d'intérêts, sans lesquelles leur responsabilité deviendrait dérisoire, et la marche de l'administration elle-même impossible ou toujours vacillante. Ainsi pour éviter ces inconvénients divers, il faut d'un côté, que les membres des corps constitués subissent de sages renouvellements intégraux ou partiels, mais avec chance de réélection; il faut d'un autre côté, que leur nombre soit limité dans une proportion claire, et telle qu'il y ait toujours en dehors un nombre suffisant de notabilités ou de spécialités éclairées, disséminées dans la masse des citoyens. Leur présence ou plutôt leur absence déterminera une noble émulation; leurs lumières serviront à éclairer sur l'état de l'opinion, leur patriotisme pourra prévenir des excès, et leur vigilance sera d'autant plus salutaire, qu'elle sera plus désintéressée et plus persévérante.

Enfin cette sage proportion donnant le moins de prise aux passions, à la jalousie et à l'ignorance, les abus de la presse seront d'autant moins à craindre, d'autant mieux prévenus par le bon sens général; on n'ira plus chercher en elle des opinions toutes faites, et le prétexte des associations politiques, des assemblées populaires, des révolutions, sera d'autant moins fondé que jamais.

6° La marche de ce mécanisme constitutionnel ne sera que plus sûre, plus belle et plus en harmonie avec son vrai principe, si l'action dispersée des citoyens dans le choix de leurs officiers municipaux a toujours pour

contre-poids, mais sans pression indue, l'action réunie des citoyens dans le choix des hauts pouvoirs exécutifs et généraux de l'état; en d'autres termes, si la représentation des intérêts généraux de localités est toujours subordonnée à la représentation des intérêts plus généraux et plus compréhensifs de l'État tout entier. Car c'est ainsi que chaque commune, chaque citoyen s'habituera le mieux à voir son intérêt et son bonheur dans celui de tous; c'est ainsi que par la base aussi bien que par le sommet, sera le mieux combattue la tendance à cet esprit de corps, et à cet exclusisme communal qui a été si longtemps l'entrave et la cause de la chute des républiques suisses, comme celle de bien d'autres états.

Or comment obtenir dans les esprits cette convergence de vues pour l'intérêt commun, si ce n'est d'abord par une convergence simultanée de vues dans le choix des magistrats communs, c'est-à-dire, des hauts fonctionnaires élus, selon l'antique usage, en commun ou par colléges d'arrondissements? Si l'on croit un nouveau compensateur nécessaire à cette action, où le trouver sinon dans le Conseil Représentatif, en lui laissant soit la présentation première, soit le choix final des candidats, et en adoptant de part ou d'autre le mode d'une présentation en nombre double?

C'est ainsi que la balance des pouvoirs ne les fera jamais imprudemment dévier de leur principe et de leur but.

Mais d'un autre côté, s'il importe que les conseils n'absorbent pas trop de capacités, il n'importe pas

moins qu'ils soient composés de manière à renfermer une juste proportion de toutes les spécialités, et nous sommes convaincus que pour être à la fois *éclairé*, *fort* et *populaire*, un Conseil représentatif, par exemple, doit posséder en proportion suffisante l'élément *pratique* aussi bien que l'élément théorique ou intellectuel. Ce dernier sera représenté en général par les savants, les riches, les hommes de loi; le premier par les ingénieurs, les médecins, les négociants, les industriels, les agriculteurs, etc., et il est évident que, si même ceux-ci étaient les plus nombreux, ceux-là conserveraient toujours une influence morale et salutaire assez grande pour en contrebalancer les effets. L'idée qui a déterminé, par exemple, les cantons primitifs et forestiers à céder le pas à leurs cadettes Berne et Zurich, se reproduira toujours sous mille formes; l'industriel honnête sera toujours, dans le doute, aussi prêt à céder le pas aux lumières, que le campagnard le sera à le céder à la ville dans toute question cantonale, fédérale ou d'intérêt européen, s'il n'est pas fanatisé.

Toutefois l'intérêt général nous semble demander que la représentation spéciale ne soit consultée surtout que pour certains intérêts spéciaux. Nous croyons qu'un laboureur doit aussi peu être élu au Conseil, uniquement pour représenter l'intérêt agricole, qu'un artisan pour le seul intérêt industriel, un professeur pour le seul intérêt scientifique; ce ne serait ni plus ni moins que la représentation du principe de l'exclusisme; or si ce principe est odieux quand même il s'arroge le bien pour but, que sera-t-il s'il est guidé par des vues limitées ou

ambitieuses? Ainsi, que nul député ne se lie que pour des questions vitales de principes constitutionnels, s'il ne veut être autre chose qu'une machine à voter. Autant un Conseil représentatif composé d'hommes d'une même profession, d'une même classe, est exposé à se laisser mener par la langueur, par l'ambition ou par la pédanterie, autant un Conseil composé d'hommes de diverses professions et de diverses classes est-il l'expression la plus juste, la plus noble, la plus respectée et la plus sincère de l'opinion générale.

C'est ainsi que la souveraineté du peuple sera une vérité et pourra toujours être comprise, soit qu'elle s'exerce en corps de nation (comme dans quelques cantons primitifs de la Suisse pour la confection des lois et le choix des magistrats), soit qu'elle s'exerce pour la confection des lois par un corps législatif émanant d'elle; lorsque vu les distances ou la multiplicité des intérêts, le premier mode ne peut avoir lieu sans de grands inconvénients. C'est ainsi enfin que tous les intérêts, tous les besoins, ceux de l'industrie agricole, manufacturière et commerciale, ceux de la science, ceux de la littérature, ceux de la pensée, ceux du cœur, ceux du corps, ceux de la morale, ceux de la religion, ceux de la patrie commune, ceux de l'éducation nationale entière, seront le plus heureusement représentés, le plus harmonieusement répartis et surveillés. Si c'est là une utopie, tout au monde le sera. Mais de même que la meilleure montre est inutile si elle n'a pas d'aiguilles ou de cadran, de même notre mécanisme constitutionnel

devra-t-il prouver l'efficacité et la régularité de sa marche par des progrès apparents et simultanés; pour mieux y parvenir il devra de même être soumis à une révision périodique, qui en règle la marche, en prévienne la rouille, les secousses, ou les perturbations violentes.

Or pour que cette révision se fasse elle-même sans secousse et sans danger, il suffira d'en déterminer par une loi organique le temps, le mode et le principe. Si ce qui s'est passé dans d'autres cantons, doit ici nous servir de guide, on en conclurait que le mode du *veto* est est aussi dangereux pour la stabilité des lois et le repos du pays, que l'élection indirecte est dangereuse pour l'esprit public. Cependant nous croyons que si le *veto* absolu ne doit jamais être pour un peuple énergique et libre que la dernière raison, il sera d'autant moins à redouter que ce peuple se sentira le plus logiquement représenté, et qu'il trouvera le mieux dans sa constitution les moyens de se faire entendre; or par peuple nous n'entendons pas le citadin, plutôt que le laboureur, le prolétaire plutôt que le rentier; le peuple est tout en tous, et son *veto* moral pourra, si l'on veut, être toujours le seul écouté, le mieux compris.

Voilà quelques-uns des avantages d'une Démocratie forte et sincère; voilà comment cette loi divine d'égalité civile est pour une société d'hommes libres le plus noble, le plus abstrait compensateur et consolateur de toutes les inégalités inhérentes à leur nature. Certes on pourrait nous en montrer bien des désavantages si l'on ne voulait raisonner que sur les abus du principe et non sur le principe lui-même; ce n'est pas ainsi qu'il sera jamais possible de s'entendre.

Tel est ce nous semble, le mécanisme constitutionnel qui doit nous offrir le plus de garanties légales sous tous les rapports; mais si comme nous l'avons déduit de nos principes généraux de développement national (page 37) il faut un certain temps avant qu'une constitution, quelque parfaite qu'on la suppose, puisse convenir ou plaire à un peuple arriéré; s'il est vrai que de deux peuples celui-là se donnera la meilleure constitution qui sera lui-même le plus avancé dans l'intelligence et dans l'expérience de ces principes; s'il est vrai enfin comme nous l'avons posé (page 53) que la beauté et la bonté d'une constitution consistent dans l'art de maintenir en équilibre les lois, les mœurs et les institutions d'un peuple, il en résulte que notre tâche actuelle ne doit pas se borner à élaborer des lois, mais à mettre nos mœurs et nos institutions en équilibre et en harmonie avec elles, car il est évident que sans cela nous n'aurons fait que la moitié de l'œuvre qu'on attend.

Résumant donc les idées éparses jusqu'ici dans cet essai, nous pensons que notre bonheur et notre développement national à venir seront d'autant plus vrais, d'au= plus grands, que le peuple genevois, contiendra le plus grand nombre d'individus dont les facultés générales seront le plus exercées et développées sous le point de vue de santé intellectuelle, morale et physique; en d'autres termes ce bonheur, ce développement social seront d'autant plus sûrs que toutes les institutions viendront le mieux à l'appui des institutions démocratiques. Nous avons montré que parmi ces institutions quelques-unes

des plus belles, des plus propres à atteindre ce but, étaient la fondation d'un collége industriel; la fondation d'un collége de jeunes filles; une meilleure organisation des classes littéraires; des institutions militaires, gymnastiques et musicales pour toute la jeunesse, et nous nous croyons en conséquence parfaitement fondés à suggérer la convenance et la nécessité de modifier le titre VIII du projet de constitution, de manière à laisser l'espérance, de voir ces institutions établies parmi nous; de manière qu'il y ait enfin pour la ville de Genève et pour tout le canton une administration plus homogène de l'instruction publique, depuis les asiles de l'enfance jusqu'aux plus hautes facultés académiques. Toutefois nous devons dire que le système de contraindre les parents à envoyer leurs enfants aux écoles, tel que nous l'avons vu pratiqué en Allemagne, ne saurait avoir d'heureux fruits, ni de popularité chez nous; mais si la liberté d'instruction, comme la liberté d'enseignement doivent demeurer à l'ordre du jour, que cette instruction et cet enseignement soient du moins tels dans les établissements publics, que toutes les familles y trouvent toujours pour leurs enfants la meilleure nourriture de l'esprit, de l'âme et du corps, et la patrie la meilleure pépinière de ses plus généreux citoyens.

Nous nous sommes permis cette longue digression, d'abord pour que l'on comprenne mieux nos vues ultérieures au sujet des bases d'améliorations générales que nous désirons; ensuite parce que dès longtemps nous avons entendu toutes sortes d'alarmes exprimées au su-

jet des principes démocratiques comme contraires au progrès même des beaux-arts, des belles-lettres, des bonnes mœurs et de l'industrie parmi nous, comme si nous avions plus à perdre qu'à gagner sous ce rapport à ces principes, qui sont et demeureront ceux de la vieille Genève comme ceux de la vieille Suisse.

On a pu voir jusqu'où ces alarmes sont fondées, et s'il y a plus à perdre qu'à gagner à une réorganisation. Nous avons déjà tâché de faire comprendre en partie ce qui nous manquait encore; il nous reste à ajouter quelques observations générales sur notre nationalité.

IX.

DU DÉVELOPPEMENT NATIONAL PAR L'ÉLÉMENT ÉTRANGER ET SURTOUT PAR L'ÉLÉMENT SUISSE.

Si l'on doit faire tous ses efforts pour empêcher l'expatriation, l'on ne doit pas oublier qu'il résulte de l'élément étranger certains avantages de très-grande importance, dont il ne faut pas se priver à l'avenir. Nous voulons parler de l'importation d'idées européennes sans lesquelles nous serions peut-être plus retardés que nous ne sommes. Lorsqu'on ne peut se comparer qu'à ceux qui sont plus bas dans l'échelle sociale, on finit par se trouver toujours assez élevé, et par ressembler, jusqu'à un certain point, à ces hommes et à ces peuples isolés que la nature force au même genre de vie, à la même invariable série d'idées; tels sont les

Nègres ou les Chinois. Or si le développement d'un individu doit dépendre du plus ou moins grand exercice de ses diverses facultés, exercice qui ne peut qu'être favorisé par la multiplicité de ses rapports sociaux, de même le développement d'un peuple doit dépendre du plus ou moins grand emploi qu'il fait de ses ressources, emploi qui sera éminemment favorisé par la multiplicité de ses rapports internationaux.

Ainsi donc nous pensons que, dans notre position, autant il y aurait de folie à n'avoir de repos que lorsque Genève serait une ville de premier ordre, autant y en aurait-il à la laisser se rapetisser au-dessous de ce qu'elle peut devenir. Certes il vaut mieux être plus petit et plus maître chez soi, que plus grand et soumis à quelque joug étranger; mais la conséquence est-elle forcée? Si nous excitons la convoitise des puissants, ne vaut-il pas mieux en tout cas, faire envie que pitié? N'est-on pas d'autant mieux résolu à défendre sa patrie, sa propriété, qu'elle est plus belle et qu'elle réunit plus d'avantages? Et cette résolution elle-même, et ces avantages nouveaux ne contribuent-ils pas ainsi à donner plus de force, plus d'intérêt aux institutions qui tendent à consolider, à faire respecter la République? N'est-ce pas à une idée étroite que Genève doit d'avoir privé la Suisse, de s'être privée elle-même, d'une des plus belles contrées des bords de notre lac; contrée dont d'ailleurs nous sommes tenus de défendre la neutralité en cas de guerre?

Ne croyons pas raffermir notre nationalité en repoussant l'élément étranger. C'est à son adoption que Ge-

nève a dû jadis une grande partie de ses lumières et de son énergie, comme c'est à son mépris qu'elle a dû de détestables luttes intestines. Est-ce à dire qu'il faille admettre les premiers venus et nous montrer aveuglément hospitaliers et prodigues du droit de citoyen? Rien n'est plus loin de notre pensée. Ce que nous désirons, c'est de ne pas voir traités en parias ceux que le sort a fait naître sur notre sol de pères étrangers; c'est de nous voir assimilés de droit ceux que la nature nous a assimilés de fait; c'est en un mot de ne pas nous aliéner nos voisins, la Suisse et l'Europe par une loi trop exclusive. Mais, nous dira-t-on, quelles garanties aurons-nous contre les prétentions de milliers d'intrus qui pourraient vouloir profiter d'un accès trop facile au droit de citoyen de Genève? Oui, sans doute, l'abus pourrait surgir du principe, si vous n'y ajoutez pour clause et pour condition bien explicite, que le droit de citoyen genevois, en comprend les charges; que ces charges sont, une renonciation formelle à toute prétention à tout privilége antinational, l'obligation de servir dans la milice, etc. Si cette garantie doit être presque suffisante pour un étranger né hors du pays, que ne sera-t-elle pas pour son fils, pour ses petits-fils s'ils y sont tous nés? Jadis le nom de citoyen genevois était, nous dit-on, un demi-titre de noblesse aux yeux de l'Europe. Il n'était pas prodigué, il est vrai, mais qu'a gagné Genève à en exclure ceux qui l'avaient si longtemps réclamé? Les circonstances sont tout autres, nous dit-on, l'esprit de l'époque n'est pas le même. Est-ce rompre avec le passé que de profiter de ses

leçons? L'on redoute les invasions croissantes du catholicisme; eh bien, elles nous sembleront d'autant plus à redouter que nos lois seront plus intolérantes; un extrême suscite toujours le prétexte pour un autre extrême, et nous sommes convaincus qu'il y a plusieurs personnes, plusieurs familles qui, dans ce moment, n'ont de l'antipathie pour Genève et ses lois, que parce que Genève les exclut eux et leurs enfants. La défiance sous toutes les formes, voilà le plus grand fléau de la société, voilà le vrai Protée de la Suisse. Il est clair que la loi qui admet à un droit peut aussi en priver; prévoyez-en les cas, déterminez-les, et dites hardiment: — Nous descendants pour la plupart au second, au troisième ou au quatrième degré d'étrangers comme vous, nous ne voulons pas que vos enfants puissent dire un jour: Genève est notre patrie, elle fut celle de nos pères, elle est celle que nous porterions dans notre cœur, mais elle nous repousse de son sein, dans la seule supposition que nous pourrions en être indignes ou lui devenir à charge, comme si c'était déjà trop que, dès le berceau, nous ayons respiré le même air, participé aux mêmes jeux, joui des mêmes espérances, que le reste de ses enfants.

N'attacher de valeur à un droit naturel et politique, qu'autant qu'un petit nombre de personnes en a la jouissance et la possession exclusive, c'est compromettre sa propre nationalité; car c'est semer dans un peuple des idées d'égoïsme local et de bourgeoisie vaniteuse; c'est l'habituer à voir le mérite du citoyen dans son titre plutôt que dans sa qualité réelle; c'est enfin indisposer contre

ce peuple ses voisins et tous les autres peuples, et l'exposer d'autant plus à leur haine qu'il aura par sa position le plus de rapports internationaux.

Que ceux qui veulent être citoyens, nous dira-t-on, se présentent, qu'ils en achètent le droit, ils l'auront s'ils le méritent. Cette objection pourrait s'appliquer aux nouveaux venus, quoique dans le fond, ce soit *ravaler* le titre de citoyen comme tout titre de noblesse, comme tout droit électoral, que de le conférer pour une somme d'argent quelque petite ou quelque grande qu'elle soit. Autant vaudrait-il ne faire aucun cas de l'existence, de la chaleur du soleil, de la pureté de l'air, de l'aspect de la nature, parce que tous peuvent en jouir sans rien payer.

Mais il ne s'agit pas de nouveaux venus, il ne s'agit pas de leurs enfants, il s'agit de leurs petits-enfants, c'est-à-dire, de familles attachées au sol par un demi-siècle d'habitudes, et l'on hésite encore! Nous croyons, sans inconséquence, que c'est dans ces familles que se trouveront peut-être quelques-uns des meilleurs citoyens; car, on l'a toujours remarqué, les nouveaux agrégés de cœur à un corps, à une nation, à une confédération en sont presque toujours les membres les plus zélés, les plus fidèles.

Il semble donc que ces considérations devraient rassurer sur la consécration d'un principe généreux, d'un principe qui certes vaudra plus d'amis que d'ennemis à notre nationalité et à la religion protestante. Mais si avec cet élément étranger au second degré auquel participent, à l'heure qu'il est, environ 150 individus, nous admettons l'élément suisse et républicain au premier de-

gré, élément auquel participent maintenant plus de 2,000 Suisses presque tous protestants, d'où pourront naître nos alarmes? N'avons-nous pas avec l'influence de nos lumières tous les compensateurs que nous puissions désirer si nous voulons en user? Que sont ces moyens? 1° empêcher par l'industrie et par de sages établissements l'expatriation du vieux sang genevois; 2° admettre les étrangers au droit de citoyen au second degré; 3° admettre les Suisses à ce droit au premier degré; 4° se ménager par la constitution la faculté de reviser cette loi, si jamais la nécessité en était sentie; 5° contribuer à effacer peu à peu de l'esprit des nouvelles communes rurales, toute idée d'antipathie politique ou religieuse, en les pénétrant d'idées républicaines par une sage et forte démocratie; 6° avoir une forte administration générale d'instruction publique; sinon laisser aux soins de la municipalité de Genève tout ce qui concerne son Académie et ses colléges; 7° faire aimer à tous Genève pour Genève, plutôt que pour Rome ou pour Calvin; sinon il faut se résigner à voir des haines, des discordes, des séparations, ce qui ne manquera pas d'arriver si l'on préfère la Constitution de 1814 à Genève, et Genève à la patrie suisse; si l'on oublie que puisqu'il est impossible d'avoir unité de foi en religion comme en politique, c'est que la vérité se trouve probablement toute en tous, et qu'il faut s'en tenir aux principes.

Puissions-nous du moins ne jamais revoir ces temps où de pauvres mères genevoises, épouses de Suisses et de soldats du contingent, étaient obligées d'aller payer régulièrement pour leurs enfants un permis de séjour,

une carte d'*étrangers;* ces temps où elles étaient impitoyablement mises à l'amende pour quelque négligence à cet égard. Nous avouons que, malgré la loi de 1839, nous redoutons encore l'influence des principes qui ont dicté et maintenu si longtemps cet ordre de choses. Ayons des lois généreuses et respectables, et on les respectera généreusement et loin de songer à les ébranler ou à les renverser, on se fera plutôt hâcher pour les défendre; et s'il s'élève quelque doute sur leur valeur sociale, consultons toujours la statistique du cœur avant celle de l'esprit, des nombres et des éventualités.

Puissions-nous enfin être tous unanimes à penser que ce ne sera jamais par la dissidence, par la désunion, par le principe de toute faiblesse que le protestantisme, que le pur christianisme pourra jamais demeurer l'élément de l'esprit républicain, le noyau de notre nationalité, et demeurer aujourd'hui, comme à son origine, le plus ferme boulevard, la plus vigilante sentinelle contre toute influence étrangère, première condition de toute Liberté, de toute République.

C'est ainsi que nos trois nationalités pourront se fondre en une seule; que la campagne fera toujours dépendre sa prospérité de celle de la ville; que la ville conservera précieusement ses antiques souvenirs sans léser les intérêts ou les susceptibilités de l'homme des champs: c'est ainsi, que toute la République formera un tableau homogène, original, parce qu'il sera toujours calqué sur la nature des hommes et des choses, tels qu'ils sont, selon les temps et les lieux.

Voilà comment nous concevons qu'il serait possible de retenir tous les enfants de Genève dans son sein, de les y attacher les uns aux autres plus fermement en leur inspirant des idées communes et sympathiques de support, d'indépendance et de Patrie; en remplaçant dans tous les cœurs ces souvenirs haineux que peut provoquer la différence des cultes, par des sentiments affectueux d'une sainte tolérance et d'une noble rivalité chrétienne, laissant après tout à leurs œuvres, à la postérité et au Ciel à décider entre eux en dernier ressort.

Voilà comment nous concevons que tous pourraient prospérer au soleil réjouissant de l'égalité civile et religieuse, à l'ombre d'institutions plus compréhensives, plus fortes, plus progressives, parlant mieux à l'âme et au cœur, rappelant mieux les beaux jours de l'ancienne Genève et ceux de la vieille Suisse, sans troubles, sans commotion, mais sans langueur de l'esprit public, sans honte intéressée, hypocrite ou servile de ses droits de citoyen, et grâce à l'alliance des principes les plus éprouvés de la civilisation. Voilà comment du sein d'une des plus magnifiques contrées de l'univers, Genève pourra, en maintenant son rang illustre parmi les nations, être pour tous ses enfants la plus chère, comme aussi la plus belle, la plus libre et la plus heureuse des patries, et devenir un jour, suivant les paroles de Capodistrias au congrès de Vienne, *un grain d'ambre qui pourra parfumer l'Europe.*

CONCLUSION.

—

En posant la plume, nous sentons vivement combien nous sommes loin d'avoir exprimé nos pensées de la manière la plus propre à les faire agréer : nous eussions voulu être là moins long, ici plus explicite ; nous eussions voulu recourir moins souvent aux mots : *développement*, *progrès*, *patrie*, *conditions d'existence*, etc., mais n'ayant prétendu émettre aucune idée nouvelle, nous n'avons pu créer des mots nouveaux.

Ce que nous désirons surtout c'est de n'être pas mal compris sur la portée de nos jugements ; c'est qu'on ne cherche pas des récriminations là où il n'y a que des paroles résultant au fond de l'amour le plus sincère de la patrie, du vœu le plus ardent pour une plus grande somme de prospérité nationale et fédérale ; car ce que nous désirerions surtout c'est de voir se rattacher notre nationalité plus intimement à celle de la Confédération suisse. C'est avec cette idée, que nous avons au milieu du conflit des opinions politiques et abstraites du jour, essayé de faire entendre quelques mots d'une politique que l'on qualifiera quelquefois, si l'on veut, de sentimentale ou d'enthousiaste, d'antinationale jamais.

Oui, rattacher ses lois, ses institutions, ses mœurs, toutes ses espérances à la nationalité Suisse, tel est le moyen qui reste à Genève et à chaque canton pour rendre celle-ci de plus en plus forte, unanime et respectée.

Aussi longtemps que la Suisse a été guidée par unité de vues : son indépendance nationale ; elle a été dès son berceau la grande, l'invincible d'entre les nations. Depuis ses temps héroïques jusqu'à nos jours, son but a souvent changé d'aspect ; souvent elle l'a perdu de vue ; souvent elle s'est arrêtée, troublée, divisée, et la division l'a fait marcher vers sa ruine ; mais après tant d'épreuves ce but s'est remontré plus radieux que jamais comme le soleil après un long orage.

Si la conquête de son indépendance nationale sur les champs de bataille a dû être sa première œuvre, la conquête de son indépendance politique dans les conseils a dû être la seconde ; aujourd'hui que lui reste-t-il à faire ? Il lui reste à reconquérir son indépendance morale, dans les conseils et dans les consciences ; il lui reste à mieux cimenter l'union de tous ses enfants.

L'histoire nous a démontré que l'Aristocratie n'a pu sauver ni l'indépendance nationale, ni l'indépendance politique, ni l'indépendance morale, ni la neutralité, ni l'honneur de la Suisse. Elle n'a rien osé faire de grand, d'harmonieux, pour rendre les populations plus intelligentes, plus morales, plus vigoureuses ; rien de grand, d'harmonieux pour les sciences, pour les arts, pour l'industrie. Ses beaux jours ont passé avec ceux de la féodalité, de la chevalerie et de l'absolutisme : elle n'a donc plus droit à nos regrets.

Les gouvernements mixtes qui en sont émanés ont-ils pu bien mieux faire ? Non, parce que ce n'est qu'au moyen d'artifices, ou seulement à l'aide d'une forte puissance matérielle qu'il est possible de renverser un

principe, de maintenir un cône toujours la base en l'air, en d'autres termes, parce que ce sont les sommités qui doivent s'appuyer sans cesse sur leurs bases, et non réciproquement. Ainsi placés ils n'ont rien fait non plus de grand, rien de solide et d'harmonieux pour le développement général; mus par des souvenirs, des espérances, des habitudes souvent incompatibles avec les circonstances, ils n'ont rien pu faire pour l'amélioration de la vie sociale, rien pour l'amélioration du pacte; ils ont été pour se soutenir jusqu'à faire une sorte de crime de la franchise républicaine, une sorte de vertu, de devoir de l'exclusisme social, ils ont dû tomber, et l'édifice social s'est remis sur sa base naturelle et populaire.

C'est donc une énergique Démocratie qui doit seule être désormais la loi de la Suisse, aujourd'hui comme à son origine. C'est elle seule encore qui doit maintenir et sauver cette triple indépendance. Et si, comme on doit le craindre, son indépendance morale est vraiment et sérieusement menacée par l'établissement du jésuitisme, que la Suisse agisse envers lui comme on a agi partout ailleurs; qu'elle en fasse une question entièrement fédérale; qu'il ne soit pas dit que refoulé de la France, de l'Autriche, de l'Espagne, de l'Europe entière, que chassé des États libres comme des États absolus, ce soit la Suisse, la Démocratie qui lui ait donné asile, qui lui ait ouvert les bras pour lui rendre sa puissance et ses armes.

Ainsi portons tous nos yeux vers ce but et ne nous effrayons pas de la grandeur de la tâche; ne nous en

laissons pas détourner par les raisonnements ou les intrigues de compatriotes égarés ou d'étrangers intéressés à offusquer nos regards. Oui, tout nous le prouve, la tâche est grande et difficile, mais elle est digne d'un peuple libre marchant à sa régénération à travers mille entraves du dedans et du dehors.

Que l'on jette un seul regard sur cette antique terre de Liberté, que l'on compare entre eux et avec ceux d'autres contrées tantôt les rapports, tantôt les contrastes et les interruptions de rapports que nécessite sa configuration géographique; que l'on réfléchisse un seul instant sur l'origine, sur le mode d'aggrégation lente et successive des peuples qui l'habitent, et l'on comprendra non-seulement la difficulté, mais à certains égards l'impossibilité qu'il y a eu dès l'origine, et qu'il y aura toujours, d'en faire un seul et même tout parfaitement compact; l'on comprendra les commotions, les ruptures auxquelles la tentative a donné lieu, et la nécessité de s'en tenir sagement au système fédéral.

Si ce système a été jugé le meilleur jadis pour la Hollande, pour l'Union américaine, dont les États ont une surface homogène, une origine, une alliance et un développement simultanés, à plus forte raison l'est-il pour l'Union helvétique avec sa surface tourmentée, hérissée de monts formidables dont les longues croupes, les cimes gigantesques, les solitudes glaciales mettent quelquefois près de 30 lieues de distance entre des localités, (telles que Viége et Grindelwald), qui n'en ont que

cinq ou six en apparence sur la carte. On le comprendra d'autant mieux, si l'on sait voir dans presque chacun des innombrables vallons qu'enserrent les flancs de ces monts, dans chacune des vallées d'où débouchent ces fleuves impétueux, où vont aboutir ces lacs magnifiques, si l'on sait y voir, disons-nous, le sol où s'est lentement formé quelqu'un des éléments constitutifs d'une municipalité, puis d'une république, puis d'une confédération particulière, puis de la grande Confédération Suisse. C'est ainsi que l'on saisira le mieux la position, le rôle passé et le rôle à venir de celle-ci.

Mais doit-on pour cela renoncer jamais à l'espoir de voir ces éléments se coordonner de mieux en mieux, de manière à surmonter par la raison et par le cœur les barrières de la nature? Ce serait tomber d'un extrême dans un autre, et telle est la pensée vraiment suisse qui fait désirer depuis si longtemps l'amélioration générale du pacte fédéral.

Deux moyens semblent s'offrir pour cette amélioration : celui de le réformer tout d'un commun accord au moyen d'une Constituante, ou celui de marcher à ce même but, avec des vues sympathiques et clairement comprises dans chaque canton : en attendant que cette réforme ait lieu d'un commun accord, c'est là, du moins nous le croyons, le moyen d'y préparer les esprits, le moyen de la hâter et de la rendre plus facile et plus naturelle. Qu'un grand but commun soit bien posé en Diète, et l'on verra bientôt les cantons, les uns plus tôt, les autres plus tard, y converger, quoique partant de bases différentes. Ces bases elles-mêmes fini-

ront par se fondre entre elles; et c'est ainsi que sans un système dangereux de centralisation, la Confédération pourra en venir à la seule uniformité possible, celle des droits d'établissement, de combourgeoisie; celle de l'organisation militaire; celle de l'organisation des poids, des mesures, des monnaies, des postes, etc., que tout fait réclamer à grands cris. Quelles seront les vues générales qu'il faudrait donc se poser? Montesquieu nous les suggérait, il y a bien plus d'un siècle, et si la Suisse les eut suivies, peut-être serait-elle aujourd'hui l'État littéralement le plus heureux de la terre.

Ce législateur, après avoir démontré que les républiques fédératives étaient les seules durables, et après avoir parlé de la Confédération Suisse, cite celle des Lyciens. Elle se composait, dit-il au rapport de Strabon, de vingt-trois cités dont les grandes avaient trois voix dans le Conseil commun (ou Diète), les médiocres deux, les petites une, toutes payant les charges selon la proportion des suffrages; et il ajoute: « S'il fallait donner le modèle d'une belle république, je prendrais la république de Lycie. » Le même auteur raconte que les Véiens furent exclus de la confédération des républiques étrusques dès l'instant où ils se donnèrent un roi; et d'habiles commentateurs n'ont pas manqué de comparer à la Suisse cette antique et puissante confédération, dont l'origine, l'histoire et l'existence antérieures à celle de Rome se perdent dans les temps fabuleux, et dont les douze États s'étendaient depuis le Vésuve jusqu'au pied de ces mêmes Alpes rhétiennes, qui renferment aujourd'hui parmi nos confédérés quelques-uns

de leurs descendants, quelques restes de leur langue. Enfin nous lisons quelle était l'influence, la sagesse de cet admirable conseil ou diète des Amphictyons, assemblée générale des députations de tous les peuples confédérés de la Grèce, dont l'objet périodique principal était de s'occuper en dehors de la législation de tout ce qui pouvait contribuer à augmenter la force, l'union, à favoriser l'esprit national de ces peuples divers. Nous y lisons que ce Conseil vacilla et déclina dès le jour où Philippe de Macédoine réussit à y faire représenter l'intérêt et l'élément monarchique, en troublant ainsi toutes les allures fédérales, toutes les mesures vraiment franches et républicaines.

Ce n'est pas ici la place d'entrer dans des détails à ce sujet; nous dirons seulement que puisqu'on semble redouter l'influence de chacun des trois Vororts qu'on accuse d'être métropoles rivales de l'intolérance romaine, de l'intolérance protestante et de l'intolérance philosophique en Suisse; puisque d'ailleurs chacun d'eux croit le mieux comprendre les intérêts de la Confédération, il est de l'intérêt de celle-ci, qu'elle se choisisse et acquière un chef-lieu central et tout à fait indépendant, une ville fédérale telle que Washington aux États-Unis. Il est de son intérêt snrtout que l'Etat de Neuchâtel seul ou concurremment avec tous ses confédérés, exprime à son souverain le vœu noble et naturel de s'attacher plus intimement à la patrie Suisse; et l'on peut espérer du patriotisme de tous les confédérés, que si, pour opérer cette bienheureuse union, il fallait une somme en dédommagement, tous s'empres-

seraient d'y contribuer avec joie, par une souscription générale : ce seul acte national serait l'aurore d'une nouvelle ère de paix, de bonheur et de véritable indépendance pour la Suisse entière.

Tels sont les enseignements de l'histoire, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, n'allons pas chercher ailleurs de nouvelles théories, de nouvelles bases, de nouveaux principes, tout est prévu.

Redoute-t-on de voir la Suisse incapable de jamais concilier sur son sol des citoyens de races étrangères et opposées? croit-on toujours, comme on voudrait bien le persuader à nos confédérés de l'est, qu'il y ait réellement pour nous deux nationalités incompatibles, l'Allemande et la Romane? Dans ce cas l'on pourra dire qu'il y a aujourd'hui deux, trois, quatre nationalités en France; deux, trois, quatre nationalités en Angleterre; puisqu'en France, les Alsaciens, les Bretons, les Provençaux par exemple, comme en Angleterre, les Celtes et les Saxo-Normands, diffèrent entre eux complétement de langue, de race et même à bien des égards d'usages et de religion. Cette conclusion est aussi absurde que nécessaire. Les peuples, comme les individus, peuvent bien avoir des souvenirs communs et précieux d'enfance, de famille, ou de race, mais pour les uns comme pour les autres, ce sont les besoins, les intérêts, les changements de rapports qui déterminent le plus souvent leurs sentiments et leur existence entière. Les États-Unis de l'Amérique et la Grande-Bretagne sont là pour prouver encore que malgré commu-

nauté d'origine, de langue, de littérature et de goût, c'est le lien politique qui est le plus fort. Le lien religieux peut bien à de certaines époques l'emporter pour un temps, mais le lien politique doit être le plus durable, parce qu'il tient à tous les intérêts, à tous les droits de l'homme, à tous ses besoins les plus chers et les plus sacrés, matériels ou immatériels.

La nationalité des citoyens, comme celle des corréligionnaires, se sent mieux qu'elle ne s'explique; et nous croyons être parfaitement compris, en disant que le sentiment de la nationalité suisse est tout entier dans cet invincible esprit d'indépendance, qui, à l'heure du danger surtout, fait de plusieurs peuplades confédérées un seul et même peuple de citoyens, de soldats, de frères, résolus comme aux vieux temps de n'avoir au-dessus de leurs têtes que leurs lois, leurs Alpes, le ciel et l'Éternel; résolus de vivre en paix avec leurs voisins, mais de ne fouler sous leurs pieds qu'une terre libre et toute à eux. Et pour cela peu importe qu'ils habitent les monts ou la plaine, la ville ou les champs; peu importe qu'ils soient catholiques ou protestants, zwingliens, luthériens ou calvinistes; peu importe qu'ils parlent allemand, français, italien, roman ou rhétien; il existe ce sentiment héréditaire dans le cœur des vrais Suisses; il suffit pour y étouffer au besoin toute antipathie de race, de langue ou de culte, toute sympathie avec d'ambitieux voisins; elle existe enfin cette nationalité également exprimée dans ses trente-deux dialectes, par l'idée commune que réveillent les mots à jamais inséparables et glorieux de Suisse, d'Helvétie et de Liberté.

Oui, malgré la diversité de langues, de constitutions, de races et de cultes, malgré l'étonnante variété de mœurs, d'aspects et de climats que l'on observe sur le sol de la confédération, tels sont les mots qui, au premier signal, peuvent faire soulever comme un seul homme tous ses enfants; les mots sacrés qui sur la terre étrangère les font se comprendre, se rapprocher, se chercher, mieux que les habitants d'aucun autre pays; les mots enfin pour lesquels on peut les aimer, ou les haïr, les féliciter ou les calomnier, les aider ou les entraver dans leur nouvelle carrière politique.

Car ces mots que leur imagination voit souvent, après une longue absence, comme tracés le long de l'éclatante chaîne de leurs Alpes chéries, lorsque des pentes de la Côte-d'Or, de la Souabe ou des Apennins, elles se montrent enfin à leurs yeux semblables à un phare que toujours ils cherchent, qui toujours les attire; ces mots, l'égoïsme, l'indifférence, ou bien peut-être une fausse philanthropie pourront parvenir un jour à les effacer du cœur de tous les Suisses, mais des pages de l'Histoire, mais du front resplendissant des Alpes, jamais. Et comme souvent on voit du milieu des nuages apparaître soudain leurs cimes rayonnantes, au lever de l'aurore après une profonde nuit, ainsi peut-être un jour ces mots reparaîtront-ils aux yeux de leurs descendants, pour les ranimer, les réjouir, (ainsi que les Grecs après deux mille ans de servitude), en leur faisant répéter, dans quelque nouvel idiome, ces impérissables mots: SUISSE, HELVÉTIE, LIBERTÉ!

Oui, tels sont les enseignements de l'histoire et du cœur humain, n'allons point puiser ailleurs de nouvelles pensées, pour y formuler la grande pensée qui doit dominer toute la Confédération.

Souvent l'on voit une simple colline au milieu d'une plaine, vu de son sommet l'horizon peut paraître déjà bien vaste. Qu'à cette colline on en ajoute en esprit une seconde, puis une troisième et bientôt pour le spectateur placé sur ce mont, de nouveaux cieux, de nouvelles terres viendront s'offrir aux regards; des perspectives dès longtemps ignorées ou méconnues, rempliront son âme d'idées nouvelles ou de souvenirs régénérateurs; de toutes parts des ruisseaux, des ombrages, une végétation variée, un air plus pur, récréeront ses sens, dilateront sa poitrine. Si pourtant à ce mont nous en ajoutons un second, puis un troisième, le spectateur pourra ne voir d'abord que des ronces, ou de dangereux précipices, mais lorsqu'il aura franchi la région des orages et des avalanches, il pourra se reposer et se consoler sur quelque cime, où la sublime voix des siècles semble planer et dire :

L'œuvre des hommes passera,
L'œuvre de Dieu seul restera.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

AVIS.

Cet essai était destiné à paraître beaucoup plus tôt, comme l'indique sa date, mais l'état des esprits à l'occasion de la question religieuse ayant décidé l'auteur à intervertir l'ordre et le plan qu'il avait d'abord adoptés, l'impression commencée en janvier a dû être retardée. Cette explication était nécessaire pour quelques passages et réflexions des premières feuilles.

MATIÈRES PRINCIPALES.

Adresse aux Électeurs de Saint-Gervais.—Réflexions sur le 22 novembre.—Réponse à quelques objections.—Principes de développement national.—Développement national par le sentiment du beau dans les Arts, les Sciences et les Lettres.—État de l'Architecture, de la Musique et de la Littérature à Genève.—Des fortifications.—Nécessité d'arrêter l'expatriation.—Développement industriel.—D'un collége industriel.—Séparation des colléges.—Développement physique.—Rapprochement des élèves des deux colléges par des institutions militaires et gymnastiques, ainsi que de chant national et sacré.—Influence sociale des femmes.—Nécessité d'un collége pour les jeunes filles.—Nécessité de mettre nos institutions et nos usages en harmonie avec nos lois nouvelles.—Mécanisme et influence d'une véritable démocratie.—Développement national par une juste proportion de l'élément étranger.—De la nationalité genevoise comme inséparable de la nationalité suisse.—Conclusion.

AVIS.

Cet essai était destiné à paraître beaucoup plus tôt, comme l'indique sa date, mais l'état des esprits à l'occasion de la question religieuse ayant décidé l'auteur à intervertir l'ordre et le plan qu'il avait d'abord adoptés, l'impression commencée en janvier a dû être retardée. Cette explication était nécessaire pour quelques passages et réflexions des premières feuilles.

GENÈVE, IMPRIMERIE D'É. CAREY, RUE VERDAINE, 268.

